UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01729607 0

Baratier, Albert Ernest
Augustin
Souvenirs de la Mission
Marchand

DT
351
B257
t.2

PRIX : TROIS FRANCS 4.50

Édition Illustrée.

GÉNÉRAL BARATIER

# VERS LE NIL

## SOUVENIRS
## DE LA MISSION MARCHAND

**Ouvrage inédit**

PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS,
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/souvenirsdelamis02bara

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

parus à la

LIBRAIRIE A. FAYARD & Cie

## A TRAVERS L'AFRIQUE

*(Couronné par l'Académie Française)*

1 Volume illustré. . . . . 2 fr. 50

## AU CONGO

**Souvenirs de la Mission Marchand**

*DE LOANGO A BRAZZAVILLE*

1 Volume illustré. . . . . 2 francs.

# VERS LE NIL

TRANSPORT DU « FAIDHERBE ».

GÉNÉRAL BARATIER

# VERS LE NIL

## Souvenirs de la Mission Marchand

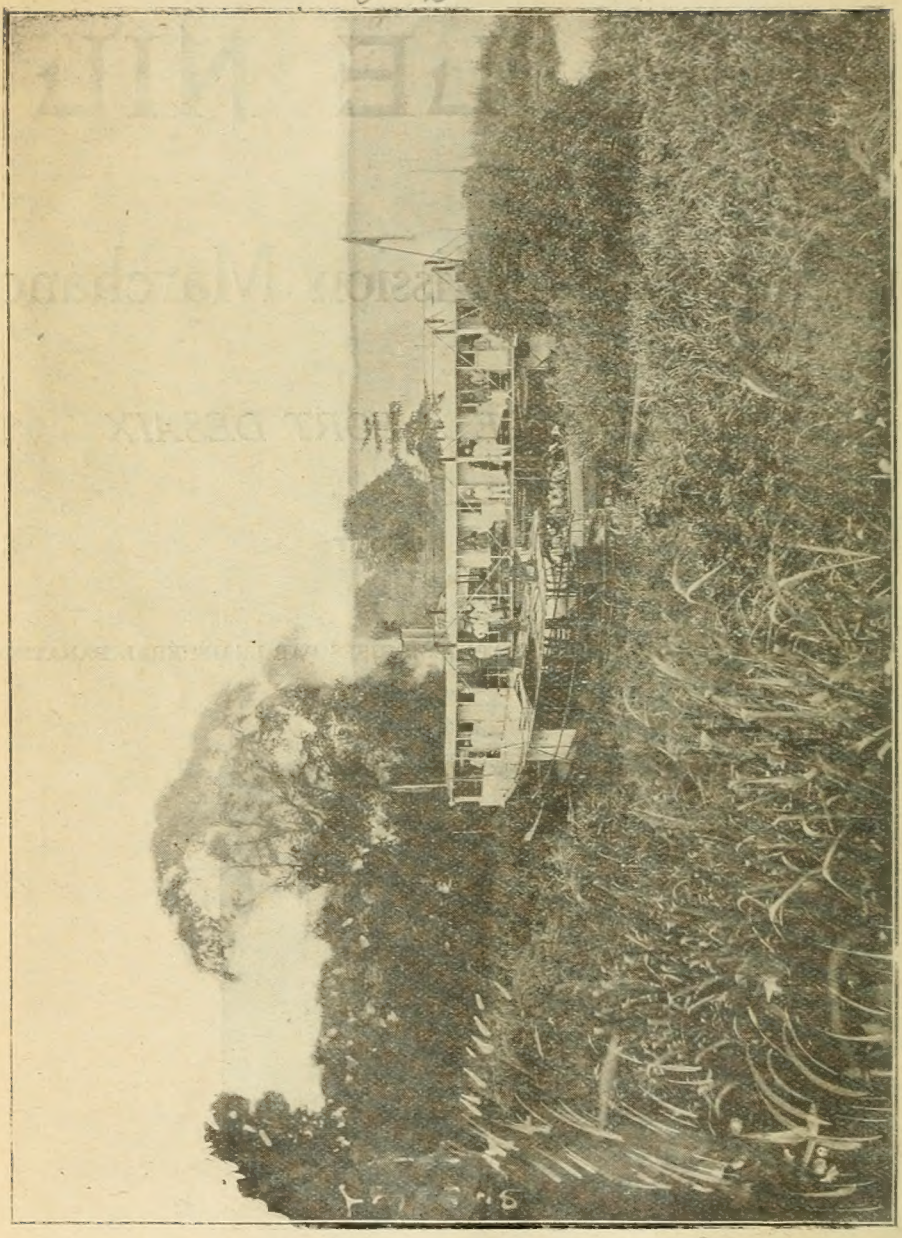
### *DE BRAZZAVILLE A FORT DESAIX*

**OUVRAGE INÉDIT**

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES PRISES PAR LE GÉNÉRAL BARATIER

PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, Rue du Saint-Gothard, 18-20

4211200
D1
351
B957
t.2



LE VAPEUR « VILLE-DE-BRUGES ».

LIBRARY
OCT 11 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

Pirogue Banziri arrivant à Bangui.

# Première Partie

## CHAPITRE PREMIER

### Sur la « Ville-de-Bruges » de Brazzaville à Zinga. — En pirogue de Zinga à Bangui.

Le 23 janvier 1897, le vapeur *Ville-de-Bruges*, commandé par le capitaine Lindholm, était parti de Brazzaville pour Bangui, où il devait débarquer le capitaine Germain, le lieutenant Mangin, le lieutenant Simon, le docteur Emily, l'adjudant de Prat et cent deux tirailleurs, onze cents charges et le chaland d'aluminium *Le-Vieugneur* (1). Le 10 mars, la *Ville-de-Bruges* revenait à Brazzaville nous prendre à notre tour, Marchand, Landeroin, Fredon et moi; il emmenait, en outre, le capitaine Valdemaire et cinq sous-officiers affectés à la relève du Haut-Oubangui, plus M. Jacquot et le docteur Foutrain à destination de Bangui.

A travers le Stanley Pool, notre vapeur marche au Nord, vers la ligne bleuâtre des collines d'où jaillit le Congo. Le soleil, encore bas, met des reflets d'or et de rose dans les ondulations que le vapeur chasse autour de lui, les petites vagues, semblables à des coulures de verre irisé, vont en s'écartant de chaque côté du sillage dans lequel la roue arrière, de son battement rythmé, jette un bouillonnement d'écume. La *Ville-de-Bruges* est un des plus beaux vapeurs de l'Etat Indépendant; à deux étages de pont, long de quarante mètres, large de cinq, à fond plat, le bateau peut transporter soixante tonnes et ne cale en pleine charge que quatre pieds. A son allure normale, il file 12 nœuds, mais, en ce moment, le chaland qu'il remorque, amarré à babord, ralentit sa vitesse.

Sur ce chaland, sont entassés nos tirailleurs et ceux que nous emmenons à destination du Chari et du Haut Oubangui. Tous ont déjà trouvé leur place, les uns, allongés, se disposent à reprendre leur somme interrompu par l'embarquement, les autres, accroupis ou assis, ont allumé leur pipe. Quelques-uns se sont installés à l'avant du pont inférieur de la *Ville-de-Bruges*, près des indigènes engagés pour couper chaque jour le bois nécessaire à la marche du vapeur. Ceux-ci savent qu'ils passeront les nuits à travailler, aussi dorment-ils tous en ce moment. Leurs corps enchevêtrés couvrent les tôles du pont, s'étalent sur le panneau de l'écoutille qui donne accès à la cale; leur domaine est limité par la pile de bûches où puisent constamment les chauffeurs. La chaudière et la machine occupent tout l'arrière, à peu près la moitié de la longueur totale du bateau. Sur

(1) Voir *Au Congo*, 1er volume des *Souvenirs de la Mission Marchand* Fayard, éditeur.

le pont supérieur, nos boys achèvent de ranger nos cantines dans les quatre cellules qui servent habituellement de cabines aux Européens. Quatre cellules étant insuffisantes pour onze passagers, nous avons décidé d'y reléguer nos bagages; le soir, nous descendrons à terre et nous camperons; le jour, nous nous tiendrons dans le grand carré situé au centre du bateau devant la cabine de Marchand. Celle-ci est heureusement de dimensions raisonnables. Le reste du pont est réservé au commandant du vapeur, le capitaine Lindholm, pour sa chambre, son poste de commandement et la roue du gouvernail. Les collines vers lesquelles nous marchons commencent à se préciser, le chaland amarré à babord et qui était plongé dans l'ombre du vapeur est maintenant éclairé en plein par le soleil au zénith.

Nous avons pris la précaution de pourvoir ce chaland d'une tente qui abrite un peu les tirailleurs; il est vrai que les avis sont partagés et pendant que mon boy Moussa dresse la table sur le grand carré, nous discutons cette question : le soleil est-il plus supportable sous une toile surchauffée qu'en plein air? Nous n'avons pas le temps d'approfondir le sujet, la cheminée du vapeur vient nous prouver que, bonne ou mauvaise, cette toile ne peut vivre à côté d'elle, les chauffeurs ont sans doute activé le tirage du foyer, les flammèches volent dans l'air; elles retombent sur la tente qui prend feu comme de l'amadou. Il faut abattre celle-ci précipitamment pour éviter un incendie. Cet événement a retardé notre déjeuner, le premier que nous faisons sur le Congo. Ce soir, nous dînerons dans le couloir, car nous distinguons déjà la coupure d'où sort le grand fleuve.

❖ ❖ ❖

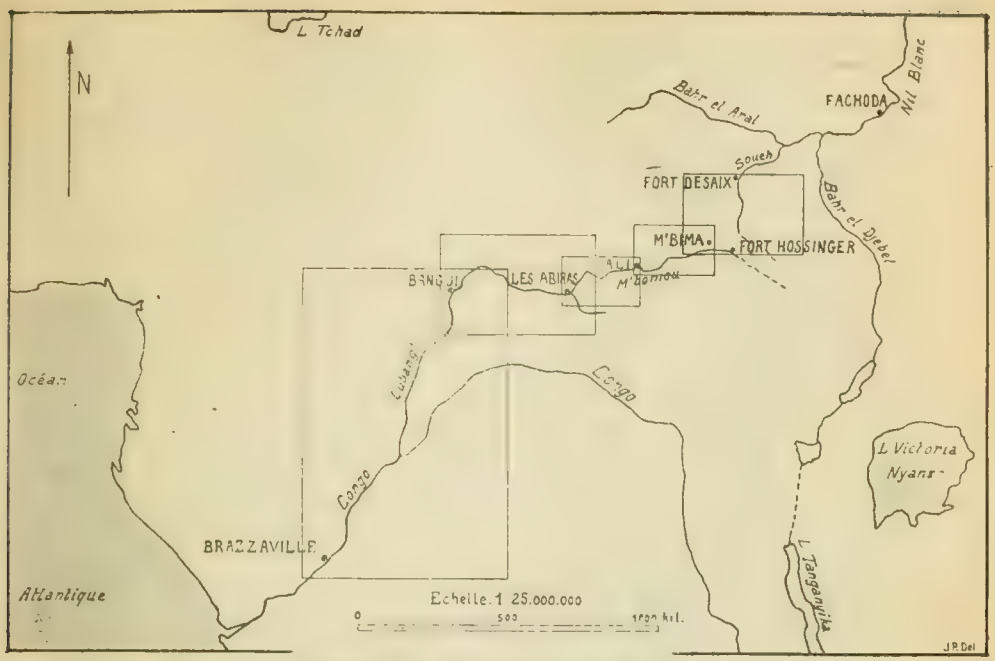
Le couloir! C'est le nom donné au défilé que traverse le Congo. Ce couloir, malgré son nom, a une largeur que lui envieraient nos fleuves d'Europe; il est vrai que tout est comparaison, et, pour le Congo, un lit d'un kilomètre de large n'est qu'une étroite prison; mais ce n'est pas seulement pour les eaux que ce couloir est resserré; il l'est aussi pour les tornades. Une tempête d'Europe s'y engouffrant y prendrait une certaine violence. Lorsqu'une tornade s'y déchaîne, elle passe en ouragan et renverse tout sur son passage; malheur au vapeur qui n'a pas eu le temps de se mettre à l'abri. Tous les bateaux de rivière sont comme la *Ville-de-Bruges* à deux étages de pont; très chargés dans le haut, ils offrent une prise énorme à la tempête, et s'ils n'ont pu se caler contre la berge, ils sont renversés en un instant. Il y a un mois, le vapeur *Roi-des-Belges* s'est laissé surprendre; instantanément il a coulé et c'est à grand'peine qu'on est parvenu à le renflouer. Si les proverbes sont vrais, nous n'avons pas à craindre un pareil sort, aujourd'hui du moins; petite pluie abat grand vent, dit-on; toute la nuit, il a plu. Ce matin, au réveil, il pleuvait encore. Sous une ondée pénétrante, il a fallu rouler nos tentes trempées. Dans la matinée, le soleil a reparu, nous l'avons accueilli avec joie, mais à midi, la chaleur, développée dans une atmosphère saturée d'humidité nous a plongés dans un bain de vapeur. Avec le soir, la fraîcheur est revenue ,le ciel est clair, limpide, le fleuve miroite sous les étoiles, comme une coulée d'acier bleuâtre; c'est presque une nuit d'été de France.

Après le dîner, sur la table desservie, Marchand fait apporter et déballer le célophone orchestre.

Le célophone n'est, en réalité, qu'un orgue de Barbarie perfectionné, mais nous l'aimons, parce qu'il porte en lui les airs de France les plus connus. Pensifs, nous écoutons le *Père la Victoire* comme si ce refrain populaire était la plus troublante des mélodies.

Ces notes ne font pas surgir devant nos yeux une vision de café concert, elles ne nous reportent ni sur les boulevards, ni sous les arbres des Champs-Elysées, elles n'évoquent aucun souvenir précis, elles sont simplement des notes entendues en France. Pauvre orgue de Barbarie! Chez nous, là-bas, on trouvait ses sons discordants, et on envoyait deux sous au musicien pour qu'il allât tourner plus loin sa manivelle. Aujourd'hui, c'est avec recueillement que nous suivons les rengaines parisiennes. *Ma gigolette elle est perdue* s'envole vers les étoiles au milieu d'un silence tel que le mériterait une belle symphonie. Demain, nous aurons sans doute pris l'habitude de notre célophone; l'impression actuelle se sera affaiblie, et nous fredonnerons les airs à mesure qu'ils se dérouleront. Ce soir, il nous faut reconnaître la magie de ce soufflet qui, faisant passer un peu d'air africain dans quelques tuyaux, nous rappelle la vie de France.

Jacquot est fatigué de « tourner »; je prends sa place et à mon tour, je « mouds » les airs, avec le même sérieux que lui, mais je ne tarde pas à provoquer des réclamations de mes auditeurs. Malgré moi, aux passages plus langoureux, je ralentis, et le résultat est déplorable, je produis des interruptions, je creuse des trous dans la musique. Je suis obligé de reconnaître que jouer de l'orgue de Barbarie est un art, et cette pensée fait revivre en moi un souvenir joyeux, datant de mon premier voyage au Soudan. Nous remontions le Sénégal. A l'une des escales, quelques camarades et moi, nous étions entrés pour faire des achats chez une commerçante noire, originaire de Sierra-Leone, qui se




PARCOURS DE LA MISSION MARCHAND.

faisait pompeusement appeler miss Wellington. D'où tenait-elle ce nom glorieux? Probablement de l'espoir qu'une aussi noble ascendance profiterait à son commerce. Afin de nous témoigner la joie qu'elle avait de notre visite, miss Wellington s'installa devant un orgue de Barbarie dont elle tirait grande vanité, et se mit à tourner la manivelle avec la même attention, le même sérieux que si elle eût joué du piano ou d'un orgue véritable.

Désirant être poli, je crus devoir lui adresser des compliments :

— Miss, vous avez vraiment un talent remarquable.

— Oh! répondit-elle avec une modestie charmante, je n'ai jamais appris, c'est naturel.

Je constate aujourd'hui que miss Wellington avait raison de dire qu'elle avait reçu un don de la nature; nous avions tort de nous moquer d'elle. Moi non plus, je n'ai pas appris, mais on s'en aperçoit. Pour émouvoir avec l'orgue de Barbarie, il ne faut pas être ému soi-même.

❖ ❖ ❖

La chaleur est telle qu'il a fallu procéder cet après-midi à un remaniement complet des charges entre le vapeur et le chaland. La cale de la *Ville-de-Bruges* est protégée par l'ombre que projette le pont supérieur, celle du chaland est directement exposée au soleil qui la transforme en fournaise. Il se trouve que cette dernière renferme un grand nombre de bouteilles et quantité de caisses de conserves. Confiants dans la tente que nous avions installée au départ au-dessus du chaland et que nous avons dû abattre pour éviter un incendie, nous n'avions pas fait un choix des charges, nous croyions n'avoir rien à redouter d'une élévation de température; mais nous nous sommes aperçus que les bouchons des bouteilles sautaient et que les boites de conserves éclataient. Nous avons remplacé les charges trop sensibles à la chaleur par des caisses de perles et des ballots d'étoffe.

Cet échange amena naturellement la visite des charges qui avaient eu à souffrir du soleil. Hélas! certaines avaient encore plus souffert du voisinage des miliciens destinés au Chari! Les misérables avaient découvert les caisses de lait concentré, et ils y avaient fait une large brèche.

La passion du sucre est terrible chez les noirs; ils résistent aux tentations devant les charges d'étoffes ou de perles, qui représentent pourtant une fortune; ils son sans force devant un morceau de sucre.

Le 13 mars, la *Ville-de-Bruges* passai devant la Mission belge de N.-D. du Perpétuel Secours et devant Kouamouth au confluent et sur la rive gauche du Kassaï.

Le 15, elle mouillait devant Bolobo afin d'acheter des vivres indigènes et je descendais à terre avec un sous-officier. Malheureusement, le *Stanley* venait de passer et avait épuisé toutes les ressources du village. Il fallut battre le pays environnant pour se procurer le nécessaire.

Le 18 au matin, une violente tornade s'abat sur le fleuve. Le vapeur, rejeté par l'ouragan vers la terre, malgré la puissance

Eglise de Liranga.

de sa machine court sur le banc de rochers qu'il vient de quitter. Sans hésiter, le capitaine Lindholm fait larguer le chaland et la baleinière qui partent au gré du vent; ils gênent la manœuvre, et si la trombe saisissait le steam par le travers, elle le renverserait. Heureusement, il rencontre un banc de sable; il y donne de l'arrière et se trouve calé.

L'orage et le danger passés, la *Ville-de-Bruges* reprend ses remorques et repart; à 2 heures du soir, elle mouille devant Irébon sur la rive française, au village du Chef Mounia.

L'ancre est à peine jetée que tout l'équipage saute à terre et se disperse au milieu des cases pour acheter des vivres. Les vendeuses arrivent en foule, elles entendent le commerce à merveille, et une petite boulette de manioc entourée de sept à huit feuilles prend l'apparence d'un pain respectacle. L'honnêteté de ces dames a besoin d'être surveillée. Les femmes d'Irébon portent autour du cou un énorme collier de cuivre pesant plusieurs kilos, véritable carcan qui repose sur les épaules et tire leur tête en avant, c'est un supplice, mais c'est la mode!...

Le lendemain, à onze heures et demie du matin, nous débarquions à Liranga; le chef de poste, M. Costa, et la garnison sous les armes nous attendaient au débarcadère.

La garnison! Elle se composait d'un milicien et ce pauvre Costa avait à faire pour maintenir l'ordre dans son domaine avec cet unique représentant de la force publique.

Les ressources de M. Costa étaient aussi maigres en ravitaillement qu'en miliciens; heureusement, la chasse d'un côté, le jardin de l'autre, lui permettaient de ne pas mourir de faim. Les plantations étaient fort belles et nul poste au Congo ne pouvait rivaliser sur ce point avec Liranga, sauf la Mission Catholique du Père Allaire, voisine du Poste de M. Costa.

Le 20 mars, la *Ville-de-Bruges* reprenait sa course vers le Nord, abandonnant le Congo pour entrer dans l'Oubangui.

❖ ❖ ❖

Sur l'Oubangui, la marche devient plus lente. Les bancs de sable qui ont fait leur apparition au Nord de Bolobo sont de plus en plus fréquents; la rivière a deux à trois kilomètres de large, mais elle est couverte d'îles: le vapeur perd son temps en d'innombrables détours; à chaque instant le timbre du timonier retentit, transmettant l'ordre aux mécaniciens de stopper ou de faire machine arrière.

Le 21 mars, à midi, la *Ville-de-Bruges* coupait la ligne, en même temps que le soleil. Comme lui, au même instant, elle passait au Nord du monde.

Le lendemain nous croisions la *Princesse-Clémentine* qui venait de déposer le major Grienten à Imécé; son commandant annonçait une baisse exceptionnelle des eaux.

C'était une mauvaise nouvelle, un désastre; car la *Ville-de-Bruges* en pleine charge ne pouvait avoir la prétention de passer là où la *Princesse-Clémentine* déchargée avait été arrêtée. Pour combien de temps allions-nous être immobilisés à Imécé? Combien de jours s'écouleraient avant que la nouvelle en parvienne à Bangui et que les pirogues puissent être envoyées? Pourraient-elles même descendre aussi bas?

Aux inquiétudes de Marchand, le capitaine Lindholm répondit simplement: « Tout ce qui pourra être fait pour passer sera fait ». Il devait tenir cette parole au risque de sa vie.

Le 26 mars, arrêtée par les bancs de sable, reculant pour prendre de l'élan, revenant à la charge, faisant peu à peu son trou et finissant par crever l'obstacle, la *Ville-de-Bruges* arrivait en face du poste d'Imécé, mais sans pouvoir accoster. Nous prenons une pirogue, Marchand et moi, et nous descendons à terre où le capitaine Eymans, commandant le Poste, et le major Grienten nous reçoivent fort aimablement et nous invitent à déjeuner. Ni l'un ni l'autre ne croit à la possibilité pour le vapeur de continuer sa route, et très aimablement ils se félicitent de cette circonstance qui nous retiendra à Imécé. Mais nous sommes trop pressés pour accepter une invitation, si aimable soit-elle : le temps marche, à tout prix, il faut essayer de forcer le passage : nous remontons à bord ; en avant !

La *Ville-de-Bruges* recommence à faire sa trouée entre les bancs de sable. Bientôt les rochers se mêlent aux sables et les difficultés deviennent des dangers ; une légère brise Sud-Est, fort agréable pour les passagers, ride la surface du fleuve et rend très difficile sinon impossible la reconnaissance des rochers ; le timbre retentit sans arrêt. A trois heures de l'après-midi, après de laborieuses manœuvres, le vapeur stoppe devant le grand village de Dongo, pittoresquement juché au sommet de falaises qui, en ce point, atteignent une trentaine de mètres de hauteur.

Dongo est un marché important, les vivres abondent ; bananes, ignames, manioc s'échangent contre des étoffes ou des barrettes de cuivre rouge. Il y a de tout sur ce marché, sauf de la viande. Cabris et moutons sont précieusement conservés pour être échangés contre des esclaves qui seront engraissés et mangés, car la chair humaine est de beaucoup la plus savoureuse des viandes, et le Bondjo, parmi les anthropophages, est un fin gourmet.

Le poste d'Imécé

Les hommes ont des tailles colossales et sont généralement bien proportionnés, hauts de six pieds avec des thorax et des biceps en rapport, ils forment une belle race, aux formes sculpturales ; mais il faut faire abstraction du visage bestial. Les femmes sont horribles, de vraies guenons dégénérées.

Le 29 mars, à neuf heures du matin, le capitaine Lindholm arrêtait le vapeur à la pointe d'une île et montrait le bras de l'Est à Marchand. C'était la route ordinaire des vapeurs, celle où la *Princesse-Clémentine* avait été arrêtée par les sables : il était inutile de tenter le passage. L'autre bras n'a jamais été exploré, étant considéré comme trop dangereux, même aux hautes eaux. Le fond n'est formé que de rochers, dont aucun n'émerge à la surface.

C'est dans ce bras que le capitaine Lindholm décide de s'engager. Il sait que Marchand a un intérêt puissant à passer,

Il va se lancer à travers les récifs, assumant une terrible responsabilité, risquant son vapeur, son avenir, sa vie même.

L'entreprise est hardie, pour la mener à bien le capitaine Lindholm va accomplir un travail surhumain.

Il jette l'ancre et descend dans une pirogue. D'un bord à l'autre, il sonde jusqu'à une centaine de mètres en avant; comme jalons, il plante des perches de distance en distance, puis il envoie chercher une ancre qu'il mouille à la limite du fond reconnu. Il remonte à bord, il est midi; le soleil est écrasant. Lentement, avec le cabestan, le vapeur se hâle sur son ancre le long de la route jalonnée et s'arrête au bout de cent mètres.

Sans prendre le temps de manger, le capitaine Lindholm redescend dans sa pirogue et reprend le sondage. L'ancre est de nouveau mouillée un peu plus loin, la *Ville-de-Bruges* recommence à se haler. La chaîne casse, l'ancre est perdue. On la remplace par une autre; jusqu'au soir, cent mètres par cent mètres, souvent moins, on se faufile à travers le dédale des rochers. Le lendemain matin, l'intrépide commandant du vapeur reprend sa pirogue, sans souci du soleil et de la fatigue, et la marche continue. On voit, à deux ou trois milles en avant, le débouché du bras dans la branche principale du fleuve; encore un effort, à 3 heures de l'après-midi, la pointe Nord de l'île est dépassée, le passage qui avait arrêté la *Princesse-Clémentine* est tourné.

Sur une haute falaise, le long de la rive droite, se profilent les cases du village de Moudjimbo; à ses pieds, un large banc de sable semble le siège d'une grande animation. A l'aide de jumelles on distingue deux grandes pirogues et des Européens; eux aussi ont vu la *Ville-de-Bruges*, ils se mettent en mouvement et viennent au-devant d'elle. C'est un convoi franco-belge qui redescend avec les commandants Tonneau et Leclerc de l'Etat Indépendant, le lieutenant Fouque, des tirailleurs, et M. Castellani (1). Bientôt ils accostent le vapeur et montent à bord.

Fouque rentre en France après un séjour de trois ans et demi dans le Haut-Oubangui, il est plein d'entrain, en excellente santé et ne demande qu'à repartir avec la Mission. Au mois de novembre 96, il était déjà venu à Bangui comme rapatriable, mais en apprenant l'arrivée prochaine de Marchand, il était remonté précipitamment sur le M'Bomou dans l'espoir qu'à son passage, le chef de la Mission l'emmènerait avec lui. Une deuxième fois, M. Liotard l'avait renvoyé, trouvant, qu'après un aussi long séjour, il avait besoin de rentrer en France, et cette fois Fouque avait dépassé Bangui, mais il espérait quand même se faire prendre par Marchand. Mais celui-ci, malgré son désir, ne peut qu'être de l'avis de M. Liotard. Il lui promet en consolation de le faire venir plus tard, dès que l'occasion se présentera.

Les commandants Leclerc et Tonneau, en voyant la *Ville-de-Bruges*, avaient cru que nous allions la leur abandonner pour redescendre, ils restent stupéfaits de notre prétention de pousser plus loin la navigation. Ils font une description terrible du fleuve, il est inutile que le vapeur essaye de passer; mais Marchand et le capitaine Lindholm sont absolument décidés à aller aussi loin qu'ils le pourront. Il est donc convenu que les deux officiers belges et Castellani descendront en pirogue jusqu'à Imécé où ils attendront le retour de la *Ville-de-Bruges;* Fouque remontera avec nous jusqu'à Zinga où il prendra les dernières dépêches de Marchand pour la France et il redescendra ensuite avec le vapeur.

Quelle que fut la volonté du capitaine Lindholm de passer, il était néanmoins urgent d'alléger le vapeur. Quatre indigènes de Moudjimbo, le caporal des miliciens de M. Fredon, un trailleur de la Mission, et un homme de la *Ville-de-Bruges* partent en pirogue, chargés de porter, à Zinga, au sergent Venail, l'ordre d'expédier au-devant de nous toutes les pirogues dont il dispose. Puis la marche reprend, de plus en plus pénible. Le premier avril, à quatre heures du soir, après un choc plus fort que les précédents, la *Ville-de-Bruges* restait immobilisée sur les rochers qui venaient de la crever. L'eau entrait par deux compartiments étanches de l'avant. Il fallut décharger pour juger de l'importance de l'avarie. Deux rivets seulement avaient sauté, le mal était facilement réparable.

Afin d'effacer la mauvaise humeur causée par l'accident survenu à notre vapeur, j'ai l'idée, puisque c'est le 1er avril, de faire une niche à mes camarades; je commande des beignets de coton hydrophile. Fredon en a peu mangé, trouvant que son beignet était filandreux. Le docteur en a absorbé trois, mais il prétend qu'il n'a pas été dupe et qu'il a mangé le coton par politesse... pour ne pas faire injure au cuisinier. Quant à Landeroin, qui, de petit appétit, s'en était adjugé quatre seulement au premier passage, il en a redemandé; il soutient qu'avec beaucoup de sucre, le coton hydrophile est tout à fait supérieur. Je vais faire mettre le coton sous clef. Fouque, seul, est très fier d'avoir éventé le poisson à temps; il explique qu'il a senti l'odeur de sublimé; on ouvre son beignet, et on y voit le plus doré morceau de banane que le cuisinier ait pu mettre dans sa pâte; Fouque a senti,

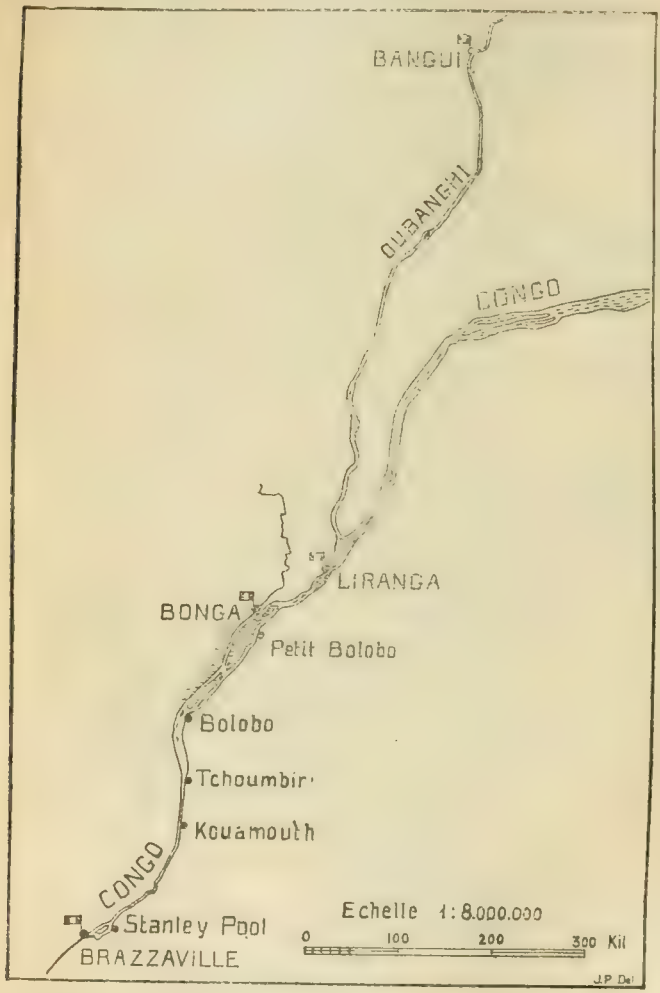
(1) Voir *Au Congo.*

BONDJOS VENDANT DU MANIOC A DONGO.

sans doute, les trois énormes beignets du docteur, son voisin. C'est ce qu'on peut appeler avoir le nez fin !

A trois heures du matin, nous sommes réveillés par des chants ; à la cadence nous devinons des pagayeurs, et bientôt nous voyons accoster vingt pirogues et une baleinière en acier, montées par quatre cents indigènes conduits par M. Comte, administrateur de Bangui, et le sergent Venail. Ils ne pouvaient arriver plus à propos. Au jour, le chargement commençait ; une heure après, le convoi partait avec neuf cents trente-sept caisses qu'il déposerait à Zinga, il reviendrait ensuite pour enlever le reste des charges.

Le capitaine Lindholm ne veut pas s'arrêter là ; le steam étant allégé, il peut encore gagner quelques kilomètres et faciliter d'autant le travail des pirogues ; sans souci de la fièvre qui ne le quitte pas, le commandant de la *Ville-de-Bruges* repart sonder pendant quatre heures en plein soleil. A cinq heures du soir, nous jetons l'ancre au bord d'un grand banc de sable.




❖ ❖ ❖

Le lendemain, le vapeur continue de se traîner, son commandant ne quittant sa pirogue de sondage que pour prendre la roue du gouvernail. Plusieurs fois Marchand le supplie de s'arrêter, le voyant terrassé par la fatigue et par la fièvre, mais sans répondre, le capitaine Lindholm poursuit sa route, et, peu à peu, la distance qui nous sépare de Zinga diminue. Nous allons atteindre l'île de Luteté, d'où Zinga est en vue, mais un grand banc barre le fleuve, le sable est à fleur d'eau. Deux fois, le capitaine Lindholm lance la *Ville-de-Bruges* sans parvenir à passer, il allait faire une troisième tentative quand il tomba épuisé, à bout de forces.

Cette fois, il fallait stopper, le vapeur n'irait pas plus loin, mais Zinga n'était plus qu'à 10 kilomètres et déjà le convoi de pirogues était signalé.

❖ ❖ ❖

Le 5 au matin, les pirogues étaient chargées ; avant de nous embarquer, il nous restait à dire adieu au vaillant commandant de la *Ville-de-Bruges*, dont la Mission devait garder un souvenir reconnaissant. Encore émus de notre séparation d'avec le capitaine Lindholm que nous laissions malade, victime de son dévouement, nous arrivions le même jour à midi à Zinga, poste provisoire construit par le sergent Venail pour servir au transbordement des charges apportées par les vapeurs que les basses eaux empêchent d'arriver jusqu'à Bangui.

La région du manioc et de la chicouangue est passée ; les tirailleurs vont changer de régime et se mettre à la banane, la longue banane verte de quarante à cinquante centimètres de long, cueillie avant d'être mûre et qui, bouillie et pilée dans un mortier, forme une sorte de pâte constituant un aliment très substantiel. C'est la

nourriture des populations de la Côte d'Ivoire, de toutes les races vivant dans la forêt où le bananier, qui ne pousse qu'abrité, trouve son véritable habitat.

Le surlendemain, après un jour et une nuit de travail, Marchand remettait ses lettres et ses rapports au lieutenant colonial Fouque qui redescendait vers la *Ville-de-Bruges*.

A son début, la Mission comptait seize membres, dont trois civils : MM. Castellani, Guilhot et Mazure; tous trois ont demandé successivement à être rapatriés; à dater du 7 avril 1897, la Mission ne se compose plus que de treize membres : neuf officiers et quatre sous-officiers.

Le 9 avril, le poste de Zinga était définitivement évacué et abandonné par nous.

Jamais la rivière n'a vu pareille animation; les tams-tams battent, les chants retentissent, les équipes se défient avec des cris sauvages; c'est une course entre nos pagayeurs Bondjos et Banziris qui pagaient différemment et luttent pour la supériorité de leur méthode. Les premiers, debout dans leurs pirogues, arc-boutés sur les jarrets, donnent avec leurs longues pagaies de furieux coups de pioche et semblent articulés en deux morceaux; toute la partie inférieure du corps est immobile, rivée au fond du tronc d'arbre, tandis qu'avec une régularité d'automate, une souplesse de fauve, les reins se cambrent, les bustes s'inclinent et se redressent, les bras s'élèvent et retombent. Dans les pirogues Banziris, les pagayeurs, assis à l'arrière, chantent et frappent alternativement de leurs courtes pagaies l'eau et le bord de l'embarcation. Ce sont presque tous des enfants, ils font plus de bruit que de besogne, ils excitent surtout par leurs cris les perchеurs, hommes robustes qui se démènent à l'avant sur le plan incliné que forme le premier tiers de la pirogue; le mouvement de ceux-ci est le suivant : ils montent en courant, le *tombo* (1) levé, posent le pied sur la partie extrême du bateau, frappent l'eau violemment de leur perche, la plongent verticalement, et prenant point d'appui sur le fond du fleuve, pivotent une jambe en l'air, font face en arrière, puis appuyant contre la poitrine, le bout du tombo sur lequel portent les deux mains, ils redescendent toujours courant vers l'arrière. Des quatre perchеurs, deux montent, pendant que les deux autres descendent.

PERCHEUR BANZIRI A L'AVANT D'UNE PIROGUE.

Deux jours de route séparent Zinga de Bangui; le premier se passa sans incident, le second devait nous faire faire connaissance avec les risques de la pirogue. Nous venions de dépasser le village de Yakoli, quand des cris poussés en avant nous tirèrent, Marchand et moi, de la demi-torpeur

(1) Les Banziris nomment « tombos » les longues perches avec lesquelles ils poussent les pirogues.

dans laquelle on est plongé par une navigation en plein soleil. Au milieu du fleuve, une pirogue venait de chavirer; maladresse ou préméditation? Les pagayeurs tirent leur coupe sans grande émotion, mais les tirailleurs gênés par leurs effets se précipitent sur la pirogue voisine, s'accrochent tous à la fois au même bord et la font chavirer à son tour, envoyant les trente-trois caisses

Le grand convoi attendant la Mission.

de cartouches qu'elle contenait retrouver au fond du fleuve, les vingt-deux caisses de perles de la première pirogue. Nous dirigeons aussitôt la nôtre sur le lieu du sinistre; nous faisons plonger les plus habiles des tirailleurs et des indigènes, mais sans résultat; le fleuve à cet endroit a dix mètres de profondeur, il est impossible de rien retirer. Il est probable que, des deux pirogues, la première au moins n'a pas chaviré par le simple effet du hasard ou de la maladresse et que les pagayeurs n'ont déposé les charges au fond de l'eau que pour venir les reprendre plus tard; c'est un procédé souvent employé par eux.

Marchand appelle le garde pavillon de Yakoli; il lui donne l'ordre de prendre quelques hommes au village, une pirogue légère et de partir aussitôt pour Bangui, afin de remettre une lettre à M. Comte, administrateur de Bangui, lui demandant de venir avec ses plus adroits plongeurs et quelques miliciens qui s'établiront en petit poste au lieu du naufrage et empêcheront les Bondjos de repêcher les caisses pour leur propre compte. Trois tirailleurs sont laissés de garde jusqu'à l'arrivée de l'administrateur de Bangui et la marche reprend. Bientôt nous croisions M. Comte qui allait tenter le sauvetage; tous ses essais, du reste, devaient rester infructueux; et nous devions un jour apprendre le massacre du poste de Yakoli par les Bondjos qui, probablement, s'impatientaient de ne pouvoir repêcher à leur aise le trésor qu'ils avaient chaviré; plongeurs remarquables, ils se seront trouvé, travaillant pour eux, une vigueur et un souffle qu'ils n'avaient pas pour le service des blancs.

❖ ❖ ❖

A travers les rochers serpente un sentier qui conduit à une case juchée sur une sorte de terre-plein, elle est surmontée du drapeau tricolore. Au-dessus de cette case et semblant reposer sur son toit, telle une perspective de dessin chinois, apparaît une deuxième construction, puis sur cette deuxième, une troisième, mais celle-là se perd déjà dans le feuillage des arbres. Cette échelle est le poste de Bangui. Ce n'est pas une maison à trois étages, ce sont trois étages de maisons. Si le site est pittoresque, la situation politique est faible. Le malheureux administrateur, préposé au commandement de ce rocher, la seule partie de son royaume sur laquelle il règne à peu près, a fort à faire avec les Bondjos. Il n'est pas de nuit où ces derniers n'essaient de massacrer les fonctionnaires et de pénétrer dans les magasins pour faire main basse sur les bouteilles ou sur les perles. La perspective d'être poignardés dans leur lit diminue considérablement pour les Européens du poste la beauté du panorama qu'ils ont sous les yeux. Le cirque des collines verdoyantes ne leur apparaît plus que comme les murs d'une prison, dans l'Oubangui, qui coule à leurs pieds, ils ne voient plus que la route du retour.

A Bangui, nous retrouvons l'administrateur de Kouango, M. Bobichon, le grand chef de tous les Banziris et Bourakas; il nous attend depuis plus de huit jours avec un très abondant convoi.

Ferme et doux, à la fois, M. Bobichon obtient tout ce qu'il veut de ses sujets anthropophages; la présence des soixante-six pirogues et des onze cents pagayeurs qui sont là en est la preuve, non seulement, il a réuni un convoi tel qu'on n'en avait jamais vu, mais il a obtenu des pagayeurs qu'ils attendissent; aucun d'eux n'a déserté. Par exemple, ils sont impatients; mais nous le sommes autant qu'eux, et le 10 au matin, le lendemain de notre arrivée, Marchand donnait les ordres pour le départ.

Le grand convoi allait être coupé en

deux. Le premier, sous la conduite de M. Jacquot, emmènerait le capitaine Valdemaire, Landeroin, le sergent Venail et trois sergents du Haut-Oubangui; avec eux marcherait le convoi spécial de la Mission Gentil, dirigé par M. Fredon qui nous abandonnerait à Ouadda pour piquer au Nord vers le Chari.

Marchand avait d'autant plus hâte de partir que les nouvelles du Haut-Oubangui n'étaient pas sans le préoccuper. Un courrier venait, en effet, d'arriver; Germain, qui avait quitté Bangui depuis quelque temps, écrivait qu'il se dirigeait sur Zémio pour s'entendre avec M. Liotard, gouverneur du Haut-Oubangui; il ne pouvait, disait-il, agir autrement et attendre le chef de la Mission, car le gouverneur se disposait à partir pour procéder à l'occupation de Dem Ziber, un des points de l'itinéraire choisi d'abord par Marchand. Germain annonçait en outre que plusieurs charges, appartenant à la Mission, étaient déjà parvenues à Zémio, sur l'ordre de M. Liotard qui les avait ainsi poussées au-delà de Rafaï, limite extrême indiquée par Marchand.

Cette occupation prématurée de Dem Ziber par Liotard allait nécessiter de la part des sultans de Rafaï et de Zémio, un effort considérable qui ne pouvait s'exercer qu'au détriment de l'effort à demander quelques semaines plus tard pour la Mission du Nil.

De tous côtés, Marchand recevait des procès-verbaux signalant des pertes de charges, des vols commis. Ce qui ne tombait pas dans le fleuve était avarié par la pluie ou le séjour dans les pirogues; ce qui n'était pas volé par les indigènes était dérobé par les miliciens.

En Afrique, c'est ainsi que la barbarie lutte contre la civilisation, elle ne s'attaque pas à l'Européen, mais à son convoi, et le blanc échoue toujours par la perte prématurée de ses moyens d'action, et de ses outils de pénétration. Dans l'Oubangui, le problème est presque insoluble, puisqu'il consiste à faire franchir quatre mille kilomètres de mauvaises routes à ces moyens d'action avant de pouvoir les utiliser dans le but proposé. Et pour la Mission le but était encore à deux mille kilomètres plus en avant.

Nous étions plongés dans de pénibles réflexions quand arriva le lieutenant Mahieu, retour de Zémio, et qui rentrait en France. Marchand lui dit :

— Eh bien! Mahieu, quelles nouvelles nous apportez-vous de là-bas? Fouque prétend que le sultan Zémio est tout puissant, qu'il nous attend à la tête d'une armée de porteurs.

La figure de Mahieu exprime l'étonnement :

— Zémio! mais, mon capitaine, on ne le voit jamais! Il ne quitte pas la rive gauche du M'Bomou, la rive belge. Hélas! il se désintéresse complètement des Français. D'ailleurs, on ne peut avoir aucune confiance en lui et il est incapable de réunir plus de cent porteurs à la fois.

Au moment où Mahieu finissait ces mots, Bobichon entre, il semble préoccupé.

— Qu'y a-t-il encore? demande Marchand, venez-vous m'annoncer un nouveau désastre? Nous sommes dans une mauvaise passe.

— Un désastre! Non. Mais je viens d'abord vous rendre compte que le premier convoi ne pourra probablement pas partir demain; la pluie n'a pas cessé depuis ce matin et il a été impossible de faire le chargement.

C'était bien notre chance habituelle; nous avions quitté le Congo au moment où l'hivernage finissait, nous arrivions dans le Haut-Oubangui quand l'hivernage commençait.

— Nous aurons raison de tous les obstacles, dit Marchand; puis il ajoute s'adressant à moi : pour nous remettre de tant d'émotions, allons visiter la Mission catholique!

Au retour de notre visite à la Mission catholique, la pluie a cessé. En hâte, on charge les convois pour le départ. Tout en regardant les caisses s'accumuler au fond des pirogues, je cause et je m'instruis :

— Combien coûte une belle femme?

— Un à deux fusils à piston ou un tube de perles ou cent cinquante guinjas, c'est-à-dire 150 petites pelles en fer.

En somme, la valeur d'une belle femme est d'une centaine de francs... Au fond, c'est encore plus que ne vaut la dite beauté.

Le 13, à neuf heures du matin, nous quittions Bangui.

FEMME [illegible].

Poste de Molaye.

## CHAPITRE II

### De Bangui à Ouango M'Bomou. En pirogue sur l'Oubangui.

Le pavillon tricolore flotte à l'arrière [illegible] pirogue; les Banziris et les Bourakas sont pleins d'ardeur. Leur coiffure étincelle sous le soleil, les perles qu'ils ont gagnées par leur travail sont passées dans leurs cheveux artistement tressés et forment des arabesques rouges et blanches; plus le rouge domine, plus la coiffure est riche. Ils portent sur leur tête toute leur fortune. C'est leur unique luxe de toilette, toute autre parure leur est inconnue. Ils ont pour seul vêtement les gouttes d'eau, perles naturelles qui, sur leur peau noire, retombent des tombos dont ils fouettent la surface du fleuve en signe d'allégresse. Ils chantent joyeusement.

Le fleuve est à l'étiage et les rapides ne sont pas dangereux. Le 15 avril, encore un [illegible] à Bagha, et à trois heures de l'après-midi, nous débarquons à Ouadda, tête de ligne de la Mission du Chari.

Le soir même, un Père de la Sainte-Famille, vient saluer Marchand et lui demander de s'arrêter le jour suivant, Vendredi Saint, [illegible] la Mission catholique. Nous [illegible] prenons ainsi ce que nous ignorions tous, la date de Pâques!

Je dois avouer que cette invitation à pareille date me cause quelque déconvenue, et je répète : Demain! Vendredi Saint! avec une telle insistance, que Marchand s'enquiert de ma préoccupation. Elle était bien légitime! Pour la première fois depuis Loango, on nous avait apporté un superbe mouton, gros, gras, absolument à point, et je venais de le faire tuer en prévision des repas du lendemain.

— Eh bien! nous le donnerons aux boys, dit Marchand avec un détachement superbe des biens de ce monde; nous avons des sardines.

Assurément, nous avons des sardines! Mais depuis Bangui, j'ai abandonné mon régime de riz à l'eau pour manger comme tout le monde et j'ai repris goût aux plaisirs de la table... Enfin, il faut en prendre son parti, je mangerai des sardines! Demain, nos boys savoureront le mouton sans comprendre la raison de notre générosité.

A une heure de l'après-midi, nous étions en vue de la Sainte-Famille, nous longions la rive gauche; le vent précurseur d'une tornade commençait à souffler, les pagayeurs, par un temps pareil, ne songeaient pas à passer sur la rive droite; on ne traverse pas sans danger un fleuve d'un kilomètre de large au moment d'une tor- [illegible] de la Mis-

sion catholique et Marchand était pressé d'atterrir.

— Traverse, dit-il, au chef de notre équipe.

Celui-ci fait la grimace, lui montre le ciel, l'eau, les vagues, mais Marchand se tache :

— Traverse, répète-t-il avec un geste impérieux.

J'essaie de faire une timide objection qui est mal reçue; je n'insiste pas, seulement j'ôte mes chaussures. Marchand me regarde :

— Qu'est-ce que vous faites?

— Je me prépare à nager d'ici cinq minutes.

Il se retourne en haussant les épaules, et nous commençons à obliquer sur l'autre rive, nous redressons notre pirogue dans le sens du courant pour éviter les vagues de houle qui déjà embarquent. Je vide l'eau avec un verre à boire; Marchand me dit :

— Ne restez pas où vous êtes, en cas de chavirage cet abri en nattes est dangereux, venez me rejoindre sur la boîte à musique.

— J'aurai bien le temps d'en sortir quand nous coulerons.

Je continue d'écoper tout en enlevant mes vêtements. En ce moment, nous marchons sur un rocher qui est à environ trois cents mètres de nous et au pied duquel nous serons abrités du vent et des vagues. Mais l'eau embarque de plus en plus. J'écope avec rage, les pagayeurs hésitants ne s'entendent plus, l'un d'eux fait des gestes vers la Mission et crie aux Pères rassemblés au pied du mât où le pavillon est en berne d'envoyer des pirogues à notre secours, mais les Pères ne paraissent comprendre ni nos gestes, ni le danger que nous courons. L'eau entre toujours, nous en avons jusqu'aux mollets. La surface du fleuve moutonne en jaune sombre.

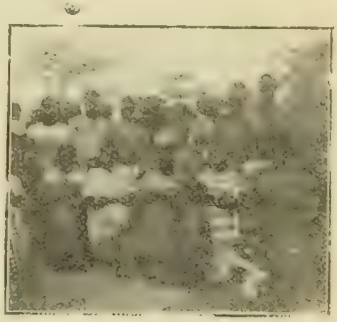
Marchand a quitté sa veste, son pantalon. Derrière lui, dans le plus simple appareil, je m'absorbe de plus en plus dans l'opération très compliquée de vider, avec un verre, les mille ou douze cents litres que nous avons dans notre pirogue.

— Est-ce bien utile ce que vous faites là? demande Marchand.

— Dame, dix verres d'eau extraits en temps utile peuvent nous empêcher de couler!

— C'est peut-être vrai, mais vous avez un fier culot de calculer ainsi en un moment pareil!

Alourdis par l'eau et le chargement, nous n'avançons presque pas. Je ne crois pas que l'instant du plongeon soit bien éloigné. Je nage comme une anguille, Marchand aussi, nous n'avons donc rien à craindre, mais ce qui nous crève le cœur, c'est la pensée, qu'outre nos charges personnelles, les papiers et les fusils, le journal de marche sera perdu. Les pagayeurs renoncent à gagner les rochers et excités par les « Kayes, Kayes » (marche, marche), ils pagaient tous ensemble avec la dernière énergie vers une tête noire que les vagues couvrent et découvrent alternativement un peu à notre droite. A mon grand étonnement, nous y arrivons et, dès que la tête de la pirogue touche, Marchand envoie son boy Baïssa sur le rocher avec le journal de marche enveloppé dans une couverture. Il y a juste la place d'un homme. Au même moment, le vent tombe, le fleuve se calme et de la Mission une



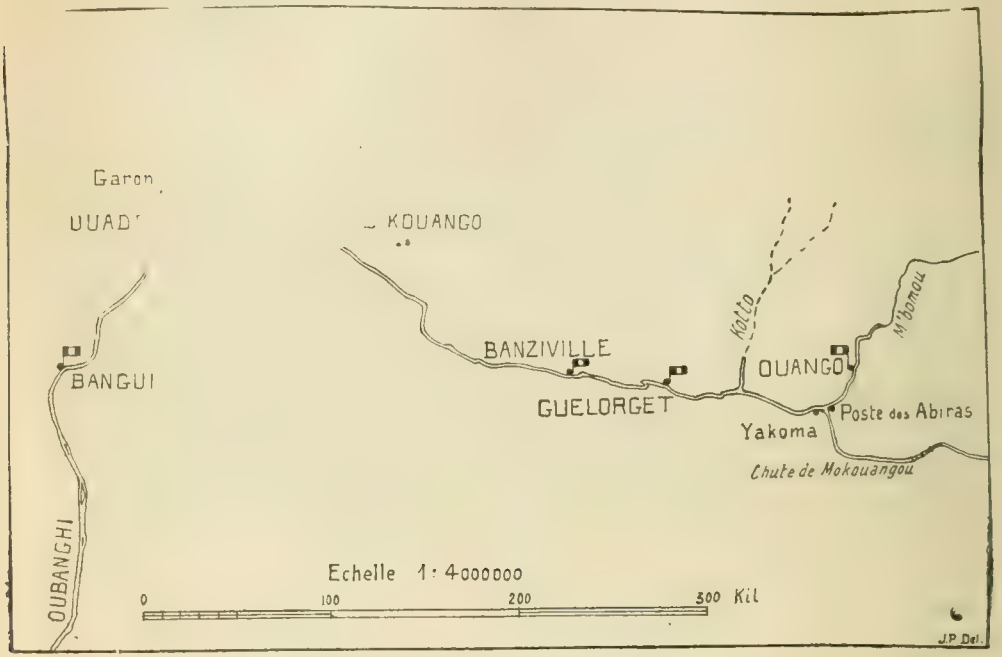
ENFANTS DE LA MISSION DE LA SAINTE FAMILLE.

pirogue, montée par un Père, se détache pour venir à notre aide. Nous quittons notre ilôt minuscule et gagnons rapidement la rive.

Sur la berge, le Père Moreau, supérieur de la Mission, nous reçoit et nous conduit dans une chambre; là il nous donne des vêtements secs. Ensuite, il nous fait les honneurs de son domaine. Les résultats qu'il a obtenus sont remarquables; à la briqueterie, trois noirs fabriquent deux mille deux cents briques par jour; le four peut contenir trente mille briques; à la scierie, d'énormes troncs d'arbres sont apportés sur un diable confectionné aux ateliers de menuiserie et traîné par les enfants de la Mission que ce travail amuse particulièrement. Le nouveau bâtiment en construction, avec son rez-de-chaussée en arcade, a une apparence de petit palais; le Père Moreau dirige tout, s'entend à tout, à la maçonnerie comme au jardinage. Nous allons à l'office du soir chanté par quatre-vingt-douze enfants.

Après la nourriture spirituelle, nous reconnaissons bientôt que le Père est aussi fort en cuisine qu'en architecture, car, en dépit du Vendredi Saint, il a élaboré un menu fort convenable qui me console de la privation du mouton. La conversation est d'ailleurs très gaie, très animée. A un certain moment, le Père Goblet, un grand

chasseur devant l'Eternel, me raconte que l'antilope gardienne du troupeau siffle à l'approche du danger avec un petit soufflet tout à fait bien conditionné qu'elle a sous la queue. Un fou rire nous saisit tous.




...ort, je le confesse, car nous devions constater plus tard la vérité de cette affirmation. Certaines antilopes ont, en effet, un repli sous la peau dans le périné, et, au moment où elles détalent brusquement, le mouvement des cuisses chasse l'air enfermé dans ce repli et donne naissance au sifflement mystérieux.

Le lendemain matin, nos pirogues reprennent leur voyage. A une heure et quart, nous croisons un courrier qui remet à Marchand plusieurs lettres du Haut-Oubangui, une entre autres de M. Biotard. Le commissaire du gouvernement annonce officiellement son départ pour Dem Ziber où l'interprète militaire M. Gresah l'a déjà précédé. Il semble de moins en moins comprendre l'intérêt de la marche sur Fachoda, il estime qu'un point sur le Bahr-el-Ghazal remplirait le même but que Fachoda sur le Nil Blanc.

Poste de Kouango.

En tout cas, il part sur Dem Ziber : donc, il en ferme la route à la Mission qui ne pourrait plus trouver derrière lui le moyen de se ravitailler.

❖ ❖ ❖

A partir de Zinga, la rive française est très habitée, les cases se succèdent sans interruption sur les bords du fleuve dont le lit conserve une largeur à peu près constante de mille mètres.

Le 18 avril, à une heure de l'après-midi, jour de Pâques, nous abordions au Kouango. Nous retrouvons là l'enseigne de vaisseau Dyé et le mécanicien Souyri.

Le Kouango, résidence de M. Bobichon, au centre des Gobbons, des Banziris et des Bourakas est un joli poste tout blanc; la terre est blanche, les cases sont blanches, tout est blanc, seules, hélas! les femmes sont noires! « Je suis noire, mais je suis belle, dit l'écriture ». C'est également l'opinion de beaucoup d'Européens en parlant des femmes Banziris.

Est-ce à cause de la longue chevelure de laine qu'elles ajoutent à leurs cheveux trop courts et qui retombe jusque sur leurs pieds, unique et primitif vêtement

qui les rapproche d'Eve? Est-ce simplement que la race est moins laide que les autres races noires? Il est certain que l'Européen regarde les femmes Banziris d'un œil indulgent.

Marchand vient de prendre une grave résolution : il abandonne son premier itinéraire par Dem Ziber pour passer par Tamboura et le Bahr-el-Ghazal; tous les ordres doivent être modifiés en conséquence. Pour traverser la région fluviale au Sud du Bahr-el-Ghazal, il faut des bateaux. Ni la Mission, ni l'Oubangui n'en possèdent.

FEMME BANZIRI
PORTANT SES LAINS CHEVEUX.

Seul, le *Faidherbe*, l'unique vapeur du Congo est là. Marchand, sans hésiter, se décide à l'emporter, à le voler plutôt; s'il demandait l'autorisation de le prendre, on la lui refuserait.

Le travail sera formidable pour transporter ce vapeur, car le *Faidherbe* n'est pas démontable, toutes les tôles sont rivées; la chaudière ne se partage qu'en deux blocs de mille kilos chacun. Les difficultés paraissent telles que je propose à Marchand de ne prendre que les chalands en aluminium et toutes les baleinières en acier. Marchand me répond que, au moment de la lutte diplomatique, la présence d'un vapeur est indispensable, elle aura un poids que n'auraient pas de simples baleinières. Le transport du *Faidherbe* nous retardera peut-être; ce retard sera compensé par les avantages que nous en retirerons. Marchand a raison. Le *Faidherbe* passera, ce sera dur, n'importe; on coupera les rivets, on portera, on traînera la chaudière. Après une longue conversation avec le mécanicien Souyri qui, rapatriable, demande à rentrer, Marchand le décide à rester pour démonter et remonter le vapeur; puis il rédige ses instructions. Le 20 avril, un courrier pour le Haut-Oubangui porte les ordres suivants :

1° A l'interprète Landeroin : se mettre en route tout de suite avec le courrier pour gagner Zémio où il restera à la disposition du capitaine Monnoye, commandant la région.

2° Au capitaine Germain : venir immédiatement à Ouango M'Bomou, où il prendra la direction des travaux pour le démontage et le transport du vapeur.

3° Au lieutenant Mangin : se placer à Rafaï, avec un peloton, jusqu'à écoulement des convois, garder le docteur Emily avec lui, et envoyer le lieutenant Simon à Zémio avec M. Landeroin.

4° Au lieutenant Largeau : rester à Bangassou jusqu'à épuisement des charges et rejoindre ensuite le lieutenant Mangin.

5° Au capitaine Monnoye : prévenir immédiatement le sultan Zémio de l'arrivée de la Mission et de celle du vapeur; lui dire de tenir prêts 1.200 hommes pour mai et juin, 1.200 pour septembre et octobre.

6° Au lieutenant Gouly : avertir le sul-

tan Tamboura de notre arrivée et reconnaître un point sur le Soueh où le vapeur sera remonté.

7° Ordre sur toute la ligne d'envoyer des renseignements sur la navigation du M'Bomou.

A M. Rousset, délégué de l'intérieur à Brazzaville, et à lui seul, Marchand faisait part de son projet de transporter le *Faidherbe* et lui demandait de faire expédier par les voies les plus rapides le matériel réclamé, ainsi que les baleinières en acier annoncées depuis quatre mois par M. de Brazza.

DÉBARQUEMENT DES PAGAYEURS

M. Rousset compose à Brazzaville toute la délégation de l'intérieur; il assume toutes les charges, toutes les responsabilités. Il a compris, dès notre arrivée, quelle portée peut avoir pour sa colonie la réussite de la Mission et durant nos huit mois de séjour au Congo, il n'a cessé de mettre son dévouement au service de Marchand. Ce serait lui faire injure que de ne pas lui révéler le vol du *Faidherbe*.

Tout est réglé, nous pouvons partir. Le 21, à midi, nous quittons le blanc Kouango au son des tams-tams des noirs Banziris. Dyé part avec nous pour reconnaître le fleuve jusqu'à Ouango; il reviendra ensuite prendre le *Faidherbe* pour le conduire aux hautes eaux jusqu'aux Abyras.

Tous les jours la crue de l'Oubangui s'accentue, seule consolation aux tornades de jour et de nuit. Celles-ci donnent un surcroît de besogne à Bobichon, constamment obligé de surveiller sa flotte que les vagues couleraient impitoyablement si, en marche, elle était surprise par la tempête; ces arrêts nous retardent et mettent le désordre dans le convoi. Chaque pirogue, aux premiers signes de l'orage, sans s'occuper des autres, cherche, et ne le trouve pas toujours facilement, un abri, un coin de grève pour poser ses bagages. Les berges sont à pic et les plages sont rares; quand un banc de sable ne se rencontre pas à un point suffisamment élevé pour ne pas être recouvert par les vagues, il faut se rejeter sur les éboulis de terre glaise qui se produisent parfois au pied des falaises. Alors, toutes les pirogues se dispersent et, la tornade passée, les pagayeurs ne se pressent pas de vider leurs embarcations remplies d'eau et de les recharger. Bobichon, le premier remarqué, va de la tête à la queue, réveille les engourdis, les secoue et enfin le convoi repart.

Le 24 avril, notre espoir d'arriver à Mobaye est déçu; la nuit nous surprend à quelques kilomètres en aval, il faut camper sur un large banc de sable. Comme chaque soir, les pirogues sont déchargées, tirées au sec et reliées par un câble solide, précaution inutile, nous allions le constater.

A minuit, une véritable trombe s'abat sur le campement; d'un seul coup, la tente de Bobichon est enlevée comme un chapeau, et, avant d'avoir pu se douter de quoi que ce soit, il se trouve couché dans le plus sommaire des costumes sous une avalanche d'eau. Plus heureux, nous avons eu le temps Marchand et moi, de nous précipiter hors de nos demeures et de nous accrocher aux cordes protégeant nos lits, nos cantines; mais nous ruisselons sous l'averse. Les tirailleurs arrivent à la rescousse. Bobichon se précipite aux pirogues; elles s'entrechoquent soulevées par le fleuve qui monte et envahit les bancs de sable. Les charges commencent à flotter. Enfin, cédant aux appels réitérés de leur chef, secoués par le fidèle sergent Toumané, les Banziris accourent. C'est un pêle-mêle indescriptible, les hommes hurlent, les toiles des tentes claquent avec un bruit de détonation, les éclairs qui déchirent la nuit montrent des ombres noires s'agitant en tous sens; au milieu, Bobichon se démène, donne des ordres et sa chemise tantôt plaquée par la pluie, tantôt soulevée par le vent apparaît comme le panache blanc, toujours au plus fort de la mêlée.

PAGAYEURS ENDORMIS SOUS LA VERANDAH.

Avec le dernier coup de tonnerre, à deux heures du matin, la tornade prend fin. Au jour, nous pouvons apercevoir dans le lointain les arbres de Mobaye; une heure d'avance, hier soir, et les charges eussent évité le terrible bain qu'elles viennent de prendre. A huit heures du matin, encore tout humides « des baisers de la nuit », nous débarquons à Mobaye. Au pied des rochers du poste, M. Bruel, l'administrateur, nous attend.

Nous retrouvons là M. Jacquot, dont le convoi est arrivé sans encombre. Landeroin, sur l'ordre expédié de Kouango, a continué directement sur Zémio et le capitaine Valdemaire l'a accompagné.

Le lendemain, 26 avril, M. Jacquot repart avec un convoi de Yakomas envoyés de Guélorguet, car les Banziris et les Bourakas ne dépassent pas Mobaye où M. Bobichon règle leur paiement. Il ne faut pas les faire attendre, ils sont pressés de rentrer chez eux et ils ont bien gagné leur salaire. Chaque équipe est alignée, accroupie derrière son contre-maître qui tient le pavillon de la pirogue. Suivi de deux tirailleurs portant dans leur chéchia des perles rouges et blanches, M. Bobichon, armé d'une petite cuiller, la mesure réglementaire, passe dans le rang. A chacun, il donne ce qui lui est dû : une cuiller par jour dans la proportion de deux tiers de perles blanches pour un tiers de rouges. Puis tous remontent dans leurs pirogues en chantant les louanges de Bobichon, « Bobisson », comme ils l'appellent. Ils vont rapporter dans leur village la fortune qu'ils ont gagnée et qui augmentera bientôt la splendeur de leur coiffure. Le paiement terminé, Bobichon se dirige vers les Sangos de Mobaye et les Yakomas de Guélorget, pagayeurs qui doivent partir avec le deuxième convoi. Une grande impatience se manifeste parmi eux, car ils n'aiment pas l'attente; mais à peine ont-ils vu Bobichon que tous se précipitent au-devant de lui et l'entourent, la bouche ouverte par un large rire. Ils ne dépendent pas de son commandement, pourtant, tous le connaissent, il est le Dieu de la rivière. Les exclamations jaillissent de tous côtés.

— Quand part-on?

Leurs femmes les attendent. Soudain tous se taisent, Bobichon a tendu ses bras, il bat la mesure comme un chef d'orchestre, il entonne un de leurs chants, et toutes ces têtes perlées, comme celles des Banziris, s'agitent en cadence, puis les voix

Rapide de Mobaye

reprennent le refrain. Les voilà calmés et contents; ils resteront à Mobaye tant que le voudra Bobichon, comme les autres sont restés à Bangui

❖ ❖ ❖

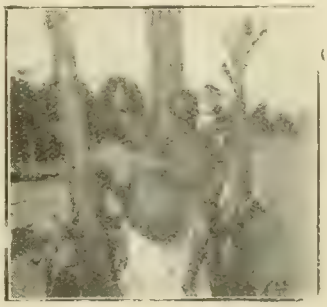
Le 28, nous quittons Mobaye avec un convoi de vingt-quatre pirogues, montées par trois cents Yakomas ou Sangos. M. Bobichon en garde le commandement; sa présence à l'arrière n'est plus indispensable, puisque tous les grands transports sont presque terminés.

Danse [illegible] Sangos

Cinq heures après avoir quitté Mobaye, nous sortions du pays Sango pour entrer dans le pays Yakoma, au village de Comba. Nous pénétrons dans une région récemment troublée.

A vrai dire, cette région a rarement joui d'une tranquillité parfaite et elle n'en jouira que le jour où Français et Belges se seront entendus pour mettre fin à une situation dont ils sont dupes et victimes.

Les Yakomas, d'un naturel sournois et très voleurs, ne pourraient être retenus que par la peur du gendarme; or, par la force des choses, ils se trouvent, au contraire, assurés de l'impunité. L'extradition, en effet, n'existe pas; un Yakoma coupable d'un méfait sur la rive belge passe simplement sur la rive française où il ne peut être poursuivi et réciproquement. Chaque rive sert alternativement de lieu d'asile et de refuge aux indigènes qui ont fait un mauvais coup sur la rive opposée. Comme les mauvais coups sont fréquents des deux côtés, Français et Belges font un perpétuel échange de sujets qui ne sont plus, comme dirait Rochefort, que des sujets de discorde.



La force des derniers convois en a imposé aux populations, aussi, nous ne trouvons sur la route que des protestations d'amitié, et le 29 avril, nous débarquons sans incident, au poste de Guélorget, commandé par M. Le Maréchal, adjoint aux affaires indigènes. C'est ici que fut massacré et mangé par les Yakomas le malheureux adjudant Guélorget. Le chef des révoltés traversa le fleuve lorsqu'il se vit en danger d'être pris et, en quelques coups de pagaie, il se mit à l'abri.

Le poste s'appelait autrefois Cetéma, du nom du rapide au milieu duquel il est construit, entre la première et la deuxième des trois lignes de rochers qui traversent le fleuve. Seule la deuxième ligne forme un obstacle sérieux par la violence du courant. Il est peu de courants que le *Faidherbe* ne puisse pas remonter et Dyé ne croit pas être arrêté par ce rapide. C'est le dernier avant les Abyras; le vapeur y sera donc rapidement rendu.

Le 30 avril, nous dépassons le confluent de la Kotto; peu après, nous prenons le campement dans une île. La nuit, nous essuyons une forte tornade; le matin, un incident retarde le départ : un pagayeur s'est enfui, on essaye de le rattraper, mais la chose n'ayant pas une grande importance, Marchand abandonne le fugitif et donne le signal du départ. A Ouango, nous devions avoir l'explication de cette désertion.

A quatre heures du soir, nous débarquions aux Abyras.

Aux Abyras, nous sommes toujours en territoire Yakoma, mais dans la partie spécialement habitée par les forgerons; c'est ici le centre de la fabrication des guinjas. Les guinjas sont des petites houes en fer qui servent de monnaie dans le pays, car le fer entre Mobaye et Ouango a plus de valeur que tout autre produit d'échange. Les indigènes refusent le cuivre, ils accep-

tent encore les perles rouges, objet de parure, mais ils préfèrent le fer, objet d'utilité qui leur sert à cultiver le sol, à fabriquer des couteaux et des zagaies, instruments aratoires, armes de guerre, les uns et les autres, pour un anthropophage, sont destinés à assurer son alimentation.

Le lendemain, 2 mai, à sept kilomètres des Abyras, nous trouvions le confluent de l'Ouellé et du M'Bomou, les deux rivières dont la réunion forme l'Oubangui que nous allions abandonner.

Du nord, le M'Bomou descend et nous saluons la rivière sur laquelle nous allons nous engager. Nous sera-t-elle propice? Jusqu'où pourrons-nous la remonter? C'est l'inconnu dont va dépendre le passage du *Faidherbe*, c'est-à-dire le succès ou l'échec. Six heures plus tard, après avoir franchi le rapide très dur qui barre la rivière en amont du grand village de Nieué, nous débarquons au pied de la colline sur laquelle s'élève le poste de Ouango M'Bomou.

Pagayeurs Dendis.

## CHAPITRE III

### De Ouango M'Bomou à Bangassou

Sur la plage de Ouango, nous trouvons le lieutenant Castaing, commandant le poste, le docteur Spire et M. Jacquot. Pendant que les pagayeurs déchargent les pirogues, nous gravissons le sentier qui conduit au petit plateau sur lequel sont construites les cases à mi-côte et à environ cinquante mètres au-dessus de la rivière qui se déroule au pied de la colline.

Les Yakomas commencent à déposer les charges dans la cour du poste, leurs files s'égrènent le long du sentier en zig-zag; en bas, M. Bobichon, le sergent Venail vérifient les colis au sortir des pirogues. Bientôt la fuite du pagayeur, le 30 avril, s'explique, il manque un ballot de mousquetons à l'équipe dont faisait partie le fugitif que nous n'avons pas poursuivi. Profitant de la tornade, le voleur s'était glissé entre les pirogues, avait enlevé le ballot, l'avait caché dans un coin de la brousse et avait été obligé d'attendre le jour pour s'enfuir, c'est lui que nous avons aperçu au réveil traversant un bras du fleuve à la nage. Plus tard, il a dû revenir prendre les mousquetons pour les porter à son village, à Dimassa. Le contremaître de l'équipe, Kobaro, était au courant de ce beau coup; sous les menaces, il avoue tout; il se trouve que Kobaro est le frère de Boudikra, le chef qui a assassiné Guélorget. Marchand décide que le village de Dimassa sera responsable du vol; les trente-cinq pagayeurs de ce village sont arrêtés et nous leur faisons savoir que nous ne leur rendrons la liberté que contre les fusils.

Il faut s'occuper tout de suite de la reconnaissance du M'Bomou; le lieutenant Castaing sait seulement ce qu'on en connaît dans l'Oubangui, c'est-à-dire peu de chose.

On sait que, à Ouango, commence la série des transbordements. De Ouango à Gozobangui, barrée par la chute Hansens, la rivière n'est pas navigable. On doit donc recourir au portage entre ces deux points. A Gozobangui, la navigation reprend jusqu'à Erikassa, où les rapides obligent à un deuxième transbordement de quatre kilomètres jusqu'à Bozégui, puis le transport en pirogue recommence jusqu'à Bangassou. De là, à Rafaï, les convois se font presque uniquement par terre, toutefois les rapides ne sont pas infranchissables, sauf celui de N'Goforou. Au delà de Rafaï, c'est l'inconnu, les indigènes n'ont pas de pirogues et la rivière est réputée non navigable sans que personne ait jamais eu la curiosité de le vérifier.

Evidemment, le *Faidherbe* ne pourra remonter à la vapeur les parties même navigables pour des pirogues, mais il passera peut-être comme un chaland, à la perche, allégé de ses chaudières et de sa machine. Il suffira de construire un

charriot ou un traîneau capable de transporter sa coque par terre dans les portions de rapides infranchissables. Si ce projet est irréalisable, on pourra toujours fractionner le vapeur en un certain nombre de morceaux qui, placés sur des pirogues, seront conduits aussi loin que la navigabilité le permettra. On diminuera ainsi la longueur du transport par terre dont il semble impossible de venir à bout sur la distance de plus de mille kilomètres qu'il faudra parcourir. Plus les pirogues pourront aller loin, plus le succès sera certain.

Village indigène Gléforgui

Pour le moment, il est important de s'assurer que la rivière entre Ouango et Gozobangui n'est réellement pas praticable. Marchand me charge de cette reconnaissance.

❖ ❖ ❖

Le 4 mai, je pars en pirogue avec Dyé et le docteur Spire pour reconnaître le M'Bomou. Le village de Plassa, situé au bord de la rivière, à quelques kilomètres en amont, m'a envoyé ses meilleurs pagayeurs, des Dendis aux longues oreilles. Le Dendi est une nouvelle race que nous rencontrons sur notre route. Il ressemble surtout au Yakoma, il ne s'en différencie guère que par la mode. Il ne porte pas de perles dans les cheveux, mais il rachète cette moindre élégance par la forme et la dimension de ses oreilles. Progressivement dilaté par l'introduction de bâtons de plus en plus gros, le vulgaire trou de la boucle d'oreille se transforme peu à peu en une grande ouverture dans laquelle peut s'encastrer, suprême chic, un rond d'ivoire atteignant souvent le diamètre d'un verre ou d'une soucoupe. Parfois aussi, le Dendi, trop ambitieux, veut aller trop loin dans la dilatation de son lobe et il casse son oreille. C'est un grand malheur! Heureusement, le docteur Spire est là et sa principale occupation consiste à raccommoder les oreilles, à rendre le chic à ceux qui l'ont perdu. C'est le Dendi qui a donné son nom à la langue qui se parle tout le long de l'Oubangui et qui est une sorte de volapuk. Toutes ces races de pagayeurs, toujours en pirogues, par suite en relations constantes, ont, à vrai dire, à peu près la même langue, encore y a-t-il quelques différences et pour plus de commodité ces primitifs ont réalisé ce que nous autres civilisés nous n'avons pu encore faire. Avec les mots communs à tous, peut-être en en modifiant quelques-uns et en en créant de nouveaux, ils ont fabriqué les Dendi dont la simplicité est telle que nos tirailleurs et nous, nous arrivons à nous faire comprendre de nos pagayeurs. Assurément, je ne proposerai pas le Dendi comme langue universelle et commerciale, nous la trouverions, nous hommes compliqués, un peu pauvre de mots et je crois que nous nous résoudrions difficilement à dire : « Niama kota kota : la viande grosse grosse » pour désigner un éléphant, et « Niama kété kété : la viande petite petite » pour représenter un moustique, en joignant à ces mots une mimique toute spéciale qui aide à la compréhension. Naturellement, les Dendis sont des anthropophages, de même que tous les riverains de l'Oubangui et les sujets de Bangassou ou de Rafaï, dont nous ferons avant peu la connaissance.

A peine embarqué dans ma pirogue, je constate que les Dendis, aux qualités précédemment énumérées, en joignent une autre des plus appréciables en la circonstance, ce sont des pagayeurs merveilleux, d'une adresse et d'une audace inconcevables, supérieurs même aux Banziris ou aux Yakomas. De Ouango à Gozobangui, le M'Bomou n'est qu'une succession de chutes, mais ces hommes manœuvrent avec un tel ensemble, une telle habitude que, sauf à la chute Hansens où nous devons descendre sur un rocher et tirer la pirogue à bras, nous passons partout, nous franchissons tout. En plein courant, au pied de la chute, les perches plongent et la pirogue s'arrête immobilisée au milieu du tourbillon; quelques mots seulement pour s'entendre et les Dendis s'arcboutent sur les perches, lancent d'une poussée violente la pirogue, l'avant passe sous la chute, ramasse comme une énorme cuillerée d'eau et ressort au sommet, au moment où les

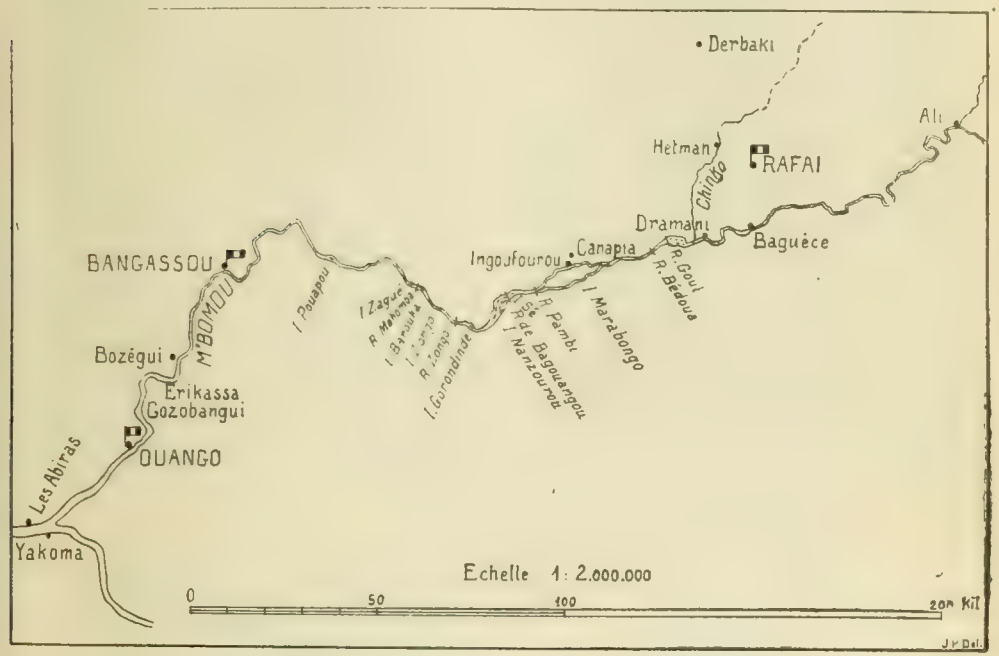
deux hommes de l'avant ont sauté sur une pointe de rochers, ont saisi les bords de la pirogue et joignant leurs efforts à ceux des percheurs l'ont amenée au sommet de la chute.

Arrivé à Gozobangui, je suis plein d'admiration pour mes Dendis, mais je suis fixé sur la navigabilité du M'Bomou; le transbordement est indispensable.

On ne peut songer à utiliser la route ordinaire qui gravit la colline par des escaliers, redescend plus loin par d'autres escaliers au fond d'un ravin abrupt et remonte enfin sur le plateau qui s'étend jusqu'au village de Gozobangui sur lequel il tombe en pente douce. Il faut trouver une autre voie permettant de tourner la colline et d'arriver facilement sur le plateau.

Pendant ma reconnaissance des rapides, prévoyant quel en serait le résultat, Marchand a fait rechercher l'ancien chemin des Belges, qui évitait la première ascension mais rejoignait notre route actuelle au fond du ravin. Toute la première partie de ce sentier que Dat et Venail viennent de rouvrir peut être employée, il n'y a plus qu'à la prolonger vers le Nord-Ouest et lui faire contourner le plateau jusqu'à ce qu'elle trouve une pente assez douce pour remonter et rejoindre la route ordinaire au point où celle-ci devient praticable.

Du 6 au 9 mai, Marchand et moi nous ne quittons pas la brousse à la recherche des meilleurs passages. En même temps, les tirailleurs, aidés des Yakomas prisonniers, sous la direction du sergent Dat, commencent le débroussaillement. Le point d'accès sur le plateau est difficile à trouver, en vain j'explore tous les ravins; enfin je me décide pour un tracé qui n'est pas l'idéal, mais qui, du moins, est possible.




La route avance, le débroussement est presque achevé; pour être plus près des tirailleurs, nous allons camper au point de jonction des deux routes, l'ancienne et la nouvelle.

Le 17, le gros travail est fini; il ne reste plus qu'à niveler certaines parties; nous songeons au départ. A ce moment, arrive l'adjudant de Prat, en exécution de l'ordre expédié de Kouango. Il a été victime d'accident à la chute de N'Goforou qu'il savait pas être infranchissable; il a fo ses pagayeurs à faire le saut, naturellement, il a chaviré et c'est un miracle qu'il n'y soit pas resté.

De Prat apporte tout un courrier; de Rafaï, Mangin rend compte qu'il a reconnu le M'Bomou entre Dramani et Ali, c'est-à-dire entre le Chinko et la Ouarra; une série de rapides à Baguécé rend un transbordement nécessaire, mais à partir d'Ali, la navigation semble devoir être meilleure.

De Bangassou, Largeau annonce que les transports marchent rapidement; le sultan, pour stimuler les zèles et activer le mouvement, a décrété qu'il ne rendrait plus la justice tant qu'une seule charge resterait en magasin et, avec sa famille, il s'est retiré dans la brousse, forçant ses chefs à le

suivre et à abandonner les plaisirs de la capitale pour les charmes austères d'un campement en plein air.

Enfin, M. Liotard envoie deux lettres datées de Djéma. Le Commissaire du Gouvernement persiste à ne pas croire à la réussite des projets de Marchand et à l'arrivée à Fachoda.

Quant au transport du vapeur, il le traite de folie; or, il croit qu'il s'agit du d'*Uzès;* combien celui-ci serait plus facile à transporter que le *Faidherbe!*

Le 18 mai, nous quittons notre campement et nous arrivons à Gozobangui, accompagnés par M. Jacquot qui doit repartir pour Ouango le soir même; il restera à la disposition de Germain.

De Gozobangui, Marchand se dirige vers Bangassou, je le rejoindrai lorsque j'aurai fait la reconnaissance des environs et déterminé la route la plus facile à suivre pour escalader le plateau à pic du côté d'Erikassa. Après quatre jours, de recherches, je reconnais qu'il n'y a que deux moyens de passer; ou poser une glissière sur la pente abrupte mais courte du versant Sud, ou faire un assez gros travail pour construire un chemin à flanc de coteau, le long d'un ravin relativement facile. Avec le sergent de Féraudy, chef de poste, je détermine le tracé de ce dernier chemin que je lui donne l'ordre de commencer; Germain, qui passera prochainement, verra s'il veut continuer cette route ou faire faire une glissière par les charpentiers et menuisiers qui seront à sa disposition.

Le 24 mai, je m'embarque avec le sergent Dat; le soir nous sommes à Bangassou.

Bangassou et quelques-unes de ses cinq cents femmes.

## CHAPITRE IV

### Bangassou et ses sujets, les N'Sakkaras

Bangassou (1) le premier chef que l'on rencontre depuis la côte, inaugure la série des sultans établis dans le Haut-Oubangui sur les rives du M'Bomou.

Le long de l'Oubangui, aussi bien que sur les bords du Congo, les différentes peuplades forment de grands villages indépendants les uns des autres; chacun possède un chef auquel n'est départie qu'une faible autorité; nulle part, les hommes d'une race ne sont réunis sous le commandement d'un seul homme.

Bangassou, lui, commande réellement son peuple, les N'Sakkaras, et lui seul le commande.

Le fondateur de la dynastie, Boendi, grand'père de Bangassou, descendait de Danga et Beruga, petits chefs sans importance établis sur le M'Bomou. C'est Boendi qui, aidé de ses fils Bari, Badoka, Ganda, et Maka, conquit tout le pays, et y installa les N'Sakkaras; c'est lui qui donna son nom à toute sa descendance; les membres de la famille royale sont tous des Boendis. Bangassou est fils de Bari. Intelligent, énergique, il a affermi entre ses mains le pouvoir légué par son père.

Son aspect est débonnaire, paternel même; son gros ventre contribue à lui donner un air bon vivant. Quand il est assis au milieu de ses courtisans, sa pipe à la bouche et qu'il regarde danser quelques-unes de ses nombreuses femmes, il ne paraît être qu'un brave homme, nul ne se douterait qu'il est capable d'être sévère jusqu'à la cruauté.

Aujourd'hui, cette sévérité s'est adoucie; avec le voisinage des blancs, les coutumes, comme les mœurs, se sont modifiées; appuyé sur la puissance matérielle des Européens et sur leur ascendant moral, le pouvoir du sultan a pu devenir plus doux sans risquer de se diminuer. Les punitions, jadis infligées, ont disparu, faisant place à d'autres plus humaines.

Si Bangassou, au début de son règne, avait voulu se contenter de distribuer des peines de prison, il eût vite été débordé; le pouvoir légué par Bari n'aurait pas tardé à passer en d'autres mains moins débiles que les siennes. Commandant à des sauvages, il lui fallait recourir à des moyens adaptés à la nature de ses sujets. S'il avait donné libre cours à la bonté naturelle, qui est certainement le fond de son tempérament, il eût été très mal compris. Le noir confond toujours la bonté avec la faiblesse. Il a la notion de la justice, mais, pour que cette justice soit respectée, elle a besoin

(1) Bangassou, Rafaï, Zémio, Rinda, etc., désignent indistinctement le chef et sa capitale.

souvent d'être terrible. Le sultan est le grand justicier, jamais il ne confie ses fonctions à d'autres, son autorité en serait affaiblie. Il est seul responsable des décisions qu'il prend et cette responsabilité fait sa force.

Autrefois la juridiction était simple. La plupart des causes à juger avaient trait à

BANGASSOU.

de simples vols. Le voleur était d'abord condamné à la restitution; puis on lui coupait un morceau de l'oreille proportionné à l'importance du délit.

Quand il s'agissait du vol de la femme du voisin, l'oreille n'était pas jugée suffisante, Bangassou coupait le cou. Pour être sauvage, on n'en est pas moins partisan d'une certaine morale. Mais, hélas! même au fond de l'Afrique, certaines nécessités altèrent les plus beaux sentiments! Souvent la justice du sultan se laissait influencer par des raisons politiques ou se trouvait déviée par des coutumes locales.

Si le mari outragé se contentait d'une indemnité, l'affaire était arrangée. Et la plupart du temps, il est triste de le constater, le mari jugeait que sa propriété n'avait subi qu'une dégradation matérielle, que le dégât pouvait être réparé; peut-être en lui-même se réjouissait-il du bénéfice réalisé.

L'esprit de famille intervenait aussi : Bangassou ayant à juger un de ses parents qui lui avait pris une de ses femmes, laissa au coupable la faculté de faire exécuter un tiers à sa place. C'est le système du bouc émissaire! Inutile de dire que le coupable ne fit pas d'opposition au jugement. C'était d'ailleurs un maladroit ou bien s'était-il attaqué à la favorite, car le sultan a plus de 500 femmes disséminées dans des villages autour de lui et la surveillance en paraît difficile.

Bangassou ne pouvant garder chez lui un aussi grand nombre de femmes a trouvé un moyen original d'organiser leur vie; il les met en subsistance chez les chefs voisins. Ses espions les surveillent. On dit qu'autrefois Bangassou exécutait lui-même ses sentences, il s'en excuse par ce mot : « C'était afin d'être plus sûr. »

Que deviennent les corps des condamnés? Ils sont mangés, tout bonnement. C'est toutefois une exception, car les N'Sakkaras, bien qu'anthropophages invétérés, enterrent tous leurs autres morts. Ce sont eux qui m'ont appris dans un moment d'expansion que la chair du blanc est de beaucoup préférable à celle du noir, parce qu'elle est salée, et je fus très touché de cet hommage rendu à notre supériorité qui s'affirme jusque dans la marmite. Rarement, d'ailleurs, il leur a été donné de s'offrir un de ces morceaux de choix. Leurs voisins les Yakomas, ont eu plus le bonheur, soit qu'ils aient tué, comme pour l'adjudant Guélorget, soit qu'ils aient repêché les cadavres que leur jetaient les rapides, soit qu'ils aient déterré les morts, comme ils l'ont fait dernièrement au cimetière de Ouango. Ces pauvres N'Sakkaras, eux, sont réduits à la chair du noir et leur principal centre de ravitaillement se trouve chez leurs voisins, les Boubous, qui occupaient jadis la rive gauche de la Kotto; vainement Bari avait essayé de les soumettre, il ne pouvait obtenir d'eux le paiement du tribut. Désespérant de jamais faire rentrer l'impôt, Bari s'était décidé à chasser ces populations sur la rive droite de la rivière ; c'est au cours de cette guerre que, nouvel Achille, il reçut une flèche empoisonnée dans le pied gauche. Il en mourut peu de temps après.

De là est née une haine mortelle entre les deux peuples, haine accrue par la passion de la chair humaine, chez les uns comme chez les autres. Les Boubous sont, en effet, anthropophages, c'est par eux que fut massacré et mangé M. de Poumayrac qui, revenant de chez Ganda, descendait la Kotto pour rentrer aux Abyras.

Il ne se passait pas d'années avant les occupations belge, puis française, où Bangassou ne trouvât un prétexte pour organiser une grande expédition chez les Bou-

bous. Les tués étaient mangés sur place, les prisonniers, troupeau humain, étaient partagés entre les différents chefs.

Presque tous les chefs sont des fils du sultan; celui-ci, avec le nombre de femmes dont il dispose, peut aisément pourvoir à tous les besoins du commandement! C'est là son principal moyen d'action; grâce à ses fils, il connaît exactement ce qui se passe dans ses États, des courriers le renseignent journellement, l'exercice du pouvoir en est grandement facilité. Sans l'aide de sa nombreuse progéniture, il maintiendrait difficilement son autorité sur un pays de cinquante mille kilomètres environ.

Son royaume, limité au Sud par les Yakomas, à l'Ouest par les Boubous, à l'Est par les Zandes, n'a qu'une frontière indécise au Nord; son « hinterland » va jusqu'à Dabago et M'Belli, mais ce sont des régions qu'il revendique, sur lesquelles il ne règne pas. Les N'Sakkaras, qui constituent la race principale de ses États, n'ont pas à proprement parler, de villages comme ceux des populations riveraines de l'Oubangui. Ils sont répartis en un certain nombre de fermes disséminées dans toute l'étendue du territoire; ils sont restés les primitifs, chez lesquels se rencontrent à la fois l'indolence propre à tous les noirs, et le caractère belliqueux, apanage de quelques-uns. La chasse et la guerre sont leurs occupations favorites; pour s'y livrer, ils ont eu, après les arcs et les flèches, le fusil à pierre, puis le fusil à piston. Aujourd'hui, ce dernier est à peine considéré, ils ne veulent plus que des armes à tir rapide; les Belges leur en ont beaucoup vendu, c'est la seule marchandise acceptée dans le pays en échange des pointes d'ivoire.

Les commerçants français ne sont pas encore montés jusqu'ici, les tentatives que nous avons faites pour en amener avec nous n'ont pas réussi, et c'est sur la rive gauche du M'Bomou, chez les Belges, que les indigènes portent les dépouilles des éléphants très nombreux dans la région.

Peu de N'Sakkaras se livrent à une industrie quelconque. Quant à la culture, elle est réservée aux femmes et le terrain, bien que fertile, produit seulement du manioc, du maïs et des bananes que la nature, seule, se charge de faire pousser. Nulle part il n'y a de troupeaux; on trouve quelques chèvres et quelques cabris. De temps en temps, des Arabes descendent du Dar Rounga pour faire du commerce et offrir au sultan un bœuf ou un cheval: le bœuf est aussitôt abattu, le cheval s'anémie et meurt rapidement, n'ayant ni orge, ni mil, ni riz à manger et ne trouvant à brouter que l'herbe épaisse et dure de la brousse.

L'homme, dans les loisirs de la paix, regarde travailler les femmes, fume sa pipe et palabre; il ne sent pas la nécessité de s'occuper il n'a pas de besoins, seule la civilisation, qui lui en créera, pourra le tirer de sa torpeur. En fait de religion, il n'en a pas, ou le peu qu'il a le pousse aux pires actes de sauvagerie. Le N'Sakkara croit à un génie du mal, N'Goumban, qu'il combat au moyen de fétiches. Il croit à une autre vie dans un autre monde; pour que le mort s'y trouve bien et n'y manque de rien, on égorge sur sa tombe des victimes en nombre proportionné à la richesse du défunt.

N'Sakkaras.

Le récit de l'enterrement de Ganda, oncle de Bangassou, publié par le *Mouvement géographique*, il y a plusieurs années, donne une idée de ces horribles cérémonies :

« Ganda avait été placé dans un trou creusé en terre, la tête appuyée sur le cadavre d'un enfant de douze ans et entouré des corps de vingt de ses femmes sacrifiées sur sa tombe.

« Nul ne peut révéler, sous peine de mort, ce qui se passe aux funérailles. Un des fils de Ganda, Ongo [illegible] a avoué cependant l'existence de ces sacrifices humains.

« Bangassou se renferme dans le mutisme le plus absolu, nous savons néan-

moins que cette abominable coutume, dont les indigènes ne parlent qu'en tremblant, se pratique de temps immémorial.

« Il n'y a pas bien longtemps, les enterrements des grands N Sakkaras étaient suivis du massacre de tous leurs esclaves, qui, après avoir été égorgés, étaient livrés en pâture aux indigènes. Bangassou nous a assurés que cela ne se passerait plus à l'avenir, et que même, à sa mort, il défendrait de faire tuer ses femmes afin de donner un grand et salutaire exemple; mais il a affirmé qu'il n'avait pu se soustraire aux anciennes traditions pour Ganda, qui était le dernier de ses ascendants, et qui avait prescrit lui-même le cérémonial de ses funérailles. »

Ceci était écrit aux premiers temps de l'occupation par les Belges; depuis, des progrès se sont réalisés chaque jour, quoique lentement. Il faut agir avec prudence, c'est le seul moyen de réussir.

Village N'Sakkara.

## CHAPITRE V

### Marchand chez le sultan Bangassou. De Bangassou à Rafai par le M'Bomou.

Arrivé le 20 mai à Bangassou, pendant qu'à Gozobangui je parcourais la brousse en tous sens, Marchand a été reçu au débarcadère par Largeau, le lieutenant Lecarpentier, commandant le poste, toute la garnison, et enfin par le sultan Bangassou avec sa garde sous les armes.

Bangassou a fait tirer le canon, puis il a apporté des chèvres, des poulets, du miel, des œufs. Tout heureux, il a accompagné ses cadeaux d'un petit discours : « J'ai fait la guerre à tes caisses, comme je l'avais promis à ton frère, le capitaine Germain, et je les ai gagnées. Toutes sont à Rafaï, mais ce travail a été bien fatigant ! Nous souffrons, en outre, de trois maladies, le manque de fusils à tir rapide, le défaut d'étoffes, et l'absence de perles. C'est toi le médecin que nous attendons depuis longtemps. »

Marchand répond à Bangassou qu'il le remercie vivement pour l'éclatante victoire remportée sur ses caisses ; le sultan a montré qu'il savait commander à son peuple et qu'il était un vrai chef ; quant aux maladies dont il se plaint, il a, lui, Marchand, une certaine expérience médicale et il essaiera de les guérir demain.

Bangassou a, en effet, donné un gros effort pour lequel il a eu besoin d'exercer toute son autorité, les N'Sakkaras étant encore peu habitués au portage, surtout dans une pareille proportion. Au temps de l'occupation par l'État Indépendant, les officiers belges avaient amené des équipes de noirs et n'avaient pas eu besoin de recourir à la main-d'œuvre locale ; depuis l'occupation française, très peu de charges étaient passées et le service des transports avait pesé bien légèrement sur les populations. Brutalement, avec Marchand, des milliers de caisses étaient arrivées, soit pour l'Oubangui, soit pour la Mission. Comme le disait Bangassou, il avait dû livrer une véritable bataille pour le transport de ces charges.

Il avait réussi, sa récompense lui était bien due. Le 22 mai, Marchand la lui apportait.

L'art de faire un cadeau est souvent chose très importante en Afrique. Il faut donner assez et ne pas donner trop ; il faut, tout en se montrant généreux, et en affirmant par là qu'on est capable de reconnaître les services rendus, ne pas se montrer prodigue, il faut que le paiement ouvre la route à ceux qui suivront et ne rende pas leur passage impossible en faisant monter les prix d'une façon exagérée.

La Mission du Nil était à ce point de vue dans une situation particulièrement difficile ; elle demandait un effort considérable aux populations, exigeait, en quelques semaines, le transport d'un nombre de charges bien supérieur à celui que les indigènes avaient transporté jusqu'ici en un

an; elle devait donc payer, d'un seul coup à tous les sultans dont elle traversait le territoire, une somme qui paraissait énorme aux commandants de poste habitués à ne régler que de faibles notes. Beaucoup pouvaient être tentés de nous accuser de gâter les prix, oubliant de calculer à quel chiffre peu élevé nos énormes cadeaux mettaient finalement le prix d'une charge.

Le 22 mai, Bangassou reçut six mousquetons et 250 cartouches, un revolver et

Bana nièce de Bangassou.

soixante cartouches; deux ballots d'étoffes; quarante kilos de perles blanches; quinze chéchias; un ballot de coton écru; quelques coupons de soie; une boîte à musique; huit fusils à piston avec sept mille amorces; un grand tapis. Tout cela se chiffre par un millier de francs pour le transport de deux mille charges entre Bangassou et Rafaï, c'est-à-dire pendant huit jours de marche. En ajoutant à ces mille francs la dépense occasionnée par la nourriture des porteurs, soit seize mille cuillers de perles représentant une valeur de quinze cents francs, il est facile de voir que cette somme de deux mille cinq cents francs donne une dépense inférieure à seize centimes par charge et par jour.

Le sultan Bangassou se montra satisfait; il ne fit qu'une petite remarque : il n'y avait pas beaucoup de mousquetons; Marchand lui répondit que la guérison de cette maladie était une affaire de temps, et que le médecin ne pouvait aller trop vite dans ses soins, qu'il fallait voir d'abord l'emploi qu'il ferait de ces armes avant de lui en donner d'autres.

❖ ❖ ❖

Le 24, je débarque à mon tour à Bangassou, et je fais aussitôt connaissance avec le sultan qui vient me serrer la main; le lendemain, je lui rends sa visite. Je le trouve assis devant sa case, pardon, devant son palais, il a auprès de lui une vingtaine de ses femmes exécutant leurs pas les plus gracieux, sinon les plus variés. Pendant des heures, tant que le sultan n'en est pas fatigué, ces dames glissent, avancent, voltent, reculent et battent des mains.

Pendant que j'admire tant de grâce, Bangassou éternue. Aussitôt femmes et courtisans de se tourner vers lui, la figure épanouie, et de claquer des mains en signe d'allégresse. Quand le sultan tousse, éternue ou se mouche, c'est un grand bonheur pour son peuple.

La pluie vient interrompre la fête. Bangassou rentre dans sa case, les danseuses s'enfuient, et moi, je reprends le chemin du poste.

Ces tornades perpétuelles ont, paraît-il, éprouvé tout le monde à Rafaï; c'est ce que nous apprend une lettre d'Emily; l'état de Simon est toujours grave, il va être dirigé vers le Congo. Germain aussi a été souffrant, il est remis et attend à Rafaï l'arrivée de Marchand avant de partir à Ouango.

Nous n'allons pas tarder à le rejoindre, les préparatifs de départ sont faits, un convoi suivra la route de terre avec les sergents Dat et Venail par le nouvel itinéraire direct, sans passer par Derbaki; Marchand, Largeau et moi, reprendrons les pirogues afin de continuer la reconnaissance du M'Bomou et de prendre un levé exact de la rivière insuffisamment topographiée jusqu'ici. La princesse du Dar Banda (1), que nous avons retrouvée, voyagera par le même convoi. Pauvre Marie-Thérèse Tchibinda! Elle continue à nourrir le fol espoir qu'un membre de la Mission règnera sur le Dar Banda, et qu'elle sera reine auprès de lui.

Le 26 mai, au matin, une pluie diluvienne retarde le départ du convoi terrestre qui ne se met en route qu'à trois heures de l'après-midi. Bangassou a été retenu au poste par l'orage et nous l'invitons à déjeuner; il se tient à table d'une façon fort civile, parle de Lupton, l'ancien gouverneur de Dem Ziber qui s'est rendu aux

1. Voir *Au Congo*, 1er volume des *Souvenirs de la Mission Marchand*. Fayard, éditeur.

Mahdistes; de Casaria, un Italien qu'il nomme ainsi, le premier blanc vu par lui, il y a plus de vingt ans, au temps où son père Bari vivait encore; Casaria lui avait donné une image d'Epinal représentant des bœufs et des animaux, mais il l'a perdue. Une audition du célophone orchestre plonge le sultan dans l'extase.

Le 27, Marchand fait une dernière distribution de cadeaux aux favorites de Bangassou et nous nous apprêtons à partir, nos cinq pirogues sont prêtes, nos quatre-vingt-dix pagayeurs nous attendent; du nombre sont les Yakomas prisonniers; le village de Dimassa n'a pu se décider à rendre les mousquetons et la menace faite a été exécutée.

A. VIRIS

Deux femmes se sont ajoutées à notre effectif, Mlles Bana et Dieudona, la première, fille de Pakourou, donc nièce du sultan; la deuxième, une jeune Yakoma; c'est le dernier cadeau de Bangassou à Marchand qui se trouve ainsi devenir son neveu !

A deux heures de l'après-midi, nous démarrons salués par le sultan debout sur la berge au milieu de toute sa cour.

❖ ❖ ❖

Pendant cinq jours, nous serpentons à travers des îlôts et des rochers, remontant toute la série des rapides jusqu'aux chutes d'Ingofourou.

Elles sont infranchissables, il ne faut pas songer à les reconnaître. Le transbordement des charges et des pirogues est obligatoire, heureusement la distance est très courte et les embarcations hissées à terre, traînées à bras, sont remises à l'eau 300 mètres plus loin au-dessus des chutes.

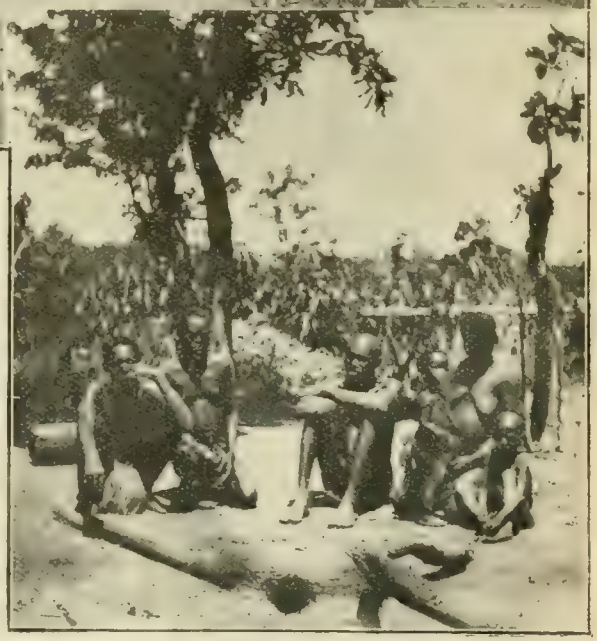
Parmi les quarante charges que nous avons emportées avec nous, il s'en trouve plusieurs lourdes, encombrantes et craignant l'humidité, telles que les tapis et le célophone. Or, il existe une route directe, très bonne, disent les indigènes, rejoignant le Chinko au village d'Hetman à douze kilomètres environ de Rafaï. Désireux d'alléger son convoi, Marchand décide que je prendrai cette voie, le débarrassant ainsi de la crainte perpétuelle de voir tomber les précieux colis dans un rapide.

Le 1er juin, à dix heures du matin, je traversais donc, la boussole à la main, la longue file de cases, ou plutôt de groupes de cases, qui, espacés de quatre à cinq cents mètres sur une longueur de quatre kilomètres constituent le village de Canapia, et je me dirigeais pédestrement vers Rafaï, pendant que les pagayeurs opéraient le transbordement du convoi fluvial; à une heure de l'après-midi, Marchand, Largeau et le docteur Spire remontaient en pirogue et reprenaient leur avance si lente à travers les rapides.

Quelle que fut la lenteur de leur marche, elle devait encore être plus rapide que la mienne. La fameuse route, si bonne, au

dire des indigènes, n'existe pas en réalité; le premier jour nous suivons un mauvais sentier qui nous amène à des cases en ruines, un ancien village de Canapia, paraît-il. Nous y passons la nuit; le lendemain matin 2 juin, nous repartons sur un vestige de chemin qui nous conduit encore à un autre ancien village de Canapia; mais ensuite, plus rien. Mon guide s'engage dans des sentiers d'éléphants, ceux-là au moins sont bons, ils sont si bien polis par les pieds des énormes bêtes qu'on les dirait macadamisés; ils n'ont pas une direction bien conforme à celle que je voudrais leur voir prendre; comme toutes les pistes d'animaux en général, ils aboutissent à des ruisseaux, à des marécages. Pour comble de bonheur la pluie se met de la partie et tombe à verse; je maudis le guide, je maudis l'orage, je m'en prends à ma boussole dans laquelle l'eau pénètre, à mon papier que je ne sais comment abriter, et qui fond dans mes doigts; nous marchons toujours, c'est un bain complet. Je vois avec terreur que nous faisons du Sud au lieu de faire du Nord ; j'invective le guide qui, d'un air piteux, me montre qu'il va où le mène l'éléphant, et c'est clair, l'éléphant va le ramener au M'Bomou. Nous y voilà: Vougari! me dit un porteur en me montrant une vaste nappe d'eau, comme un grand lac parsemé d'îles; je comprends; c'est la grande poche formée par le M'Bomou près du confluent du Chinko; je sais où je suis; c'est déjà quelque chose, mais me voilà à trente kilomètres trop au Sud! C'est aussi la réflexion de mes porteurs qui ont l'air harrassés et découragés. Nous repiquons au Nord sur des pistes à peine visibles; à neuf heures du soir, nous nous arrêtons près d'un marigot, ce n'est pas, hélas! pour dîner; nous devions arriver le soir d'après les prévisions et je n'ai de vivres ni pour moi, ni pour les hommes. Nous nous couchons; heureusement la pluie a cessé; qui dort dîne!

Le 3 juin, à six heures du matin, l'estomac léger, nous repartons, je crois cette fois que nous tenons un sentier dans la bonne direction; les porteurs reprennent courage, vain espoir! A neuf heures, après avoir traversé un nombre considérable de marécages, toute trace de chemin disparaît; à dix heures, nous tombons dans un marais plus large que les précédents, un homme jette sa charge à terre et se sauve; immédiatement, comme au commandement les dix-neuf autres en font autant; et juché sur les épaules d'un tirailleur, qui, péniblement, essaye de se tirer de la boue sans m'y faire tomber, je contemple cette déroute. Arrivé sur la terre ferme, je fais rassembler les charges par les tirailleurs qui ont tenté inutilement de rattraper les fugitifs, j'en laisse quelques-uns de garde auprès de ces précieux colis qui craignaient l'humidité, et je pars bravement avec les autres, droit au Nord, nous ne pouvons pas être loin de la route de Bangassou à Hetman. En effet, deux kilomètres plus loin, je trouve la route, j'arrive bientôt au Chinko et j'envoie les hommes d'Hetman rechercher le convoi abandonné. A trois heures de l'après-midi, l'estomac vide, j'entre à Rafaï où Marchand m'avait précédé, fort étonné de mon absence.



## CHAPITRE VI

### Séjour chez Rafaï.

Au poste de Rafaï nous trouvons avec le lieutenant Jacques, commandant de la région, Mangin et Emily. Simon, malade, est parti le 23, porté en hamac; il faut qu'il gagne la côte et la France au plus vite.

C'est un bon et charmant camarade que nous perdons, j'avais une grande amitié pour lui, et je crois qu'elle était réciproque, j'aurais au moins voulu lui dire adieu; mais Emily avait hâte de le voir partir. Il devait revoir la France, il ne devait pas y vivre assez longtemps pour recevoir une récompense qu'il avait bien gagnée, la croix que Marchand allait demander pour lui par le premier courrier.

Toute la garnison est sous les armes, Marchand va la passer en revue. Après la revue et la distribution de quelques perles, remerciements et encouragements aux tirailleurs pour leur bonne conduite, nous nous dirigeons vers le palais du sultan.

Rafaï ne ressemble en rien à Bangassou; il n'a pas, comme lui, cet air brave homme, cette bonne figure ouverte; son extérieur est plus autoritaire, ses yeux sont moins francs; il est vrai qu'il est difficile de juger son regard éteint par l'abus de l'alcool. Cependant, affirme le lieutenant Jacques, le sultan a fait un grand effort pour recevoir le chef de la Mission, il a tous ses esprits et, chose rare, il est vêtu convenablement. Pour cette grande circonstance, il a mis un costume de lieutenant de la force publique de l'Etat Indépendant. Il représente assez bien le type des anciens officiers égyptiens décrits par Stanley.

Seul, de tous les sultans du pays Zandé, Rafaï n'est pas de la race royale des Avougouras à laquelle appartiennent Zémio et Tambouia; il est de la race Bondjo et a passé les premières années de sa jeunesse chez Ziber, en compagnie de Rabah.

Auprès du sultan se tient son fils Hetman, d'un caractère tout à fait différent de celui de son père. Il a l'air doux, on se demande, en le voyant, s'il pourra garder

le pouvoir que lui léguera le sultan, sans avoir pour l'y aider, l'appui des Européens. La collection des coiffures est sa grande passion, casques, chapeaux, képis, il possede un assortiment des plus complets et des plus variés.

En dépit de l'alcoolisme qui affaiblit ses

HETMAN LUS I RAFAI
ET SON FILS ABEL ALI.

facultés et qui le tuera probablement avant peu, Rafaï a conservé sa puissance intégrale, et son autorité est incontestable; il en a donné la preuve par la rapidité avec laquelle il a fait enlever toutes nos charges; il n'en reste plus une en magasin.

Cet effort est d'autant plus méritoire que M. Liotard, simultanément, lui en demande un autre dans la direction de Ziber; par la route directe Rafaï, M'Bomou et Djéna, il doit ravitailler le nouveau poste.

Malheureusement pour nous, les porteurs de Rafaï ne vont pas jusqu'à Zémio, l'habitude est de ne pas leur faire dépasser Baiemba où les hommes de Zémio viennent prendre les charges, et ces derniers n'arrivent qu'avec une lenteur déplorable, ainsi que le signale le sergent Bernard détaché par Mangin à ce poste de transition; il reste en ce moment, à Baïemba, en souffrance, un peu plus de sept cents caisses pour la Mission, et cent trente et une pour le Haut-Oubangui.

De l'Ouest, les nouvelles sont meilleures, un convoi de Mobaye nous apprend, en effet, que Dyé parti de Kouango avec le *Faidherbe* est arrivé au poste de M'Bruel en quarante-huit heures et qu'il espère continuer à la même allure jusqu'aux Abyras.

Le temps presse, nous ne pouvons pas nous éterniser ici, mais nous avons un devoir à remplir avant de quitter Rafaï; parmi nos charges se trouve le cadeau promis au sultan par le gouvernement français en récompense de ses bons services.

En grande pompe, le 4 juin, nous lui apportons ce trésor sur lequel nous veillons avec un soin jaloux, depuis notre départ de la côte.

Derrière Marchand, escorté du lieutenant Jacques et de toute la Mission, s'avancent trois mallettes vertes en fer, et une longue caisse de bois. Au nom du Président de la République, les précieux colis sont remis à Rafaï successivement, aux yeux éblouis de sa cour; il reçoit un fusil kropatchek à pièces argentées avec son nom et sa devise gravée, un costume de colonel général des chasseurs de l'Empire en drap bleu de ciel orné de passementeries d'or, un caftan et un manteau, un sabre turc à fourreau et à poignée dorés avec ceinturon et dragonne en or, plusieurs pièces de brocard, quatre ou cinq douzaines de chéchias, un pantalon bleu de ciel bouffant à bandes d'or.

A toutes ces richesses et pour les transports particuliers de la Mission, Marchand joint aux caisses des perles baïacas, un ballot de calicot, un grand tapis turc, une barre de sel de trente kilos, trois mille amorces pour fusil à piston et enfin dix-neuf mousquetons 74 avec quatre cents cartouches.

Le jeune Hetman n'a pas été oublié, il a reçu un pianista. Le sultan est radieux; depuis deux ans on lui promettait ce cadeau qu'il attendait avec une impatience facile à concevoir; il commençait à le regarder comme un rêve.

Le lendemain, en remerciement, Hetman se présente conduisant un cheval harnaché, deux vaches et un veau. Rafaï lui-même le suit revêtu de la nouvelle tenue que nous lui avons donnée et qu'il a complété par un képi d'administrateur.

A ce tableau plutôt plaisant, un courrier de Bangui vient mettre une ombre, l'administrateur rend compte d'un désastre survenu à Yakoli. Le poste, placé là pour essayer de repêcher les charges noyées le jour de notre passage, a été surpris par les Bondjos et les dix-neuf miliciens ont été massacrés.

❖ ❖ ❖

Le 7 juin, la compagnie de tirailleurs avec Mangin, Largeau, Emily, les sergents Dat et Venail, se met en route pour Zémio. Deux cents porteurs enlèvent les dernières charges sous la surveillance de dix soldats de Rafaï; les otages Yakomas continuent à suivre la Mission à leur grand regret, ils maudissent assurément l'amour désordonné de leurs frères pour les mousquetons 74.

Marchand et moi, nous restons en arrière-garde; nous avons deux devoirs à remplir : prendre congé du sultan et nous séparer de la princesse Tchibinda arrivée

au bout de ses pérégrinations, sinon de ses malheurs. Elle devait, en effet, être réintégrée, d'après les ordres du gouvernement français, dans son pays, le Dar Banda, mais la Mission ne traversait pas cette région conquise, du reste, depuis longtemps par Rafaï; il était donc naturel de remettre cette malheureuse femme au sultan qui, seul, pouvait faire faire les recherches nécessaires dans ses Etats, et arriver peut-être à lui rendre sa famille, à défaut de trône.

Les adieux du sultan furent empreints de la plus grande cordialité, unie à la plus grande majesté; ceux de la princesse furent déchirants; la perspective d'attendre sa famille au sein du harem de Rafaï ne la séduisait aucunement, il fallait dire adieu à tous ses rêves.

Le travail du courrier nous avait empêchés de dormir la nuit précédente, nous ne devions pas nous reposer beaucoup plus aujourd'hui. A deux heures du matin, le campement, plongé dans le sommeil, est tiré de son engourdissement par les cris des sentinelles. Ce n'est pas une attaque, c'est une fuite générale des Yakomas qui essayent de recouvrer leur liberté et qui, pour le moment, y réussissent. On les entend s'appeler pour se rallier au milieu de la brousse dans laquelle ils se sont élancés subitement, mais il est inutile, en pleine nuit, de chercher à les poursuivre. Un poste est placé au passage du ruisseau et un courrier immédiatement envoyé à Rafaï. Il est humain d'avertir le sultan le plus tôt possible, car les malheureux en fuyant n'ont pas réfléchi qu'ils ne pourraient traverser le pays sans être pris par quelque village anthropophage qui ne manquerait pas une si bonne aubaine.

Le 9 juin, après avoir coupé la rivière Bili, Marchand et moi, nous prenons les devants; à midi, nous arrivons au village d'Ali sur les bords de l'Ouarra, près de son confluent avec le M'Bomou.

Ali, fils de Rafaï et chef de cette région, vient saluer Marchand et lui apporter ses cadeaux, c'est-à-dire des vivres pour la colonne.

Ali est un petit homme d'une dizaine d'années; il est accompagné de son majordome chargé de faire exécuter ses volontés, car, malgré son jeune âge, il a des volontés. Haut comme ma botte, il a déjà donné des preuves de caractère et sa mère, raconte-t-on, lui doit la vie : elle avait commis une faute, elle devait payer cette faiblesse de sa tête, Rafaï avait ordonné l'exécution quand Ali se plaçant devant sa mère, fit si bien que nul n'osa y toucher et que le sultan dût faire grâce.

L'autorité du petit chef va pouvoir s'exercer : sur les deux cents porteurs fournis par Rafaï, cinquante-deux ont pris la fuite, précisément des hommes des bords de l'Ouarra.

A cinq heures du soir, le caporal Moriba, resté à notre premier campement à la garde des charges abandonnées par les Yakomas, arrive à Ali amenant trente porteurs envoyés par le sultan et un Yakoma qu'il a repris en route. Il a fait faire en trente heures à son convoi quatre-vingt-six kilomètres, il apporte une lettre du lieutenant Jacques annonçant que toutes les routes sont gardées et que les fuyards ne tarderont pas à être arrêtés. A sept heures du soir, le passage de l'Ouarra est terminé, toute la colonne est sur la rive gauche.

La longueur du convoi est cause d'une grande fatigue pour tous; Marchand décide de faire un essai; demain, le convoi sera divisé en trois groupes se suivant à dix minutes d'intervalle. Nous avons demandé cent

Guerriers Zandis chez Rafaï

cinq porteurs à Ali, nous n'avons plus qu'à les attendre. Le lendemain, à une heure et demie de l'après-midi, le petit chef avait tenu sa parole et la colonne reprenait sa marche; Marchand et moi restions en arrière; il s'agissait en effet d'organiser la reconnaissance du M'Bomou représenté par les Européens comme totalement impraticable entre Ali et Zémio. Cette assertion nous étonnait, elle semblait en contradiction avec la différence d'altitude très faible donnée pour les deux points. De plus, le M'Bomou, entre Ali et Rafaï, passait par une succession de chutes infranchissables et il paraissait vraisemblable qu'un long bief navigable devait exister au-dessus de ces cataractes.

Il fallait s'en assurer d'autant plus rapidement qu'un courrier nous apportait une lettre de Dyé annonçant que le *Faidherbe* était arrivé aux Abyras le 4 juin; le mécanicien Souyri allait commencer à démonter la machine en attendant l'arrivée de Germain. Dyé, après avoir remis le vapeur,

était aussitôt reparti sur Bangui conformément à l'ordre du 11 mai, afin d'y prendre les pièces de rechange demandées à Brazzaville; M. Bobichon écrivait en même temps

ZANDÉ FUMANT SA PIPE.

qu'il avait recruté cent dix Banziris, Bourakas et Sangos et qu'il serait le 11 juin aux Abyras.

A cette même date, Germain serait à Ouango et le transport du vapeur commencerait sans retard. Il n'y avait pas de temps à perdre pour reconnaître la rivière, déterminer le point terminus de la navigation, et fournir, en arrière, au convoi fluvial, les renseignements et les levés topographiques indispensables ou tout au moins très utiles pour faciliter la lourde tâche de Germain et de Bobichon. Le lendemain, à six heures du matin, je partais avec les deux pirogues d'Ali, quatre Zandés pagayeurs ou du moins réputés tels, les deux Yakomas restants, quatre tirailleurs, anciens laptots, très bons nageurs; j'emportais mon lit, ma tente, ma cantine, deux assiettes, une casserole et huit jours de vivres. Marchand me souhaitait bonne chance et de son côté se dirigeait avec vingt-deux porteurs de renfort donnés par Ali et deux de ses soldats vers Baïemba où il devait rejoindre la colonne dans l'après-midi.

Ma reconnaissance du M'Bomou entre Ali et Zémio n'est guère qu'une promenade; assis dans le fond de ma pirogue sur mon unique cantine, papier et boussole sur mes genoux, je n'ai d'autre peine que de mesurer les azimuts et d'apprécier les distances.

Lorsque j'arrive le 17 à 9 heures du matin, je constate que j'ai été signalé depuis un bon moment; toute la garnison, Marchand en tête, m'attend sur la berge. On me reçoit comme si je venais d'accomplir un prodige; le capitaine Monnoye surtout, le commandant de la région, ouvre des yeux immenses quand je certifie que j'ai couru autant de dangers et rencontré autant de difficultés que sur la Seine ou sur la Marne. Mais, affirme-t-il, j'ai voulu un jour envoyer par le M'Bomou un courrier urgent et il a mis 8 jours pour se rendre à

ZANDÉ FILANT.

Ali tellement il a eu de peine à passer! Je suis obligé de lui dire que son courrier ne devait pas monter une pirogue, mais un bateau.

ARRIVÉE D'UNE CARAVANE.

## CHAPITRE VII

**Le Sultan Zémio. — Séjour au poste de Zémio — Départs successifs des membres de la mission vers Tamboura.**

Plutôt grand, d'une forte corpulence, le visage entouré d'un collier de barbe noire assez fournie et éclairé par deux gros yeux souriants et attentifs; tel apparaît à Marchand le sultan Zémio, le jour de son arrivée le 15 juin, lorsque, descendant de l'âne sur lequel il a l'habitude de se promener, comme Rafaï, le grand chef des Zandès vint saluer le chef de la Mission.

Une longue causerie à bâtons rompus permet à Marchand de se faire tout de suite une idée de la domination exercée par le sultan le plus puissant du Haut-Oubangui sur les différentes peuplades réunies sous son autorité.

Zémio se plaint d'être surmené par les gros portages qu'a nécessités l'occupation de Ziber par M. Liotard; beaucoup de porteurs sont morts de faim et de fatigue, ceux qui commencent à revenir sont exténués. Les populations effrayées se sont enfuies et se cachent; les bazinguers (1) du sultan sont obligés de les chasser la nuit à l'affût, comme on chasse l'antilope ou le fauve.

Ici, personne ne s'inquiète de la nourriture des porteurs en route. Pour certain voyage de dix-huit à vingt jours, avec trente kilos sur la tête, ils ont un épi de maïs dans leur petit sac; les plus fortunés ont, en plus, deux ou trois poignées de sauterelles rôties. On ne leur donne jamais rien, et Zemio a beaucoup ri quand nous avons manifesté quelque crainte sur la possibilité pour eux de faire un pareil trajet sans manger. Il ne comprend pas qu'on s'occupe de « ça »! Le capitaine Monnoye, le commandant de la région, partage d'ailleurs l'avis de Zémio.

Il est vrai qu'il est déjà fort difficile d'assurer une pitance quelconque, farine de mil, maïs ou manioc aux tirailleurs des détachements en mouvement, et de trouver quelques maigres poulets avec des patates douces pour les Européens; aussi les porteurs doivent-ils se débrouiller eux-mêmes. Sans doute, ils restent facilement trois ou quatre jours sans nourriture. Mais après...

Le sort de l'esclave ici est vraiment épouvantable. C'est du bétail qui ne se mange pas, tout simplement; l'esclave compte bien moins qu'une poule ou qu'un cabri; et sa mort, pour le conquérant Zandé, ne constitue ni un événement, ni un fait.

Zémio et Rafaï sont de véritables chasseurs d'esclaves; ils ne sont que cela; sous la domination égyptienne on les appelait « les fellatahi », ce sont des imitateurs de Ziber, le grand esclavagiste du Bahr-el-Ghazal dont Zémio est le principal héritier aujourd'hui.

Beau-frère de Ziber, Zémio est de la race royale des Avougouras, qui, partis des bords du Nil, conquirent les Zandès (1),

(1) Gendarmes.

(1) La race des Zandès a à peu près disparu aujourd'hui.

alors connus sous le nom de Main-Mains.

Le pouvoir s'est toujours fidèlement transmis dans la famille des conquérants; tous les chefs, presque sans exception, sont des Avougouras. D'où descendent-ils eux-mêmes? La filiation serait probablement difficile à établir.

Marchand a la conviction que les Avougouras, peuple pasteur, établi sur les bords du Bahr-el-Djebel (Nil supérieur) ne sont autres que des Abyssins descendus de leur plateau et amenés là par quelques révolutions intérieures. Le même sang coule-t-il donc dans les veines de Zémio et dans celles de Ménélik? Liotard raconte qu'au récit des victoires Abyssines, Zémio s'enthousiasmait. Le sang parlait-il?

En tous cas, les Avougouras auraient complètement perdu la religion de leurs ancêtres, car ils ne sont plus que de bons fétichistes.

LE SULTAN ZEMIO

Une croyance assez répandue en France représente les sultans du Haut-Oubangui comme des Musulmans : ni Rafaï, ni Zémio, ni Tamboura, n'ont la moindre connaissance du Prophète et de ses lois; ils

ont parfois des Arabes auprès d'eux, les malheureux y sont toujours contre leur gré et leur religion ne leur vaut aucun privilège. Par contre, tous les sultans, comme leurs sujets, ont un goût fort prononcé pour l'alcool; le tafia est un cadeau auquel ils ne sont jamais insensibles, et le marabout, qui leur prêcherait de ne boire que de l'eau, serait très mal vu.

Zémio s'abandonne souvent à sa passion pour l'aréki, alcool obtenu par la distillation du maïs, où le boudda, sorte de bière faite avec le miel; et le soir après de longues libations, il lui arrive fréquemment de perdre toute sa dignité royale. C'est ainsi que l'interprète du Poste envoyé près de lui pour une affaire urgente le trouva, au milieu de sa cour, dansant au clair de la lune, une paille passée dans les narines.

C'est à ces abus de boisson que Zémio, bien qu'il n'ait que cinquante ans, doit d'être déjà sur son déclin. Par moments, son énergie se réveille, son œil brille, on sent que, dix ans plus tôt, on aurait obtenu de lui de grandes choses, mais la flamme ne dure pas. Les Belges ont utilisé ses dernières forces.

Marchand s'en rendait compte, et sous la bonne volonté apparente du sultan, derrière ses protestations d'énergie, certainement sincères, il voyait les difficultés prochaines. Comment Zémio se tirerait-il de l'effort que nous allions lui demander sur cette route de Tambouia, quatre cents kilomètres: presque un désert?

Pour remercier le sultan de sa visite et stimuler son zèle, Marchand lui remet son cadeau de bienvenue : un grand tapis, un burnous, une gandoura brodée, deux haïks de soie blanche, un revolver et 30 cartouches, 3 caisses de perles blanches, deux ballots d'étoffe, une barre de sel de 30 kilos, son cachet en cuivre et enfin deux bouteilles de tafia. Puis, voulant réjouir les oreilles en même temps que les yeux de Zémio, il tire le célophone de sa caisse.

Jamais le sultan n'avait rêvé d'aussi belle musique, il ne pouvait se lasser de l'entendre. Immédiatement, il manifesta le désir de posséder un instrument semblable; Marchand lui fit espérer que s'il réussissait à faire passer rapidement ses deux mille charges, le Président de la République pourrait, peut-être, lui manifester sa satisfaction en ajoutant un célophone au cadeau qu'il s'apprêtait à lui envoyer en récompense de ses services passés.

Zémio allait remonter sur son bourriquot croyant avoir épuisé toute la série des émotions agréables réservées aux mortels, quand Marchand le pria de revenir le lendemain matin, ce qu'il avait à lui remettre étant une si haute distinction que, pour cette cérémonie, toutes les troupes devaient être réunies.

Le lendemain, 16 juin, Zémio, tout ému, arrivait revêtu du magnifique burnous reçu la veille, et devant le front des tirailleurs, pendant que résonnaient des salves de mousqueterie, Marchand accrochait sur la poitrine du sultan la Croix du Nicham Iftikhar.

Enflammé par les cadeaux qu'il avait reçus, désireux de se montrer digne de sa décoration, le 17, Zémio envoyait deux cents porteurs.

Dat reçut l'ordre de prendre le commandement de ce convoi avec la troisième section de tirailleurs comme escorte et soixante-douze bazinguers de Zémio; il devait laisser à Sinangba un sergent indigène et huit hommes qui resteraient là, en poste de chasse, leur seule occupation consistant à tirer des antilopes et des éléphants et à faire boucaner la viande. Marchand espérait ainsi faciliter le passage de la compagnie qui ne trouverait pas à se nourrir sur cette route déserte.

A huit heures du matin, Dat partait emportant cent quatre-vingt-dix-sept charges diverses et trois charges personnelles; il avait trois cents kilomètres à parcourir pour gagner M'Bima, le point extrême, jusqu'où allaient les hommes de Zémio. Là, portées par les hommes de M'Bima et reprises par les porteurs de Tamboura, les charges seraient enlevées et conduites à Fort-Hossinger. Dat resterait à M'Bima pour organiser et surveiller le poste de transit.

Quelques minutes après le départ de Dat, un caporal et trois tirailleurs arrivaient escortant douze Yahomas repris par Rafaï. Le lieutenant Jacques rendait compte que, par le manque de surveillance d'un chef de village, un fort groupe de fugitifs avait pu dérober des pirogues sur le Chinko et descendre le M'Bomou; le chef coupable s'était mis à leur poursuite et le poste de Canapia veillait.

C'était à ce moment que mon arrivée fut signalée et que je débarquai le 17 juin, annonçant la navigabilité du M'Bomou entre Ali et Zémio.

Cette journée si bien commencée nous réservait encore une bonne surprise; le courrier de France arrivait au poste, à trois heures de l'après-midi, avec une douzaine de tonnelets en fer étanches pleins de lettres et de journaux, escortés par des tirailleurs.

Chacun se précipite, prend sa part et l'emporte jalousement dans sa case comme un trésor. Il faudrait, à ce moment, un événement bien grave pour faire lever les têtes courbées sur ces papiers venus de si loin, et déjà si vieux et qui, pourtant, apportent avec eux la fraîcheur, l'intimité, la paix... et la tendresse qu'on nous envoie de « chez nous ».

Du Congo, de l'Oubangui, les lettres abondent aussi : c'est Bobichon qui annonce son arrivée à Ouango avec son armée de pagayeurs; c'est le lieutenant Jac-

ques qui a repris le reste des Yakomas, moins deux qui, en voulant forcer le passage, auraient été tués par Canapia; c'est Germain qui est arrivé le 9 juin à Bangassou. Les nouvelles du Congo sont de M. Fourneau, de M. Drapeau qui donne l'état des expéditions faites pour le Haut-Oubangui, conformément aux ordres laissés par Marchand; voilà les états de paiement faits pour la Mission; M. Gaillard, administrateur de Brazzaville, successeur de M. de Kerraoul, fait connaître l'arrivée d'une partie des baleinières débarquées en février à Loango; M. de Brazza écrit de Libreville.

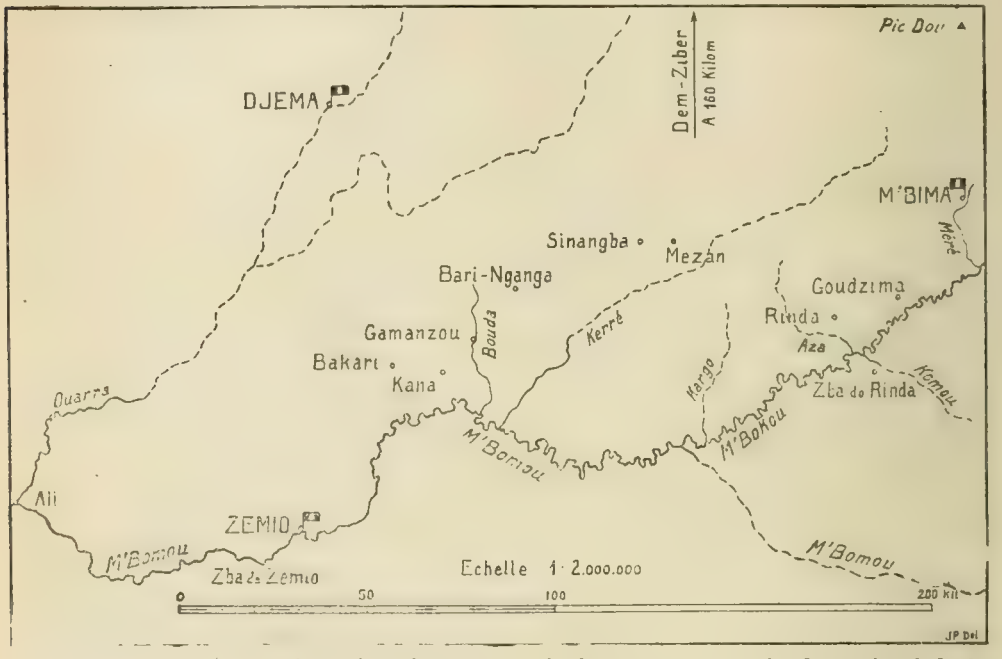
Zémio a dû sentir que ce jour était pour nous un jour de joie, il veut encore augmenter notre bonheur et dans la soirée, il nous envoie deux beaux bœufs noirs, six moutons et seize poules.

Les bœufs sont une denrée très rare sur les marchés de l'Oubangui, puisqu'ils viennent soit des Arabes, soit des Dinkas; néanmoins, ce cadeau n'est pas à la hauteur de la renommée d'un si grand sultan, sa munificence aurait pu être plus royale.

La vie est faite de contrastes; le 17 a apporté de bonnes nouvelles, le 18 en apporte de mauvaises, un convoi de quatre-vingt-cinq charges, parti le 29 mai avec le sergent Déramou, a été presque entièrement abandonné à Sinangba. Ce n'est pas un désastre; c'est seulement un indice que le portage ne sera pas aussi facile qu'on l'avait espéré, ou du moins que Liotard l'avait annoncé.

Désirant traiter cette question avec Zémio, voulant lui parler de ma prochaine reconnaissance de la partie supérieure du M'Bomou, le 21, Marchand prend le parti d'aller voir le sultan, il emmènera avec lui Emily et moi.

Nous partons en pirogues; en descendant le courant, il ne faut guère plus de trois heures; nous reviendrons à pied, la pirogue remontera à vide.




Adi-Ali, factotum et second de Zémio, et un sergent-major Zandé nous reçoivent au débarcadère et nous guident vers la zériba (1), qui se trouve sur le haut du plateau à quatre-vingt mètres au-dessus de la rivière.

C'est un nid d'aigle auquel il serait dur de donner l'assaut, mais la vue dont on jouit de la zériba compense largement la fatigue de l'ascension.

Nous sommes arrachés à la contemplation du paysage par l'arrivée du sultan qui fait apporter des sièges, lui-même est assis dans un fauteuil canné, don des officiers de l'Etat Indépendant. Après l'offre traditionnelle de l'aréki, qui remplace le pain et le sel, la conversation s'engage sur les sujets intéressants.

Zémio promet 100 porteurs pour demain, assure que les charges abandonnées seront relevées, que pareil fait ne se renouvellera pas et proteste, comme toujours et comme tous, de ses bonnes intentions. Il

(1) Zériba : habitation des Sultans.

enverra trois de ses bazinguers pour m'accompagner sur le M'Bomou et donnera une pirogue pour augmenter ma flotte d'une unité. Il nous présente ses filles, quatre jolies petites filles et un gentil petit garçon de quatre à cinq ans, presque blanc, mais pâle et l'air souffrant, c'est le fis d'un officier belge, rentré en Europe; pauvre enfant, quel sort aura-t-il?

Une dernière poignée de mains à Zémio, un dernier regard au passage et nous redescendons vers la rivière, passons sur la rive droite. Après avoir parcouru dix-sept kilomètres, nous rentrons au poste, transpercés par la pluie; la tornade journalière ne nous a pas épargnés, aujourd'hui elle s'est trouvée en avance sur l'heure habituelle. Généralement, l'orage n'éclate que le soir et permet à Landeroin de faire sécher les ballots d'étoffes dans l'après-midi.

Zémio, route Tamboura.

Toute la journée, la grande place du Poste est transformée en séchoir; des cordes sont tendues de tous les côtés; les pièces de calicot blanc et rouge, ou les indiennes multicolores se déroulent en longues spirales à côté des couvertures les plus variées, sur lesquelles se détachent en jaune éblouissant des images terrifiantes de lions et de tigres. Le soleil se joue sur ces richesses et la brise qui vient de la vallée du M'Bomou les agite devant les yeux comme les pièces d'un immense kaléidoscope.

Le 23 juin, Zémio tient presque sa promesse; il envoie quatre-vingt-quatorze porteurs sur les cent qu'il a promis. Ce sont des Karés, les plus sauvages de tous les sujets du sultan, certainement le dernier échelon de la race humaine. Ces malheureux n'ont même pas l'épi de maïs ou la sauterelle grillée dans leur petit sac. Marchand leur fait bien distribuer la ration de perles, mais où trouveront-ils à acheter? En vain, le capitaine Monnoye essaye-t-il de dissiper nos craintes et nous affirme-t-il que la condition nécessaire pour qu'un porteur marche est qu'il ne mange pas; nous restons incrédules et nous avons pitié; manque d'habitude sans doute.

On ne les fait pas attendre; leurs charges sont toutes prêtes, le sergent Bernard, avec trente-quatre tirailleurs et deux bazinguers les accompagne; il ne s'arrêtera pas à M'Bima, il continuera jusqu'à Fort-Hossinger, où il prendra en charge le magasin de la Mission, sous les ordres du lieutenant Gouly, commandant la région de Tamboura.

La Zériba belge de Zémio.

Dans l'après-midi, arrivent les trois bazinguers de confiance qui doivent voyager avec moi sur le M'Bomou, puis sur le M'Bokou; la pirogue promise et les pagayeurs seront demain au poste.

En même temps, Zemio envoie les trente-cinq porteurs sûrs, pris parmi ses propres esclaves, que lui a demandés Marchand dans la matinée, afin d'assurer le départ immédiat de Largeau et d'Emily. Inquiet, Marchand veut envoyer le plus tôt possible un officier à Sinangba pour se

rendre compte de la marche des convois et des mesures à prendre.

Le pressentiment qui lui a dicté cette décision ne l'a pas trompé; dans la soirée, à 5 heures et demie, le tirailleur Zan Komaté apporte une lettre de Dat. De la rivière Bouda, le sergent écrit qu'il a trouvé un convoi de cent douze charges, totalement abandonné dans les deux villages de Kama et de Maupoué, ainsi que le courrier de France à destination de Tamboura, parti le 17 juin.

Toutes les craintes se réalisent.

Les quelques porteurs exténués, qui sont rentrés de Ziber, ont jeté la panique parmi les populations; les hommes que, de force, Zémio rassemble pour les diriger sur M'Bima, préfèrent tout, la fuite et ses risques, c'est-à-dire la colère du sultan, à la perspective de recommencer une marche semblable à celle qu'ils ont déjà faite et dont ils ont entendu les récits naturellement amplifiés. Pour eux, partir équivaut maintenant à un arrêt de mort. C'est une nouvelle difficulté qui surgit devant la Mission, il faut la résoudre. Comme au Congo, la cause de la défection des porteurs se retrouve être l'éternelle question de la nourriture. Le principe, admis au poste de Zémio, qu'il ne faut pas s'occuper de nourrir les porteurs, se trouve condamné dès le premier jour; nous nous y attendions. Marchand n'en éprouve aucune surprise et son parti est pris; le manque de villages ne permet pas de créer sur la route, comme nous avons pu le faire au Congo, des marchés destinés à fournir, à chaque étape, les vivres nécessaires aux convois, mais une ressource s'offre, le gibier, antilopes ou éléphants qui peuplent la brousse.

Le premier poste de chasse, établi à Sinangba, et qui n'avait pour but que de donner de la viande aux tirailleurs de passage, recevra l'ordre de tuer des animaux en quantité suffisante pour approvisionner les caravanes entre Sinangba et M'Bima; deux autres postes de chasse, le premier à Gamanzou pour le secteur Gamanzou-Sinangba, le second à M'Bima, pour le secteur M'Bima-Tamboura, achèveront de jalonner la route, au centre de laquelle se tiendra Largeau, à Sinangba avec la surveillance générale de la marche des convois. A Zémio même, les porteurs recevront cinq jours de vivres pour assurer leur arrivée jusqu'à Gamanzou. A une heure de l'après-midi, le 24 juin, Largeau et Emily partent avec douze tirailleurs et un caporal, dix Yakomas, trente-cinq porteurs.

La route se trouve ainsi divisée en quatre grandes fractions de quatre-vingt à cent kilomètres chacune, par les trois postes Gamanzou-Sinangba-M'Bima. Il est probable qu'une fois les porteurs assurés de trouver des vivres en ces points, leurs appréhensions disparaîtront; et si quelques convois viennent à être abandonnés, au moins nous en serons avertis tout de suite, les charges ne resteront pas en pleine brousse pendant tout un mois sans que personne ne s'en doute, comme il est arrivé pour les convois partis depuis le 29 mai.

Il faut attendre, pour juger du résultat que les postes de chasse soient entrés en action et ne pas s'étonner des mauvaises nouvelles qui arriveront sûrement pendant quelques jours encore.

Le 27 juin, Mangin part avec le sergent Shinkirch, plus deux cent huit porteurs escortés de trois bazinguers et vingt tirailleurs. Ils se mettent en route à huit heures par un temps couvert et gris, mais sans pluie, un temps de rêve pour la marche.

De mon côté, je suis prêt à partir; mes trois pirogues sont chargées, mes tirailleurs, anciens laptots, et les trois bazinguers de Zémio guettent le signal de l'embarquement, mais il manque quatre pagayeurs zandés; le sultan les a envoyés chercher au village voisin. Le village s'est enfui, il faut attendre. D'après les renseignements donnés par Zémio, je vais courir les plus grands dangers sur le M'Bokou, parce qu'un monstre terrible en défend l'accès, toutefois je ne dois trouver qu'un seul obstacle, un rapide de deux cents à trois cents mètres de long, entre le poste et le confluent du M'Bokou. Le M'Bokou lui-même serait navigable jusque chez le sultan Rinda. Il est vrai que le docteur Cureau, le grand astronome et topographe de l'Oubangui, qui est ici en ce moment, s'élève contre cette assertion; il prétend avoir vu le M'Bokou; ce n'est qu'un ruisseau dans lequel il n'a pas trouvé vingt centimètres d'eau. Il n'y a qu'un moyen de s'en assurer : y aller. Ce ruisseau, s'il était navigable, serait le salut, puisqu'il conduirait les pirogues à quelques kilomètres seulement de Fort-Hossinger, c'est-à-dire près du Soueh, le premier affluent navigable sur le Nil.

Décidément, la comparaison entre les trois sultans du Haut-Oubangui n'est pas favorable à Zémio, car la récapitulation des charges lancées sur Tamboura donne un total de onze cent trente-cinq porteurs depuis le 18 février; soit une moyenne de deux cent quatre-vingts par mois, alors que chez Rafaï, cette moyenne a atteint quatre cents par semaine et chez Bangassou six cents. Il est vrai que la distance Zémio-M'Bima est double de celle de Bangassou-Rafaï et Rafaï-Zémio; mais en tenant compte de cette différence, il est facile de voir que la vitesse d'écoulement des charges est près de quatre fois plus grande chez Rafaï que chez Zémio.

Il a été impossible de mettre la main sur les pagayeurs Zandés; ils se sont tous sauvés; cependant, il faut partir, même avec des équipes insuffisantes. Le 28 juin, je m'embarque.

Rivière La Bakary

## CHAPITRE VIII

**Ma reconnaissance du M'Bomou et du M'Bokou, de Zémio à la Méré. — 28 juin, 1er août 1897.**

Le 28 juin 1897, tel Siegfried, je partais à la recherche du monstre de Zémio, avec trois pirogues, trois tirailleurs, trois bazinguers, sept Yakomas, mon cuisinier Moussa N'Diaye, sept jours de vivres, une réserve de riz, des perles et des étoffes pour être prêt à rendre les cadeaux que je recevrais, précaution bien inutile, affirmait le docteur Cureau, car je ne devais trouver que bien peu de villages sur les rives du M'Bomou.

Le courant est assez fort, je n'ai que deux pagayeurs par pirogue ; je n'avance que très lentement ; le 28 au soir, je campe à douze kilomètres cinq cents du poste ; le lendemain, je fais quatorze kilomètres et je m'arrête au confluent de la rivière Diolo. Le 30, je suis arrêté dans la matinée par le che. Biromandi qui m'apporte des vivres. Je le remercie avec quelques perles et deux pièces d'indienne, et, le soir, après quinze kilomètres de navigation, je fais halte auprès des villages des sous-sultans Mazobo et Nombouabanda, en face des hauteurs de Nounganfa. Les conversations avec les chefs indigènes sont assez laborieuses, je n'ai pas d'interprète : avec la multiplicité des postes et des convois sur la route de terre, tous les interprètes sont employés et j'ai dû me contenter d'un bazinguer que Zémio m'a assuré parler l'arabe dans la perfection. Il parle arabe, c'est certain, mais comme les paysans dans le midi de la France, parlent français, c'est un patois auquel je ne comprends pas grand'chose, c'est presque une langue à apprendre. Cependant, je commence à m'y faire, j'ai découvert qu'il ne fallait pas conjuguer les verbes, qu'il suffisait de les faire précéder de la syllabe « be » ; il faut parler un arabe petit nègre, je m'y ferai. Avec la rapidité de notre marche, il est probable qu'en arrivant au bout du voyage, j'aurai eu le temps de pénétrer tous les mystères de l'arabe Zandé.

Le 1er juillet, au réveil, je fais une découverte désagréable ; une pirogue s'est détachée, pendant la nuit ; jusqu'où le courant l'aura-t-il emportée ? Je préviens les villages, j'avertis Marchand par un courrier, je laisse un tirailleur et trois Yakomas pour me ramener la pirogue infidèle, et à dix heures je pars. Douze kilomètres plus loin, je trouve les villages de Bédoué, le fils aîné de Zémio, qui habite lui-même à une vingtaine de kilomètres au Nord ; je débarque auprès du confluent de la Bakary, la rivière qui passe à la zeriba du prince héritier.

Il est utile de voir ce qu'est la Bakary ; si le M'Bomou cessait d'être navigable, nous pourrions avoir intérêt à rejoindre par cette voie la route de terre ; je me propose donc de remonter le lendemain jusque chez Bédoué avec une pirogue. Le 2 au matin, je m'engage dans les crochets sans fin de ce ruisseau, dont le lit

est encombré de troncs d'arbres et de racines. Après un travail assez dur, j'ai fait quinze kilomètres qui m'en représentent dix en ligne droite. Il est six heures du soir, je renonce à aller plus loin sur la Bénoué, je passe la nuit à terre et le lendemain je gagne à pied la demeure du sultan.

Bélloué me reçoit très bien, mais il me donne l'impression d'un homme poli, forcé

M'Bokou. — Chutes N'zaoua

d'accueillir aimablement des hôtes qu'il voudrait voir aux cinq cent mille diables. Est-ce froideur? Est-ce l'abrutissement causé par l'alcool? Peut-être les deux, en tout cas, je vois en lui un triste successeur de Zémio; nous aurons, je crois, du mal à en tirer quelque chose de bon.

Après une heure de repos et de conversation languissante, je repars, laissant une lettre pour Marchand, et je rejoins mes pirogues, elles sont là toutes les trois, la fugitive a pu être retrouvée.

❖ ❖ ❖

Le 4 juillet, à sept heures du matin, je reprends ma place dans le fond de ma pirogue, assis sur une caisse, mon pliant me sert de table. J'ai relevé le dossier pour me protéger un peu de la réverbération de l'eau. Les yeux constamment fixés sur le papier blanc, sur la boussole qui fait glace, et sur la rivière pour apprécier les distances, j'éprouve à la longue une véritable fatigue du regard. Le moment le plus pénible est celui qui suit la courte halte pendant laquelle je mange rapidement une boîte de conserve ou un morceau de poulet, le soleil tombe verticalement, la chaleur est plus lourde, les hommes pagaient plus mollement, la pirogue se balance plus doucement, tout se réunit pour donner une envie presque invincible de dormir. Je suis obligé de lutter pour ne pas y céder, j'ouvre des yeux démesurés qui éprouvent une sensation de brûlure, je prends des azimuts avec rage; je fixe désespérément les points que je vise tous les cent mètres sur la berge, et pour lire un angle ou additionner quelques centaines de mètres, je fais un effort de volonté tout à fait disproportionné avec le petit travail bien simple que j'exécute.

Le 7, j'ai dû me livrer probablement à de tels efforts que je suis obligé de m'arrêter de bonne heure, j'ai une migraine horrible, ma tête éclate, Moussa N'Diaye passe une partie de la nuit à me mettre sur le front des compresses d'eau froide. Cependant, au matin, les douleurs se sont calmées, et je reprends la marche et la boussole.

La navigation en pirogue ne manque pas de poésie, ni d'imprévu. Malheureusement, le fait de rester assis douze heures par jour en plein soleil, sur une caisse rembourrée de boîtes de conserves, réduit beaucoup l'agrément de la promenade.

Vous me direz qu'en utilisant judicieusement l'herbe et le feuillage, on peut adoucir les rigueurs de la caisse, aussi bien que celles du soleil; qu'on peut faire un lit et se construire un abri!

Un lit? Le matelas serait vite aplati! Un abri? les branchages protecteurs empêcheraient à la fois de faire de la topographie et de contempler la poésie éparse le long des rives, sur le fleuve, dans le ciel.

Là-bas, au tournant de la rivière, de grands arbres se découpent sur l'horizon

comme d'immenses portants de théâtre; plus près, de hautes herbes ondulent sous la brise avec un mouvement et un bruit de houle. Le matin, le soleil jaillit tout rose dans une atmosphère d'argent, et la rivière, qui paraissait blanche à la lueur des étoiles, prend, subitement, au milieu de la clarté naissante, une teinte sombre, elle roule des eaux noires, le disque s'embrase, la rivière rutile, c'est un torrent de lumière. Puis, le soleil descend; il dore, il empourpre les petits nuages suspendus à l'horizon comme une frange d'écume; et, sur la rive, les herbes altérées penchent leurs tiges, inclinent leurs touffes mourantes vers l'eau qui s'endort; un souffle plus frais passe dans l'air, des odeurs confuses montent de la terre, la paix et le silence tombent avec la nuit.

Soudain, un rugissement éclate; le lion entre en chasse; des cris divers lui répondent de tous côtés; c'est la brousse qui s'éveille; l'antilope brame pour appeler son petit et se cacher; la panthère fait entendre son haletement rauque et [illegible] comme le bruit d'une scie; le crocodile lance son jappement court et plaintif; clameurs impressionnantes, les premiers soirs, auxquelles on est vite habitué, dont on reconnaît bientôt le caractère inoffensif. Le lion inoffensif! La panthère [illegible]! Voilà une affirmation capable de [illegible] de véhémentes protestations! Que [illegible] dront alors les récits des voyageurs qui, tous, ont eu maille à p[illegible] rents fauves?

Ne leur en déplaise, ces terribles fauves ne deviennent dangereux que s'ils meurent de faim, et, dans ce cas, on peut vraiment dire que la faim justifie les moyens. Mais le cas est rare, du moins en Afrique; la brousse renferme tant de gibier.

Pourtant, pas un explorateur qui se respecte ne rentrera en France sans avoir été attaqué par un lion ou par un éléphant! Passe encore pour le lion, si on le blesse, il peut lui arriver de se défendre; mais pour l'éléphant, le doux éléphant qui, blessé, se sauve affolé poussant des cris de douleur!

Les voyageurs sont-ils donc atteints de la maladie de l'exagération? Je ne veux pas employer de mot plus expressif et blesser une corporation à laquelle, d'ailleurs, j'ai l'honneur d'appartenir, mais comment ont-ils pu confondre une fuite avec une attaque?

Le soleil est seul responsable! Si notre soleil de France exerce une certaine influence sur les imaginations méridionales, que ne peut produire le soleil d'Afrique, lui qui crée des mirages et transforme le sable du désert en lacs ombragés de vert palmiers!

Les voyageurs, quand ils se trompent, sont évidemment de bonne foi, et voilà comment ils ont calomnié l'éléphant, car il est douce créature.

Conclure du particulier au général, est un sentiment très humain. J'avais constaté le peu de véracité de certains récits de grandes chasses, ne devais-je pas en induire que tous les récits mentaient aussi peu de confiance? Je riais en pensant aux images qui représentent un éléphant jonglant avec un homme à bout de trompe, ou piétinant de braves nègres et les réduisant en une bouillie sanglante. Je jetais dans le même sac les dessins qui montrent les hippopotames broyant des embarcations dans leur formidable mâchoire. Ceux-ci n'étaient pas plus dangereux que ceux-là! Je n'allais pas tarder à reconnaître que ma confiance en la passivité de ces animaux était injustifiée.

A vrai dire, je n'avais jamais tiré sur les hippopotames; bien souvent, j'en avais croisé sur les routes liquides, j'en avais vu beaucoup de plus ou moins loin, mais sans avoir eu l'occasion ou l'envie de les massacrer. J'avais, parmi mes tirailleurs, trop de Bambaras de la famille des Kéita, je n'aurais pas voulu les contrister.

Tous les Bambaras, en effet, sont de la famille d'un animal; les Koulibali, race noble, sont parents du lion, les Samaké, dont heureusement je n'avais pas de représentants avec moi, sont consanguins de l'éléphant et les Diallo des poulets...

Nous avons atteint hier le point le plus [illegible]. Maintenant, marchant vers le nord, nous descendons vers le Sud-Est, en faisant force détours; la rivière est toujours belle, elle s'est élargie, le courant est moins rapide. [illegible] nous passons au milieu d'un groupe de trois îles entre lesquelles s'ébat [illegible] hippopotames; c'est la première fois que j'en vois en nombre aussi considérable. Ils nous regardent avec curiosité, montrent le sommet de leur tête, secouent leurs petites oreilles, poussent un grognement, sortent les nasaux hors de l'eau, soufflent bruyamment, puis plongent pour reparaître un peu plus loin, et recommencer les mêmes exercices. Mes pagayeurs longent prudemment la rive, ils n'ont pas l'air rassuré, ce que je ne comprends pas, car, au Soudan, j'ai vu des hippopotames et je n'ai jamais entendu dire qu'on ait eu à les redouter.

A cinq heures, je campe sur la rive belge, près du village d'Ali, qui m'apporte des vivres. Le lendemain matin, après une heure de route, j'étais en train de prendre un azimut quand j'entends en avant un rugissement, mes pagayeurs y répondent par un cri d'effroi et se mettent à piocher l'eau avec fureur en se dirigeant vers la terre. Je lève les yeux, et je vois la pirogue de tête culbutée par un hippopotame; presque aussitôt le monstre se précipite sur la deuxième pirogue qui, en une seconde, a

la quille en l'air; au moment où il se rue sur la mienne, nous touchons terre et nous ne sommes que bousculés. Mais toutes les charges des deux autres pirogues sont au fond de la rivière et Yakomas travailleurs.

Rivière "La Bakaby"

bazinguers nagent sur la berge en poussant des hurlements.

L'hippopotame est pris d'un véritable accès de rage, il reste au milieu de la scène du carnage, bondissant, hurlant. Les pagayeurs m'expliquent que c'est une femelle et que les hommes d'Ali lui ont tué son petit la veille; elle-même a été blessée, elle porte une zagaie plantée dans l'encolure. Je comprends la colère de ce pauvre animal, il a des circonstances atténuantes, mais toutes mes richesses n'en sont pas moins au fond de l'eau; il est de toute nécessité de les repêcher, et tant que cette mère farouche sera là, nous ne pouvons y songer. Cependant, elle se calme un moment, elle reste immobile, la tête hors de l'eau, nous regardant avec des yeux féroces en soufflant bruyamment. Je saisis un fusil, je tire. Un rugissement; des bonds désordonnés, le corps entier de l'animal est projeté hors du fleuve, des jets de sang sortent des nasaux, puis plus rien; l'hippopotame a coulé. Je ne plaisanterai plus la puissante imagination des dessinateurs du *Journal des Voyages* qui, selon moi, inventaient la légende des bateaux attaqués par ces animaux que je jugeais inoffensifs.

Il faut commencer par repêcher mes caisses; mes Yakomas sont déjà en train de plonger, voilà un tonnelet retrouvé. Hélas! C'est le tonnelet qui renferme l'appareil photographique; il est étanche, ou plutôt il était étanche; l'hippopotame l'a saisi entre les mâchoires et l'a complètement crevé, un morceau de dent est même resté dans le trou; le zinc était, il faut le croire, de bonne qualité; par bonheur, l'appareil n'a pas été broyé, je n'ai qu'à le faire sécher, voilà une excellente réclame pour la maison Hermagès.

Le bruit de notre lutte épique s'est déjà répandu dans le pays, les gens de Gadiava et du Salango viennent me rendre visite et me dire que leurs chefs me salueront demain à mon passage près de leurs villages...

Les dégâts sont réparés, tout a été retrouvé. Le 8, à sept heures du matin, je reprends la marche.

D'après les renseignements des indigènes, je dois trouver demain dans la matinée le rapide dont a parlé Ismio, mes bazinguers tremblent déjà et me conseillent de ne pas faire d'imprudence; je leur assure que tout ira bien.

Le 9 juillet, à dix heures du matin,

nous arrivons au pied des collines de Gandjara et devant le rapide du même nom.

Je descends à terre et je longe le rapide à pied pour le reconnaître. Il n'a rien de terrible; c'est une cascade assez forte de neuf cents mètres de long, ce ne sera qu'un jeu pour les Yakomas. Je reviens aux pirogues; mes bazinguers me supplient de ne pas passer, Zémio leur couperait la tête

Le M'Bomou.

s'il m'arrivait malheur; ils vont aller chercher des hommes qui porteront des pirogues par terre. Je suis obligé, pour m'en débarrasser, de les envoyer promener un peu brusquement et je réunis mes sept Yakomas que les transes des bazinguers réjouissent et que la vue d'un rapide transporte de joie. A une heure de l'après-midi, les trois pirogues flottent au-dessus du rapide, les Yakomas les ont fait passer successivement; cet obstacle n'arrêtera pas le convoi du *Faidherbe*. Je remercie le sultan Bittima qui m'apporte des vivres et je me remets en route. La rivière a de cent à deux cents mètres de large, le courant est très rapide. A quatre heures, je fais halte; les fils du sultan Farara m'apportent de la farine, des patates, des poulets, et demain, me disent-ils, leur père me fera lui-même son cadeau. Je commence à trouver que je reçois beaucoup de cadeaux! Bientôt je n'aurai plus rien pour y répondre; j'ai demandé une caisse de perles à Marchand, mais quand la recevrai-je? Cureau m'avait prédit la famine; je nage, au contraire, dans l'opulence! Le convoi de Bobichon n'aura nulle peine à subsister; c'est, du reste, en vue de son passage que j'accepte tout ce qu'on m'offre et que je distribue force cadeaux; il faut que tous ces chefs soient contents et nourrissent abondamment les cent dix pagayeurs du *Faidherbe*.

Le 10 juillet, le M'Bomou se resserre, il n'a plus que de cinquante à quatre-vingt mètres de large, les rives sont boisées, le courant est assez violent. A trois heures du soir, le sultan Farara qui guette mon passage remplit ma pirogue de vivres et fait une grande brèche à ce qui me reste de perles. Je suis un peu inquiet pour la suite, mais mon inquiétude n'est pas de longue durée; à quatre heures j'aperçois sur la berge un tirailleur accompagné d'un porteur chargé d'une caisse dont je reconnais de loin le format, c'est la caisse de perles demandée à Marchand, [illegible]

Il me reste toutefois à vaincre le mons-

Cadavre d'hippopotame.

tre annoncé par Zémio; tout en songeant à l'hydre gardienne des eaux, je me reposais un instant à l'ombre d'un arbre sous lequel mon embarcation disparaissait entièrement, et je contemplais à loisir un de ces bons géants de la brousse, un éléphant immobile au bord de la rivière.

Ses longues défenses d'un blanc jaune pendaient de chaque côté de la bouche comme deux longues moustaches; il avait un air grave et réfléchi; il se livrait certainement à de sérieuses méditations.

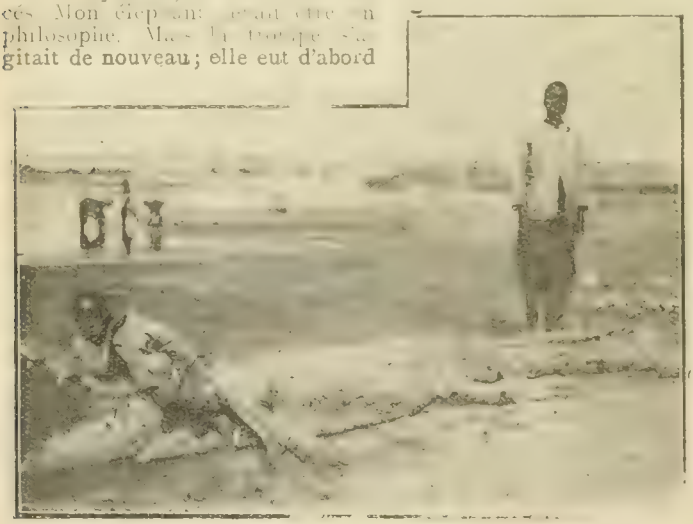
Je cherchais quelles pouvaient être ses pensées; du bout de la trompe mollement balancée de droite et de gauche, il effleurait l'eau comme un baigneur tâte de sa main la surface de la mer avant de s'y plonger.

Ma première impression fut que mon éléphant s'apprêtait à boire. Je reconnus très vite que je m'étais trompé et qu'il avait d'autres idées en tête. Sa trompe, en effet, ne se balançait plus, elle tâpotait légèrement le courant, formant de [illegible] qui allaient en s'élargissant et venaient d'un côté mourir contre la berge, tandis que, sur la surface libre du fleuve, ils accouraient vers moi, les uns après les autres.

Je pensais que mon éléphant était un flâneur, car le rapprochement s'imposait entre lui et le bon [illegible] qui, du haut d'un pont, jette des cailloux dans la rivière pour y faire des ronds.

Je me trompais encore; la trompe, cessant d'osciller, venait se réfugier entre les pieds de devant, en même temps que les larges oreilles éprouvaient comme un frissonnement.

Je reconnus aussitôt l'attitude d'un homme profondément réfléchi, assis la canne entre les jambes, les sourcils froncés. Mon éléphant [illegible] être un philosophe. Mais la trompe s'agitait de nouveau; elle eut d'abord



CROCODILE.

des oscillations de pendule dans le plan du corps : puis elle se mit à décrire des demi-cercles dans un sens et dans l'autre, autour des deux longues moustaches toujours immobiles. Cette fois, j'avais compris! Mon éléphant attendait quelqu'un. J'en étais sûr; je reconnaissais trop bien la pose du monsieur qui, dans un jardin public, est venu à un rendez-vous et trompe l'impatience de l'attente en traçant des dessins sur le sable du bout de sa canne ou de son parapluie.

Pauvre éléphant! Je ne croyais pas si bien dire! Il était en effet venu à un rendez-vous... qu'il n'avait pas donné. Il allait y trouver un personnage qu'il n'attendait pas, auquel il ne songeait guère. Comment y aurait-il songé?

Pas un souffle de brise ne ridait la surface du fleuve; le long des rives le courant imprimait seulement aux herbes un léger tremblement; de temps en temps, un bout de bois mort descendait au fil de l'eau, tournoyait dans une anfractuosité des berges, reprenait sa course très lente. Parfois aussi, un poisson troublait le silence par une culbute; un léger clapotis suivi du bruit sec et mat d'une claque; puis de nouveau le calme régnait... De quoi se serait inquiété mon éléphant? Quel danger pouvait le menacer? Je n'en voyais aucun moi-même.

Cependant une main se posait sur mon bras pour attirer mon attention :

— Toi, y a pas voir là-bas?

Là, du [illegible], un tirailleur, à l'œil de [illegible], me désignait un morceau de tronc d'arbre flottant le long de la rive, et tout près de passer à côté de l'éléphant :

— Quoi? Que vois-tu là-bas? répondis-je.

— Ça y a pas tronc d'arbre; ça y a crocodile; ça y a malin, y a manger le gros.

— Je regardai mon tirailleur, ne sachant pas au juste s'il se moquait de moi.

Que ce morceau de bois fût un crocodile, possible. Mais que ce crocodile pût manger un éléphant?...

Mes sympathies [illegible] laient à ce dernier, j'allais crier pour le faire fuir... Je n'en eus pas le temps. Dans un éclair je vis le tronc d'arbre bondir, deux énormes mâchoires s'entr'ouvrir et se refermer sur la trompe de mon ami l'éléphant.

Vaincu d'abord par une atroce douleur, l'énorme animal avait plié les genoux et presque toute sa trompe avait filé sous l'eau à la suite du crocodile. Mais, à genoux, arc-bouté sur ses défenses, il opposait maintenant à l'horrible traction toute la masse de son corps, et je le voyais projeter sa tête à droite, à gauche, d'un effort désespéré. La trompe s'agitait, tendue, pareille à la ligne d'un pêcheur qui cherche à noyer un poisson trop lourd pour être tiré hors de l'eau. Des anneaux de sang montaient tout autour.

L'éléphant n'avait pas poussé un cri; il n'avait pas eu le temps; et il ne pouvait plus ni barrir, ni respirer. Un rauque gé-

missement, un râle farouche sortait seul de sa bouche, et je voyais ses yeux d'abord si petits, que je les avais à peine aperçus, s'ouvrir démesurément.

La lutte ne pouvait durer longtemps. Au moment où il allait étouffer, l'éléphant d'un soubresaut d'agonie, se releva affolé, jetant sa tête en arrière, et, dans une effroyable tension des muscles, il tenta de rejeter son ennemi sur terre. La gueule du monstre apparut hors de l'eau, semblable à un énorme triangle; les courtes et larges pattes s'agitèrent un instant dans le vide et je poussai un cri de triomphe. Mais le crocodile, à moitié sorti du fleuve, pesait de tout son poids. D'un formidable coup de queue, il reprit appui sur l'eau qu'il allait quitter. Il y eut alors un moment d'arrêt, quelques secondes d'immobilité, d'équilibre entre les deux forces cabrées.

De quel côté la balance penchait-elle ?

Je ne laissai pas au destin le temps de se prononcer.

Dès que j'avais aperçu la tête de la bête immonde, j'avais instinctivement saisi ma carabine, décidé à tirer au vol, au hasard. L'instant de fixité, si court fut-il, me permit de viser.

Au coup de fusil, la mâchoire s'entr'ouvrit ; l'énorme masse s'abattit sur l'eau, la queue se dressa verticale, retomba avec un claquement sourd, et le crocodile frappé dans l'œil disparut. Emporté par son effort, l'éléphant avait roulé sur le flanc, mais se relevant aussitôt il s'était mis à galoper en cercle, affolé, puis soudainement, fuyant la douleur, broyant tout sur son passage, il prit sa course et fonça dans la brousse.

Longtemps, j'entendis les rugissements rauques, le souffle haletant, mêlé au craquement des branches écrasées. Puis, plus étranglés, plus douloureux, plus lointains, les gémissements s'affaiblirent et peu à peu la brousse, comme le fleuve, reprit son silence et son calme.

Pauvre éléphant à l'air si doux, dont la trompe oscillait si bonassement, qu'allait-il devenir ? Survivrait-il à ses blessures ?

Mes hommes voulaient le poursuivre pour l'achever, parce que, disaient-ils :

— « Lui y a souffrir, et ça y a pas bon ! »

Je refusai ; peut-être guérirait-il ! Il m'avait trop intéressé par ses jeux innocents, il m'avait trop ému par le combat qu'il venait de livrer, et mon âme de chasseur s'était apitoyée.

Je me doutais bien aussi que la compassion de mes bons nègres venait de l'estomac beaucoup plus que du cœur, et qu'ils ne désiraient supprimer la souffrance d'un animal que pour se procurer à eux-mêmes une jouissance gourmande.

L'éléphant leur échappant, ils se rejetèrent sur le crocodile, un autre morceau de choix, ils se mirent en devoir de le repêcher.

— Lui y a crevé, affirmaient-ils, lui y a pas loin, y a resté là où y a tombé.

J'essayai de les arrêter, non plus par pitié, mais par crainte d'un accident ; je vis que je ne les empêcherais pas de mettre leur projet à exécution. « Après tout, me dis-je, ces pagayeurs sont de véritables amphibies ! » Et je les laissai plonger.

Ils ne furent pas longtemps à trouver ce qu'ils cherchaient ; et tous ensemble ils disparurent sous l'eau. Quelques secondes plus tard, ils réparaissaient soulevant de leurs bras l'énorme animal.

Il avait été foudroyé. Ma balle avait atteint la cervelle

Je regardais à mes pieds ce cadavre fait pour inspirer la répulsion, répandant autour de lui une odeur âcre de musc ; ses dents gardaient encore des traces de la lutte. Je le mesurai, il avait six mètres de long.

En un clin d'œil, pagayeurs et tirailleurs l'eurent dépecé, chargé sur les pirogues et le soir, au campement, autour des marmites bien garnies d'une chair odorante dont le parfum me semblait à moi, insécabond, des concerts de louanges éclatèrent.

Je pensais au pauvre éléphant couché dans un hallier, son petit œil triste tourné vers les étoiles, sa trompe déchirée allongée parmi les herbes foulées. Peut-être l'écho des chants lui arrivait-il à travers la nuit ; et lui apprenait-il qu'il était vengé.

L'âme du chasseur est un composé bizarre !

Alors que je m'apprêtais à tuer cet éléphant sans hésitation, sans remords, pour mon plaisir, j'en veux à ce crocodile qui a simplement obéi à son instinct ! Alors qu'à l'affût, je m'oubliais à regarder d'un œil attendri les jeux innocents de ma future victime, sans avoir l'idée de renoncer au meurtre, j'aurais voulu, pendant cette lutte du géant de la brousse contre le géant du fleuve, sauver la vie au premier, l'arracher à l'étreinte du dernier ! Pourquoi ?

Est-ce raison d'esthétique, parce que le crocodile est un monstre hideux, répugnant ? Est-ce dépit de chasseur qui se voit souffler son gibier ? Est-ce parce que l'éléphant, malgré sa force herculéenne, se trouvait être le plus faible ? Est-ce la traîtrise de l'attaque qui me révoltait ? Mais, moi-même, ne m'étais-je pas caché pour pouvoir tirer plus sûrement !

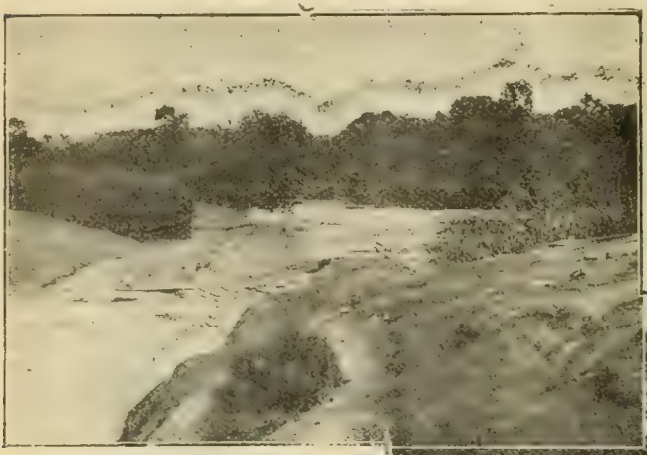
Et j'en viens à cette conclusion que l'égoïsme est au fond de presque tous nos actes, de presque toutes nos pensées et que ma commisération envers l'éléphant prenait sa source dans ce raisonnement : le crocodile m'est odieux parce qu'il est dangereux pour moi.

Entre l'éléphant inoffensif dont je n'as

vais rien à craindre, et son rival dont j'avais tout à redouter, mes sympathies devaient naturellement aller au premier.

❖ ❖ ❖

Le 11 juillet, le courant devient de plus en plus fort, aux basses eaux nous aurions probablement trouvé ici de petits rapides; la rivière se tord en méandres vraiment exagérés, nous revenons constamment sur nous-mêmes, un moment je me demande si ma boussole n'est pas affolée, mais non, c'est le M'Bomou qui court comme un fou au milieu de toutes les collines et je m'attends, à chaque instant, à lui voir faire le tour complet de l'une d'elles. On ne peut dire qu'il s'est frayé un chemin dans ce massif de hauteurs, il y a cherché un chemin, et comme il courait très vite, il n'a pas trouvé le meilleur.

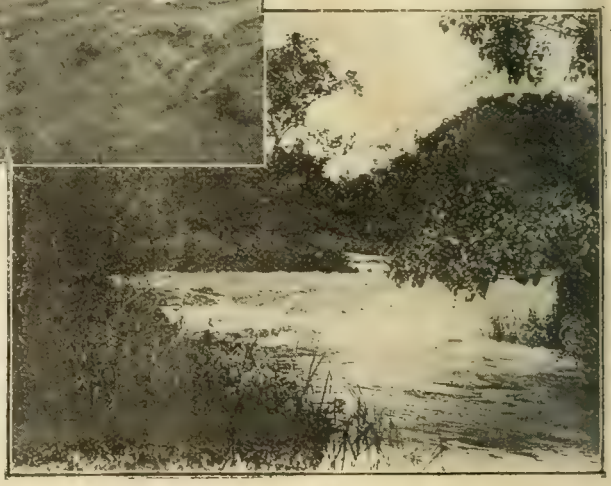


M'Bokou.

Cependant le 12, le courant diminue, les boucles sont un peu moins ridicules qu'hier; la largeur se maintient à quatre-vingts mètres. Je campe chez le sultan Ganio. Mes hommes sont fatigués, ils me demandent un jour de repos, ils l'ont bien gagné et je le leur accorde; nous fêterons le 14 juillet un jour d'avance; car deux jours d'oisiveté seraient un luxe de paresse que je ne puis autoriser.

Le 14, la marche reprend assez bonne, nous campons chez Tikima, j'y récolte au moins pour quatre jours de vivres, car il paraît que, jusqu'au confluent du M'Bokou, nous ne trouverons plus de villages.

Un curieux incident a failli me coûter aujourd'hui tout le fruit de mon travail topographique depuis Zémio. J'étais assis, comme d'habitude, en face de mon pliant, le dossier relevé, mes papiers posés devant moi, les yeux fixés sur ma boussole. Tout à coup, je reçois une véritable douche; je n'ai pas eu le temps de donner libre cours à ma fureur que j'entends le bruit d'un corps qui tombe lourdement dans la pirogue, puis instantanément mon pliant est renversé, une masse brillante passe devant mes yeux, mon casque est projeté en arrière, et je reste abruti, stupide, ne comprenant pas; tenant mes papiers que j'ai rattrapés comme j'ai pu. Mes pagayeurs, après avoir jeté un cri d'effroi, poussent des exclamations d'étonnement et d'admiration. C'est simplement un énorme poisson qui a sauté dans le fond de la pirogue et, navré de son erreur, l'a réparée par un formidable coup de queue qui l'a fait passer par-dessus ma tête et l'a rejeté dans son élément. C'est sans doute le poisson que les tirailleurs appellent « le capitaine », il atteint parfois des dimensions et des poids extraordinaires, près de deux mètres de long et quarante à cinquante kilos. J'en suis quitte pour la peur, mais la topographie a couru un grand danger! Après l'aventure de l'hippopotame, celle du capitaine, à quand la lutte contre le caïman?



Chutes N'Zaoua.

Le 15, le 16 et le 17, nous campons dans la brousse. La région est toujours très accidentée, mais la rivière reste bonne.

Le 18 juillet, j'étais en face du M'Bokou, j'avais parcouru deux cent trente kilomè-

tres sur le M'Bomou depuis mon départ de Zémio, ce grand bief navigable, même aux vapeurs, n'était coupé que par le rapide de Gandjara en deux parties de cent dix à cent vingt kilomètres; le *Faidherbe*, depuis Baguécé, naviguerait donc sans transbordement sur une distance de 400 kilomètres.

Je ne vois pas le M'Bokou sans une certaine émotion. De Zémio, atteindre ce confluent nous était apparu comme un rêve presque impossible à réaliser, et maintenant, il me semble que si je ne puis remonter cette rivière, ma reconnaissance n'aura qu'un résultat bien incomplet. D'ici à Tamboura, il n'existe pas de routes sur la rive gauche du M'Bokou et il n'y en a plus sur la rive droite; le pays est accidenté, la rivière est resserrée entre les hautes collines; il faut sortir par eau de cette région et gagner le plateau, sans quoi le transport du vapeur reste compromis. Avant de quitter le M'Bomou qui s'allonge dans le Sud-Est, je lui jette un dernier regard, et je suis étonné de le voir aussi étroit en amont du confluent. Un pont de lianes suspendu entre les deux rives boisées, le premier que je rencontre, indique que le M'Bokou est bien le principal affluent, puisque d'un ruisseau il fait une rivière. Zémio aura-t-il raison? Arriverai-je jusque chez Rinda?

Le ciel ne me paraît pas s'associer à ma joie d'entrer dans le M'Bokou, des nuages s'amoncellent dans le Sud, je presse la marche pour arriver au village de Mazia, mais nous n'avons pas le temps d'y parvenir, la tornade va plus vite que nous, en vue des premières cases, elle éclate sur nos têtes et nous ne pouvons nous mettre à l'abri que déjà transpercés. A une heure, Mazia se présente lui-même et fait déposer à mes pieds un énorme tas de patates, de courges, de maïs, je me demande ce que je pourrai faire de cette profusion de nourriture, mais les Yakomas embarquent tout avec allégresse, ils ne trouvent jamais qu'il y en a trop, et, de fait, ils mangent tout; s'ils avaient maigri pendant leur fuite, ils se sont rattrapés avec moi, ils sont dans un état florissant.

Le 19, je passe devant le confluent de la Kango.

Du 21 au 24, nous faisons 97 kilomètres et à cinq heures du soir, après une marche de plus en plus facile, je débarque en face du confluent de l'Aza, au « poste » de Rinda. Deux pirogues sont amarrées sur la rive gauche, l'une d'elles vient de servir au passage de deux bazinguers de M'Bima qui m'attendent avec une lettre volumineuse de Marchand. Une députation du sultan Rinda m'attend également et m'offre, avec les vœux de son chef, des poulets, des œufs, de la farine, et du maïs.

Le pays est devenu plus plat, les lignes de hauteur vont s'éloignant ma route est dressée au bord d'une grande plaine qui s'étend jusqu'à la zériba du sultan, me disent ses envoyés; ils croient que je pourrai remonter plus haut, et j'en éprouve plus de joie que si j'avais remporté une grande victoire, je me vois déjà ayant rejoint la route de M'Bima à Tamboura; en tout cas le transport du *Faidherbe* est désormais assuré.

Du côté de Marchand, comme du mien, tout va bien, la situation un moment compromise a été rétablie par les efforts de tous, le ton de cette lettre datée de M'Bima suffit à me prouver que l'horizon s'est éclairci; au premier mot : « Mon cher marin d'eau douce », je comprends qu'il n'y a que de bonnes nouvelles. Marchand me donne des renseignements sur tout et sur tous, sur les camarades de la Mission, sur la situation générale, sur l'Oubangui : « Liotard, me dit-il, redescend de Ziber dans la première quinzaine d'août. Il va faire commencer la guerre aux Yakomas s'ils ne rendent pas toutes les armes volées; l'ultimatum est envoyé; c'est le brave Bangassou qui passe la Kotto pour avaler le Yakoma récalcitrant; il y a encore de beaux jours pour les panses N'Sakkaras.

« De Zémio à Sinangba, j'ai collectionné les poules sur ma route, ce qui m'a permis, à mon arrivée à Sinangba, d'augmenter de cinquante-six pensionnaires le poulailler de Largeau qui n'en comptait que deux!

. . . . . .

« J'espère que vous aurez pu séduire et réduire le M'Bokou sans qu'il fasse trop de résistance. Ce sera là une de vos plus flatteuses conquêtes. »

❖ ❖ ❖

Le lendemain, 25 juillet, je vois venir une longue théorie à travers la plaine, c'est Rinda suivi de toute sa cour et de nombreux cadeaux.

Rinda est un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand et fort, à la physionomie intelligente et moqueuse. Il doit avoir une grande autorité et même inspirer une certaine crainte, si j'en juge par la façon dont ses ordres sont reçus et exécutés. Il dépend de Zémio, mais sa dépendance est certainement plutôt nominale qu'effective. Il est le véritable chef de toute cette région de la vallée du M'Bokou, peuplée presque exclusivement par les Banziris. Il appartient à la race royale des Avougaras et est cousin de Zémio.

Après les saluts habituels, je dis à Rinda :

— Le chef de la Mission m'a envoyé vers toi pour te demander d'assurer les vivres à un convoi de pirogues qui arrivera bientôt. Plus tard, il te demandera des porteurs pour transporter notre vapeur jusqu'à Tamboura.

— Tu peux compter sur moi.

— Veux-tu faire parvenir cette lettre au capitaine Marchand?

Le sultan expédie tout de suite un courrier à Fort-Hossinger. Je lui remets quelques cadeaux assez importants.

Le sultan sourit, je le laisse regagner sa demeure, après lui avoir promis que demain je lui rendrai visite.

La zériba de Rinda est à neuf kilomètres de mon campement; située dans un petit oasis de palmiers, remarquablement propre, elle répond tout à fait au type du propriétaire; c'est une habitation riante, dont la disposition et l'entretien dénotent le commandement. Le sultan voudrait me garder longtemps, je lui explique qu'un chef ne peut pas abandonner ses hommes. Devant des considérations aussi militaires, Rinda s'incline avec regret. J'ai hâte de reprendre la navigation, de savoir jusqu'où je pourrai remonter le M'Bokou; il me faut attendre les guides promis par le sultan, trois bazinguers chargés, non de me montrer la route, mais de me donner les noms des affluents ou des villages que je pourrai rencontrer.

CONFLUENT DE LA MÉRÉ ET DU M'BOKOU.
LIMITE DE LA NAVIGATION).

Le lendemain matin, les trois bazinguers de Zémio me quittent largement récompensés et je pars avec les trois soldats de Rinda. Au neuvième kilomètre, je m'aperçois que ces braves guerriers ne connaissent nullement le pays, j'arrête la marche et j'envoie demander au sultan s'il se moque de moi; je le prie en même temps de m'expédier immédiatement des hommes, bazinguers ou non, capables de me dire les noms des rivières ou des collines.

Je suis campé en amont du confluent de la Kamou, un pont de lianes est jeté sur le M'Bokou. Je suis probablement à l'endroit précis où Junker est passé, peut-être sur cette même passerelle que nul Européen n'a franchie depuis. Et j'éprouve un sentiment de regret, de tristesse en pensant qu'aujourd'hui, si loin qu'on aille, on a toujours été devancé par un autre. Bientôt, de cette terre, jadis mystérieuse, il ne restera plus un seul point qui n'ait livré son secret.

Le soir, Rinda m'envoie de nouveaux guides avec ses excuses. Le 28, à sept heures du matin, je dis adieu au pont de lianes. A deux heures de l'après-midi, un frère de Rinda m'attend sur la berge, c'est Gao, grand, maigre, une figure ouverte et intelligente. Il sollicite la faveur de monter dans ma pirogue, il veut faire une partie de canotage. Je cède à son désir, facile à satisfaire. Je l'installe même sur mon pliant, et il paraît prendre le plus grand intérêt à l'aiguille de ma boussole. Un incident lui fait pousser un cri, et le fait rire ensuite; une iguane (1) s'est laissé choir sur ses genoux, d'où, fort étonnée de ce qui lui est arrivé, elle a sauté à l'eau. Constamment, je maudis les iguanes! Couchées au bout des branches, elles s'endorment au soleil, puis réveillées en sursaut par le bruit des pagaies, elles piquent une tête dans la rivière, sans souci de l'eau qu'elles projettent sur ma boussole et sur mes papiers. L'iguane de Gao avait sans doute le sommeil dur, elle s'est réveillée trop tard, et a bondi sur mon invité.

Au confluent de la Sarangou, je dépose Gao à terre, et je vais camper quelques kilomètres plus loin, près du village de Dounga.

Depuis la Sarangou, le M'Bokou se resserre, les branches commencent à encombrer son lit, je suis inquiet pour la suite.

Le lendemain, mes craintes se réalisent, les troncs d'arbres nous forcent à des flexions de reins perpétuelles, nous sommes même obligés parfois de recourir à la hache ou plutôt aux matchettes (sabres d'abatis), ce qui n'accélère pas notre allure. Une tornade épouvantable nous arrête au village de Bambouroudé.

(1) Iguane, sorte de reptiles sauriens de grande taille, revêtus de couleurs brillantes, et dont la chair est très estimée.

Le 30 juillet, le M'Bokou est moins envahi par la végétation, mais les lignes droites sont rares, les coudes sont très brusques; Bobichon, avec ses grandes pirogues de vingt à vingt-cinq mètres, aura de la peine à tourner. Comme hier, l'orage nous surprend à quatre heures du soir. Le 31, les difficultés s'accumulent, les arbres commencent à pousser au milieu de la rivière qui n'a guère plus de dix à quinze mètres de large; je ne suis pas loin de mon point terminus. Mais je me rapproche aussi de la route de Tamboura. Encore un effort!

Nous le donnons le 1er août; c'est le dernier. Il n'est presque plus permis de dire que nous faisons de la navigation, nous nous frayons un chemin dans les arbres et les herbes. Pourtant, à trois heures de l'après-midi, sous des torrents d'eau, nous débouchons dans un élargissement du M'Bokou; c'est le confluent de la Méré. Nous sommes à cinq kilomètres de la grande route sur laquelle est passé Marchand, il y a quelques jours, et à quatre-vingt kilomètres de Tamboura.

J'essaye de remonter plus haut. C'est absolument impossible. En amont de la Méré, la plus petite pirogue se trouve arrêtée. Du reste, quelques kilomètres plus loin, je trouverais les chutes N'Zaoua, je n'ai nul intérêt à arriver jusqu'à leur pied. Ici, le débarcadère est bon, une large plaine d'inondation s'étend jusqu'aux premières plantations du village d'Ida, je ne trouverai pas de meilleur endroit pour le déchargement des pirogues qui demande des berges faciles et de l'espace.

Bobichon, avec le *Faidherbe*, aura sûrement de la peine à arriver jusqu'ici; il devra manier fréquemment la hache, peut-être élargir certains coudes trop brusques, mais partout, il trouvera un fond de plus d'un mètre; il est sûr de passer. Les pirogues, chargées à Baguécé, ne seront déchargées que sur la route de Tamboura, près de sept cents kilomètres plus loin.

Marchand, qui est à Tamboura, ne se doute pas de ce dernier succès; il s'attendait à ce que je sois obligé de débarquer chez Rinda. A en juger par la lettre que je viens de recevoir en descendant à terre, et par l'enthousiasme qu'a soulevé mon arrivée chez Rinda, que va-t-il dire en apprenant mon débarquement à Ida? Dans sa joie, il exagère considérablement mes mérites, qui se bornent à être resté assis pendant trente-cinq jours sur ma cantine au fond de ma pirogue, et, quant au résultat heureux de cette reconnaissance, je n'y suis pour rien; si le M'Bokou est navigable, c'est que je l'ai trouvé tel; la nature l'a fait ainsi, je me suis contenté de le vérifier. L'affection de Marchand me vaut seule les éloges dithyrambiques qu'il me décerne dans la première partie de sa lettre, sa joie éclate dans les lignes humoristiques par lesquelles il finit :

« Nous avons reçu avec applaudissements et vivats, ce matin à huit heures, votre lettre datée de « Rinda port ». Quel beau voyage vous venez de faire! Quels résultats splendides! Ici, nous sommes tous enthousiasmés.

« La colonie vous devra une fameuse chandelle, qu'elle ne tardera pas à allumer; car on ne recommencera pas de longtemps par les voies de terre un transport comme celui qui s'achève à cette heure; le pays ne peut pas. La voie du fleuve reconnue, et désormais ouverte par vous, sauve assurément la situation et résout le problème de l'avenir.

« Je vais vous envoyer un ordre de remerciement au nom de la Mission du Nil et des félicitations au nom de la colonie, comme commissaire adjoint au Haut-Oubangui. Liotard signera. Il faut conserver aux officiers de la Mission ce qui est à eux. Le M'Bomou-M'Bokou vous appartient, en propre et je tiens vivement à ce qu'il ne puisse y avoir confusion plus tard. Il vous appartient d'autant mieux qu'il était déjà connu et que plusieurs explorateurs étrangers se disputent la gloire de l'avoir découvert, mais personne n'avait osé le montrer qu'il était navigable. Voilà le grand coup!

« Et un vapeur vous suit qui ne fait qu'en précéder un autre; Germain et le deuxième groupe vont arriver à Zémio; ils marchent comme des enragés. Ne recevant pas de nouvelles de vous le 24, j'ai cru un moment qu'ils allaient vous rattraper; ça m'aurait plutôt stupéfié.

« Tout va bien maintenant sur les routes; sept cents charges sont déjà ici et six cents au Soueh, à notre nouveau camp de Kodioli. Schinkirch commande ce camp où l'on construit activement magasins, hangars et ateliers pour la flottille; cinquante tirailleurs sont avec lui. La marche en avant sur Djour-Ghattas est imminente, notre poste central sera au confluent du Soueh et de la Waou, il portera le nom de Fort Desaix, tout le plan de campagne est préparé, il ne reste plus qu'à marcher je vous attends avec impatience, je ne partirai pas avant votre arrivée ici. »

Maintenant, il s'agit de communiquer au plus tôt à Bobichon le résultat utile de ma reconnaissance, c'est-à-dire la carte. Je peux la lui expédier tout de suite; chaque soir, j'ai dressé le vingt millième et le cent millième de l'étape de la journée; le travail est donc terminé. J'enferme le tout dans un tube en fer blanc, je le remets à un des bazinguers de Rinda, auquel je recommande de voler jusqu'à Zémio; adieu le M'Bokou. Je vais me diriger sur Tamboura, où je dois retrouver Marchand.

Femmes dansant chez Tamboura.

Papouillot.

## CHAPITRE IX

### Tamboura.

Le 24 juillet 1897, Marchand est entré dans le bassin du Nil. Devant lui est apparu brusquement le poste de Fort-Hossinger.

A un détour du sentier, sur l'autre rive du Yobo, de riantes et proprettes constructions en briques et en paille tressée, se dressent au milieu de grands jardins verts.

Au fort, les clairons sonnent le rassemblement, les tirailleurs, en tenue blanche, courent sur la grande avenue. Marchand franchit le Yobo sur un pont coudé, très pittoresque dont le centre s'appuie sur une île toute mignonne. Le lieutenant Mangin, commandant la compagnie d'escorte et le lieutenant Gouly, commandant le fort reçoivent leur chef à la tête des troupes. Apparition du sultan Tamboura qui s'évertue depuis plus d'une heure, paraît-il, à aligner sa « garde » et qui n'a pas réussi. Il s'agissait de mettre en haie deux à trois cents bachi-bouzouks pourvus de fusils à piston. Malgré l'aide de son frère Gadi, grand généralissime du royaume, de ses deux clairons et de deux pavillons turcs volés sans doute, il y a une quinzaine d'années, il a été impossible au malheureux sultan de former sa colonne. Il a aussi une musique ! quelle musique !

Après le salut des troupes tambouriennes et le passage sur leur front, réception au « divan » du poste. Tamboura est un homme de quarante à quarante-trois ans, de 1 m. 70 environ, bien charpenté, au visage bestial ; un collier de barbe passe sous le menton reliant les deux oreilles. Son costume est une espèce de gilet sur une manière de chemise ouverte au col et enfilée dans une apparence de pantalon, de fourreau malpropre. Le verbe est haut et bref.

L'entourage qu'il présente rapidement, pour se débarrasser, car « tout ça ne compte pas » dit-il, est encore plus extraordinaire. On se croirait littéralement transporté dans la caverne d'Alibaba et des quarante voleurs !

Il y a vraiment de quoi rire. Tamboura a dû leur faire la leçon, car tous ces mannequins, aux faciès de détrousseurs, essaient

de se tenir raides comme des bûches, accroupis sur leurs talons. Il y a là Bazimbi et Gadi, deux frères du sultan, Papouillot, l'inénarrable Papouillot qui porte si bien son nom, un vrai nom pour les Bouffes, prince du sang Avougoura, fils de Mangui, petit-fils de M'Bio, sultan voisin dont les États sont à l'Est; Mayango, chef d'un village razzié dernièrement par les Dinkas; Bia, chef du côté de Rumbeck; quatre ou cinq Djingués, marchands de bétail, venus avec Ali, ceux-là ont le regard faux et fuyant, et combien d'autres encore, chefs, fils ou frères du sultan.

Tamboura affirme qu'il est très heureux de voir Marchand, celui-ci déclare qu'il est encore plus satisfait. Le sultan parle assez bien l'arabe et « envoie promener » son Fegui (interprète) qui veut traduire les paroles de Landeroin.

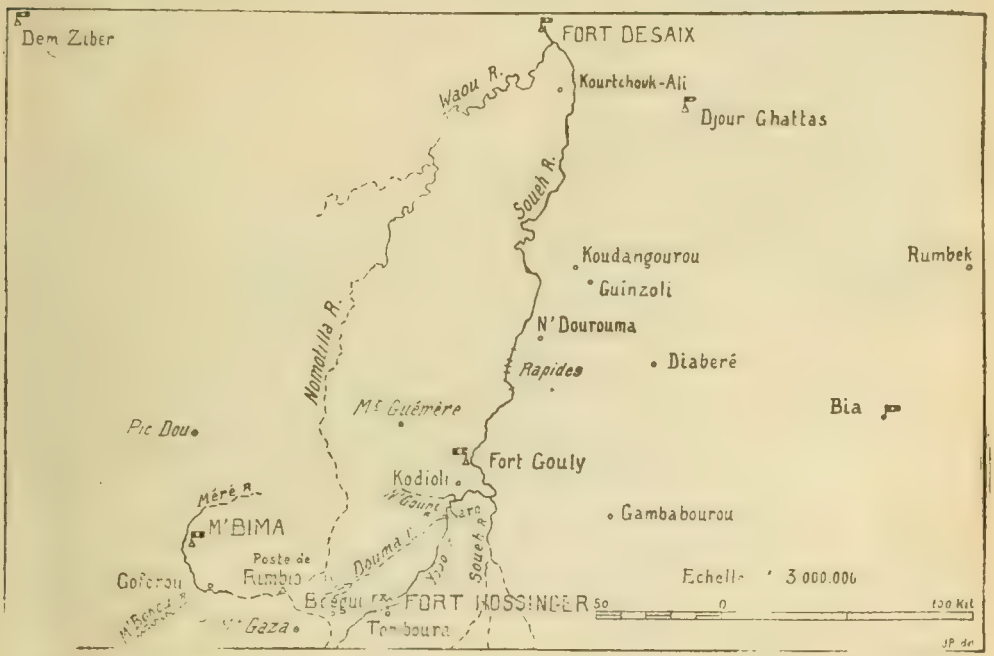
Il offre en présent de bienvenue, une calebasse d'œufs, dont les deux tiers sont couvés, puis on amène un bœuf qui entre en chargeant dans la cour du poste, traînant ses deux guides Djingués qui le dirigent fort bien, tout en paraissant se laisser entraîner. C'est paraît-il « le genre » de présenter les bœufs offerts.

— J'avais l'intention de t'offrir à déjeuner à ma zériba, dit Tamboura à Marchand, mais c'est déjà l'heure de ton déjeuner, ma maison est loin, tu déjeuneras avec ce bœuf.

Marchand remercie; le sultan se lève, prend congé. Sa garde est toujours là en haie, la musique joue, Marchand et lui passent entre les deux lignes; Marchand fait le salut militaire, un certain nombre de bachi-bouzouks essaient de rendre le salut, ce qui introduit dans l'alignement des oscillations désastreuses; puis, tout ce monde se replie et se met à courir derrière Tamboura et sa cour.

❖ ❖ ❖

Tamboura est un Avougoura, descendant de Nounga et fils de Riona, il appartient donc à la même famille que Zémio et tous les sultans voisins, M'Bio, N'Dorouma, etc... Son père, Riona, a été tué




dans un combat livré par lui au père de M'Bima, Sonongo; aussi les deux sultans voisins sont-ils restés en fort mauvais termes, et si M'Bima ne se trouvait pas être vassal de Zémio, par conséquent sous sa protection, il est fort probable que Tamboura aurait cherché à venger la mort de son père, après avoir conquis la région sur laquelle il règne actuellement.

C'est en effet, au succès de ses armes que Tamboura doit son pouvoir. Elevé à la zériba de Kourtchouk-Ali, il ne dominait, à la mort de son père, que le pays Bellanda. Entouré d'un groupe fidèle de Zandés, il remonte la vallée et s'empare de toute la région des Pambias, plus exactement, il reprend cette région perdue par la mort de Riona, et se taille le petit empire dont il se dit aujourd'hui le maître absolu.

En réalité, il n'est pas ce maître absolu; toute son armée de frères et de chefs l'en-

tourent, aux conseils desquels il ne peut que difficilement se soustraire. Son frère puiné, Gadi, grand général des troupes, a notamment, et de ce fait, une très grande influence. Il veille à la frontière du Nord.

Mondos.

et attend de l'occasion propice à un coup de main sur les Bongos, sur les N'Doggos et même sur les maîtres de ces derniers : les puissants Dinkas. C'est ce que Tamboura appelle « prendre contact avec les populations riches en bétail ».

Il ne faut pas se faire d'illusions sur la grandeur des projets qui germent dans le cerveau du sultan : tout son programme politique tient dans un seul mot : « razzièr », qui est à la fois, par cela même, un programme commercial, et il lui importe peu de faire le bonheur de son peuple. Piller et s'enrichir, il n'a pas d'autre objectif, d'autre pensée, dans les moments de lucidité que lui laisse sa passion pour l'alcool. Que ses hommes souffrent, la question n'a aucune importance, pourvu qu'il soit omnipotent, et qu'il puisse s'endormir chaque soir en cuvant son litre de tafia.

Comme chez Zémio et chez Rafaï, on donne le nom de Zandès à toutes les races différentes dont se composent les Etats de Tamboura : Pambias, Serrès, Digas, Golos, Bayas, Dogos, Banziris, Barakas, Mondos, Bagouas, Oumas, Barambas, Bongos, et combien d'autres, misérables peuplades réduites au plus dur des servages. Si le commerce d'esclaves n'existe pas ici, les idées humanitaires n'y sont pour rien, c'est qu'il n'y a pas de débouchés. Depuis la révolte du Mahdi et l'évacuation du Baar-el-Ghazal par les Egyptiens, la grande voie d'écoulement de la chair humaine a été fermée.

Limité à l'Ouest par les territoires de Zémio, au Nord, par les Djingués (Dinkas), à l'Est, par les états de M'Bima, Tamboura a pour voisin au Sud le sultan N'Dorouma. Une zone déserte le sépare de tous les pays environnants ; entre Rinda et M'Bima, vassaux de Zémio et les premiers villages de Tamboura, c'est le désert ; entre les Djingués et la résidence de Gadi, encore le désert ; entre M'Bio et le cours du Soueh, toujours le désert ; partout le

Les sujets de Tamboura.

désert qui semble servir de séparation entre ces hommes qui ne vivent que pour le pillage. Sur la seule direction de N'Dorouma, le pays paraît habité ; les villages des deux chefs sont simplement séparés par la rivière Mango, affluent du Soueh.

Comme les autres sultans de l'Oubangui, Tamboura a attaché à sa personne un interprète arabe. Le Fegui Idris, Arabe noir du Ouadaï, très intelligent, aussi vif d'esprit que de mouvements, à la parole facile et rapide aux yeux pétillants de malice. Le Fegui Idris nous a raconté son histoire, agrémentée de quelques commentaires sur la valeur respective des Egyptiens et des Derviches, et son scepticisme déguisé sous les apparences de la plus

grande sainteté nous a fait passer quelques bons moments.

Il se trouvait, paraît-il, à la Moudirieh de Dem Ziber au service de Lupton, gouverneur du Bahr-el-Ghazal, lorsqu'éclata le Mahdisme; il assista à la reddition de toute la garnison et, nous dit-il, les Derviches eurent une victoire assez facile. Lorsque Lupton vit arriver l'armée du Mahdi commandée par Caramalla, il commanda « feu », mais pas un coup de fusil ne partit, voyant qu'il n'y avait rien à espérer, il se rendit aux Derviches qui le forcèrent à se faire musulman; Idris riait encore de la figure de Lupton égrenant piètrement son chapelet.

Pour moi, ajoutait-il, on me confisqua tous mes biens, me promettant de me les rendre quand j'aurais donné des gages de fidélité. Au bout de quelques mois je réclamai mes biens, mais Caramalla me répondit « tes richesses se sont tellement habituées à moi, qu'elles ne peuvent plus me quitter. » Voyant qu'il n'y avait plus à compter que sur l'aide de Dieu, je me suis mis en route avec un âne, et le long du chemin, je disais des prières à tous, uniquement pour l'Amour d'Allah, ce qui, au bout de quelque temps, m'avait procuré d'assez grandes richesses.

Il avait assisté à plusieurs combats, grâce à lui, j'eus de précieux renseignements sur le rôle de la cavalerie Derviche.

— La cavalerie, disait-il, avait un rôle très important avant et pendant le combat; après, tout dépendait du sort des armes! Avant la bataille, la cavalerie distribuait la poudre à l'infanterie, et dès que l'action était engagée, elle tirait son sabre et poussait les fantassins pour les forcer à marcher; si elle voyait que l'affaire tournait mal, alors elle faisait faire un demi-tour à ses chevaux, et elle s'enfuyait aussi vite qu'elle pouvait, se penchant sur l'encolure pour éviter les balles. J'étais cavalier, ajoutait Idris avec un petit sourire.

— Comment lui dis-je, tu fuyais! Ne sais-tu pas qu'Allah a promis le paradis à ceux qui tombent sur le champ de bataille?

Et me regardant de côté avec son œil malin, Idris me répondit « Si je m'étais fait tuer, qui donc te raconterait de belles histoires? Grâce à Dieu, je mange encore du pain, et j'espère en manger encore longtemps! »

Le Fegui nous a une grande reconnaissance; haï par les frères du sultan, sa vie était fort en danger, c'est notre arrivée qui l'a sauvé, maintenant il espère qu'un jour nous l'emmènerons et lui permettrons de rejoindre son pays, car, à la cour de Tambura, il est libre, comme étaient libres à la cour de Rafaï les Arabes qui demandaient à nous suivre.

Cependant, les transports ont marché; la deuxième période de la Mission « transports dans le Haut-Oubangui » n'est pas complètement terminée, mais elle est bien près de l'être; c'est la troisième période qui s'ouvre : « Occupation du Bahr-el-Ghazal et du Nil. »

La Mission a mis une année avec deux mille cinq cents charges pour traverser de part en part l'immense Congo, au milieu d'obstacles sans nombre. Le plus dur est accompli; le plus dangereux reste à faire. Que notre étoile nous protège! A partir de cette heure, tous les cours d'eau que nous allons suivre se dirigeront vers le Nord et l'Est; nous sommes dans le bassin de la Méditerranée, les eaux qui descendent des terres que nous foulons aux pieds, au centre même de l'Afrique, alimentent le grand lac français!

Sur la route de Kodioli.

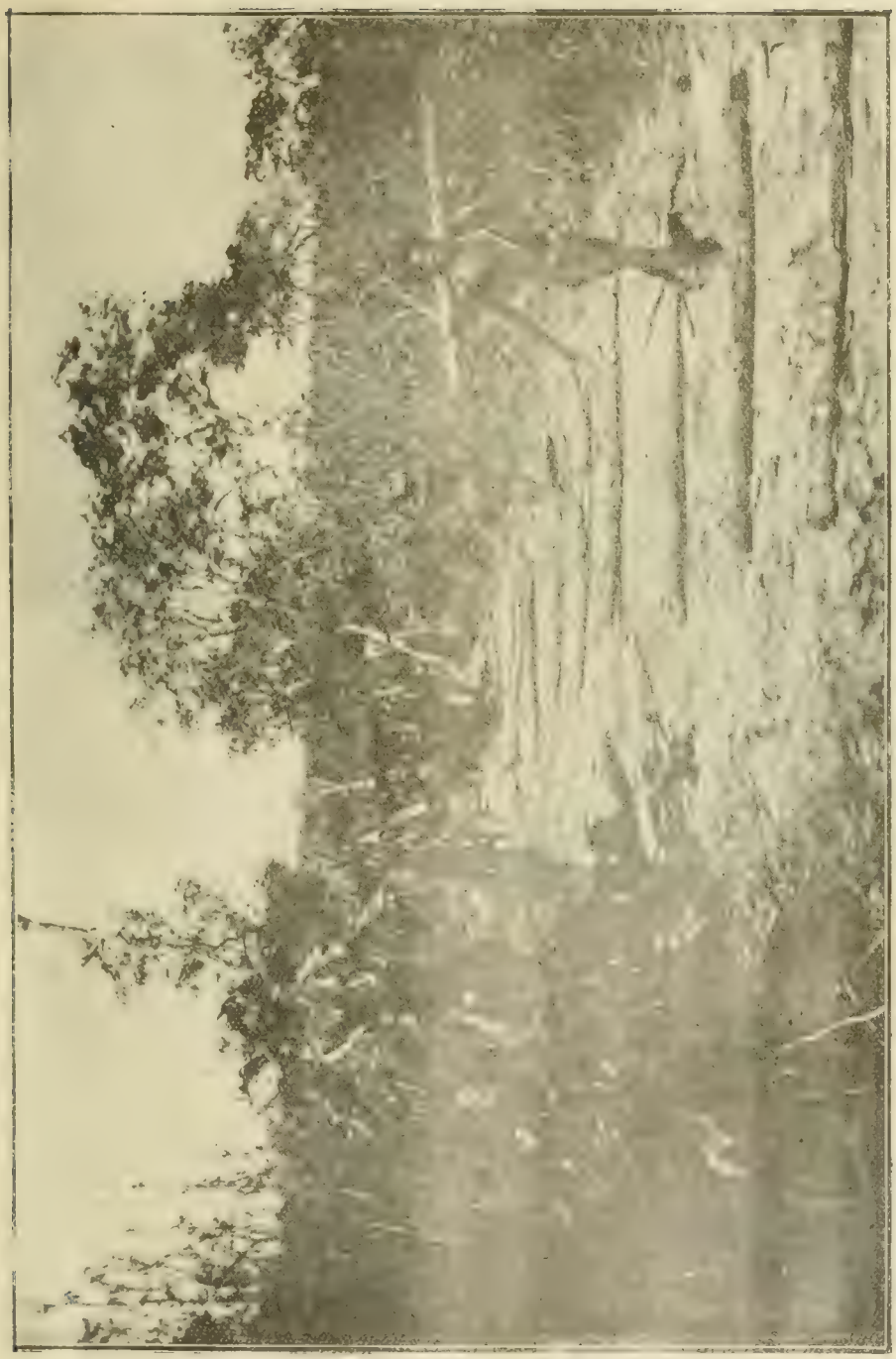
# Deuxième Partie

## CHAPITRE X

### La mission à Tamboura.

Dès mon arrivée, venant du M'Bokou, je suis mis par Marchand au courant de la situation. Il a donné l'ordre à Tamboura de réunir les vivres nécessaires à l'occupation de Kourtchouk-Ali, et il a rassemblé tous les renseignements possibles sur le Soueh, et sur la Mechra. Tamboura, qui est resté longtemps dans cette région avec les Turcs, dit que jamais un vapeur égyptien n'a pu, à cause de sa longueur et de ses roues, aller de la Mechra à Kourtchouk-Ali, mais que de nombreuses pirogues y ont fait le service; le passage est suffisant pour dix pirogues de front; quant à la profondeur, c'est une mer. Il y a bien des herbes, mais notre vapeur pourra passer; d'ailleurs les Djingués nous montreront le chemin; ceux d'Ayoum, voisin de Kourtchouk-Ali, sont de bons garçons tranquilles; ceux de la Mechra sont réellement méchants. Ils auront peur d'abord, mais ils seront vite rassurés; ils craignent seulement qu'on leur vole leur viande (leurs bœufs).

Marchand a tout de suite eu un long entretien avec ceux qui sont venus, soi disant vendre des moutons, en réalité prendre des renseignements sur nous. Marchand leur a expliqué que nous ne sommes pas des Turcs, notion essentielle à leur inculquer, car ils ont conservé l'horreur des Egyptiens qui les ont opprimés pendant plus de dix ans. Si nous étions des Turcs, nous arriverions par le Nil et par le Nord, nous venons du Congo et de l'Oubangui. De plus, nous ne parlons ni ne comprenons le Turc, seul, un d'entre nous l'a appris pour entrer en pourparlers avec eux. Nous connaissons les pillages, les vols, les mauvais traitements dont les Dinkas ont été victimes, nous avons désapprouvé cette conduite des Turcs et prévu que ça finirait mal pour eux. Notre conduite à nous est totalement opposée; d'abord, notre religion nous défend d'avoir des captifs, nous ne prenons rien sans payer, nous demandons, seulement, en échange de nos marchandises, de quoi manger et un emplacement pour faire nos cases et nos plantations; rien de plus. Bien loin de provoquer le pillage et le vol, nous n'entrons jamais dans un pays où on vole, où on se bat, nous ne plaçons notre pavillon que dans les endroits où règne la tranquillité, la sécurité, parce que les commerçants nous suivent et qu'au commerce, il faut une entière sécurité. C'est dans ces conditions que nous sommes venus chez Zémio, puis chez Tamboura, et nous désirons maintenant, avec l'aide des porteurs de Tamboura, nous établir à Kourtchouk-Ali, près des Dinkas, parce que les Dinkas forment une puissante nation très nombreuse qui va de Darfour au Nil, et que, plus les hommes d'une nation sont nombreux, plus le commerce est fort. Notre intention n'est



pas de pénétrer dans le p[illegible] Dinkas) parce que beaucoup nous [illegible] draient pour des Turcs et s'effraieraient, mais de nous installer près de leur [illegible] tière, de faire du commerce avec eux, puis, au bout d'un temps plus ou moins long, quand tous nous connaîtront et auront constaté notre façon de faire, nous pourrons, à leur demande même, venir au milieu d'eux.

Au nom de tous les Djingués présents, Yolaho (qui a été boy chez les Egyptiens) a répondu qu'ils ont compris et bien compris, que notre intention est excellente, qu'ils connaissent depuis plusieurs années notre présence chez les sultans du M'Bomou, que jamais notre conduite n'a donné lieu au plus léger reproche. Ils savent que nous ne sommes pas des Turcs, et, non seulement les Dinkas ne feront pas d'opposition, mais ils seront satisfaits de nous voir construire nos cases à côté de leur pays. Et Yolaho ajoute, comme péroraison : « S'il ne tenait qu'à nous, nous te dirions de venir tout de suite t'établir au milieu de nous, mais beaucoup des nôtres ne vous connaissant pas encore croiraient au retour des Turcs et prendraient peur. Laisse faire le temps et laisse-nous faire nous-mêmes qui vous connaissons bien. Viens à Kourtchouk-Ali. En arrivant, tu trouveras de la nourriture et de la viande. »

De ce côté, tout ce qu'on pouvait faire a donc été fait; les Djingués, après une distribution de cadeaux, sont repartis joyeux et tout acquis à notre cause, du moins en apparence. Quelle est la sincérité de leurs protestations ? Pour combien y entrait l'appât du cadeau entrevu et reçu ? C'est ce qu'il est impossible de savoir, il faut marcher les yeux fermés, nous n'avons d'autre ressource que Tamboura, et Tamboura ! ! !...

Cependant, jusqu'ici, il se conduit assez bien, il a certainement de la peine à réunir les vivres nécessaires, non seulement pour la future marche en avant, mais même pour la nourriture journalière de la compagnie. Nous arrivons au mauvais moment, à la fin de l'hivernage, c'est-à-dire, à l'époque où les approvisionnements commencent à être consommés, où la récolte n'est pas encore faite. Le noir ne cultive que ce qu'il lui faut pour vivre, il est à craindre que les magasins ne soient épuisés avant le jour où ils pourront se remplir de nouveau.

Il faut rendre justice au sultan, on exige de lui un effort considérable, il doit faire chercher la farine jusqu'aux confins de ses états, il doit fournir un nombre important de porteurs et nous lui demandons en même temps des travailleurs pour construire des postes et pour élargir les routes.

Les seules difficultés se produisent au sujet des vivres.

Le 15 août (jour de Pâte, nous nous reposons.

Le 16, Marchand se décide à partir en reconnaissance sur la rive droite du Soueh. Il veut explorer une partie du cours de la rivière en aval de Kodioli; avant son départ, il me donne toutes ses instructions; j'irai reconnaître la position du Mont Ghaza à l'Ouest de Tamboura; je presserai le sultan de rassembler les vivres pour l'occupation de Kourtchouk-Ali; je donnerai les

NARO, SŒUR DE TAMBOURA.

ordres nécessaires si le convoi de Bobichon arrive à la Méré. La reconnaissance du Soueh est le premier pas vers le pays Djingué, c'est le commencement de la marche en avant.

De retour au poste, je reçois la visite de Mme Naro, sœur de père et de mère de Tamboura, une femme de sang royal ! Elle est veuve, peut-être pas inconsolable, mais je néglige de m'en informer; je ne me mettrai pas sur les rangs pour devenir beau-frère de Tamboura. Elle lui ressemble beaucoup. Moralement surtout, elle a son air bourru, semble éminemment revêche et désagréable, et la fréquentation des cours ne lui a pas appris la politesse. Elle n'a pas plutôt saisi son cadeau qu'elle se lève et part sans un mot de remerciement.

Les journées s'écoulent assez monotones, les caravanes passent, les tornades se succèdent et la même inquiétude revient tous

les jours : les tirailleurs auront-ils à manger demain?

Le 19, nous sommes menacés de famine, plus une ration de farine dans le magasin. J'expédie courrier sur courrier à la zériba, mais rien ne vient, sauf le Fegui Idris avec de bonnes paroles. Je le préviens que si je ne reçois pas de vivres, j'envoie toute la compagnie manger chez le sultan. Idris me supplie de prendre patience, la nourriture est en route, elle arrive! A dix heures, en effet, je vois apparaître quelque chose : la valeur d'un épi de maïs par homme. Je me fâche, le Fégui promet qu'il en vient d'autres, jure par Allah; enfin, à midi, j'ai obtenu deux jours de maïs. Le 20, je me retrouve avec la même perspective de famine pour le 21. Je vais moi-même en parler au sultan. Comment pourra-t-il réunir les cinq cents paniers de farine demandés pour Kourtchouk-Ali, s'il ne peut en trouver dix par jour pour nourrir les tirailleurs? C'est vendredi « Nehar el Djema », le jour de la semaine, le jour saint des musulmans, et lorsque nous arrivons avec Landeroin sur la grande place du village de Tamboura, nous constatons que ce sultan, bon fétichiste, a déployé ses six étendards devant la porte de sa zériba. Le pavoisement est assurément la seule pratique musulmane qu'il connaisse et qu'il ait adoptée.

Après les saluts et les propos d'usage, sur l'état de nos santés, j'aborde les questions sérieuses et je dis au sultan :

— Je ne suis pas venu te faire de reproches, je veux seulement parler sagement avec toi, et te donner de bons conseils. Moi, je connais depuis longtemps le capitaine Marchand, toi tu le connais à peine; tu ne l'as encore vu que bon, parce que jusqu'ici, tu lui as donné à peu près ce qu'il te demandait, mais j'ai peur pour toi, si tu ne te mets pas sérieusement au travail, pour être en mesure de tenir tes promesses de fournir les porteurs et la farine qui doivent être à la disposition du capitaine dans trente jours. Notre chef est très bon, lorsque tout va bien, il est terrible lorsque tout ne marche pas à son gré. Dans trente jours, il te dira : « Tu es prêt? Nous partons. » Si tu n'es pas prêt, il attendra trois jours, quatre jours, peut-être huit; mais passé ce délai, n'espère plus de grâce. Si tu n'es pas en mesure, à ce moment, de nous conduire à Kourtchouk-Ali, comme il est convenu, prends garde! Le capitaine Marchand irait fort bien chercher un autre sultan capable de nous y mener, fût-il ton ennemi!

Tamboura m'assure que le rassemblement des porteurs est commencé, et que les vivres arriveront en abondance.

Je lui demande ensuite un peu plus de zèle dans le recrutement des volontaires que le lieutenant Mangin est chargé d'instruire; cette formation d'auxiliaires est d'un grand intérêt pour lui, c'est une armée semblable à la leur que les blancs veulent constituer au Sultan.

Marchand a donné l'ordre, en effet, de procéder à la création d'une compagnie auxiliaire. Mangin a reçu ses premières recrues, il y a quelques jours, une dizaine de jeunes gens de toutes races, et le recrutement ne s'annonce pas facile.

— Je n'oublie rien, me répond Tamboura. Et pour me le prouver, il fait comparaître trois volontaires qui vont me suivre au poste. Je remercie le sultan et je me retire; derrière moi viennent vingt paniers de farine, je n'ai pas perdu ma journée.

❖ ❖ ❖

J'écris beaucoup depuis le départ de Marchand, j'écris trop; les courriers pleuvent, il en vient de tous les côtés, et il faut y répondre.

Le courrier de France est arrivé, il apporte une mauvaise nouvelle : la mort du père de Largeau, à Niort.

Le même soir, un nouveau courrier expédié de Zémio, m'apprend la mort de M. Comte, à Bangui.

Dans le même courrier, Germain m'annonce le départ de Bobichon, de Zémio, ainsi que la fuite des pagayeurs N'Sakkaras qui armaient un des boats chargé de la chaudière. Le mécanicien Souyri attend de nouveaux pagayeurs pour rejoindre et suivre le grand convoi des pirogues. Enfin, Germain lui-même est immobilisé. Il est atteint d'une nouvelle bilieuse hématurique, dont il commence à se remettre. C'est la deuxième depuis notre départ.

Une lettre de Dyé me signale un retard dans l'envoi des fameuses baleinières qui étaient arrivées à Kimbédi par les soins de la société d'études au début de mars 1897! En août, elles ne sont pas encore à Bangui. Depuis que nous avons quitté le Congo, les transports se sont singulièrement ralentis! Et nous allons avoir bientôt un besoin pressant de ces embarcations.

Triste journée, je ne puis ouvrir une lettre sans y trouver de mauvaises nouvelles! Pour se mettre à l'unisson, le ciel verse des torrents d'eau.

Le lendemain, 23 août, j'étudie avec Gouly le tracé d'une nouvelle route plus directe vers le Soueh, et nous la faisons commencer tout de suite. Les difficultés de nourriture continuent, on vit vraiment au jour le jour dans l'inquiétude perpétuelle du lendemain; j'essaie à mon tour de prendre Tamboura, non par la famine, mais par la soif; son Fegui me demande du tafia pour le sultan. Je lui réponds qu'il en aura lorsqu'il enverra cent paniers de farine. Le pauvre Idris part en soupirant, il se doute qu'il sera mal reçu à la zériba. Gouly ne

croit pas au succès de mon procédé, si ivrogne que soit Tamboura. Le sultan fait le mort; deux jours, trois jours se passent sans que je voie rien apparaître.

Le 27, à neuf heures du matin, Largeau arrive.

Avec lui vient notre musique, le cé-

Ouverture de la route.

lophone, je le fais immédiatement porter dans ma case, il paraît qu'il ne profère plus aucun son. Je vais le réparer et lui rendre sa voix, peut-être séduira-t-il Tamboura et nous vaudra-t-il quelques kilos de maïs et de mil.

Il est près de midi, nous allons déjeuner, quand le Fegui Idris entre triomphant : « Viens voir », me dit-il. Je sors et j'aperçois une longue file de porteurs chargés de paniers de farine; les cent sont là. Gouly ne peut pas en croire ses yeux.

— Tamboura est encore plus ivrogne que je ne le pensais, déclare-t-il.

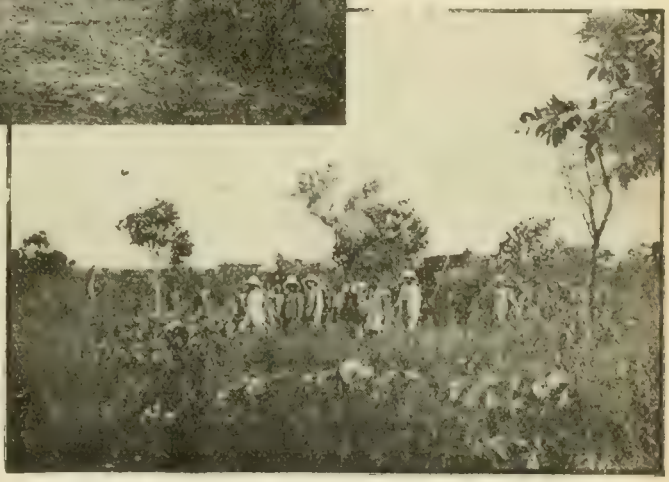
Je fais apporter deux bouteilles de tafia, le sultan les a bien gagnées. Cet heureux événement nous met tous en joie.

Le lendemain toute la journée, la pluie tombe sans arrêt; la nuit n'est pas meilleure, le vent souffle en tempête, et le ciel reste sombre dans la matinée du 30. A dix heures, seulement, le ciel s'éclaircit et dans un rayon de soleil, je vois passer soixante porteurs chargés de paniers de farine. Décidément Tamboura devient un sultan modèle! Il est vrai qu'il triche un peu, il fait mousser sa marchandise, les paniers ne sont qu'à moitié remplis.

Le 31 août, à quatre heures du soir, je reçois des nouvelles de Marchand, parti le 17 août pour explorer la rive droite du Soueh.

Il m'explique que l'état de guerre règne entre Tamboura et les Dinkas de Djour-Ghattas qui ont évacué la région, faisant du pays un désert. Etant donné la situation, il décide qu'on empruntera pour atteindre Kourtchouk-Ali, la route du Soueh qui est excellente, par Kana, Doroma, Guinzoli, poste de ravitaillement, et Kourtchouk-Ali.

Donc, le sultan doit prévoir le recrutement de deux cent-cinquante porteurs pour les paniers de vivres, les bagages des Européens et



Largeau arrive chez Tamboura.

quelques caisses de cartouches. Il faut lui reprocher d'avoir provoqué lec Djingués-Dinkas.

Au moment où je me dispose à communiquer à Tamboura les passages de cette lettre qui l'intéresse, un courrier m'apporte la nouvelle que Bobichon est arrivé le 25 à Rinda, son convoi a passé très vite le rapide de Ganjara, il pense être à la Méré en sept ou huit jours.

Je n'ai pas de temps à perdre pour envoyer les ordres nécessaires au transport du *Faidherbe* et parer à la nourriture des cent dix pagayeurs Banziris.

Je prépare les instructions pour Largeau, à qui j'ai donné l'ordre de se tenir prêt à partir demain au confluent de la Méré, puisque Germain, primitivement désigné, ne peut pas s'y trouver.

Dans sa dernière lettre, Dyé déplorant

[illegible] retard des baleinières, me parlait de prendre au passage, à [illegible], le chaland *L'Etienne;* je lui envoie l'ordre de s'en emparer.

Aux commandants de Ouango, Bangassou, Rafai et Zémio, j'annonce le passage de l'*Etienne* pour qu'ils prennent les mesures [illegible]

J'ai passé la nuit à écrire, j'ai fait tout ce que je voulais faire, je me sens tout joyeux malgré la pluie qui ne cesse pas de six heures du matin à onze heures. Largeau est obligé d'attendre une accalmie pour partir, il ne se met en route qu'à une heure et demie.

Tous les ordres sont donnés pour le débarquement de Bobichon ; je pense à profiter, avant l'arrivée du convoi, des derniers jours de repos pour aller vérifier la position de Mont-Ghaza, ainsi que me l'a prescrit Marchand. A table, je fais part de ce projet aux officiers ; Mangin demande à partir à ma place. Je cède à son désir. Comme Tamboura doit venir au poste chercher le cadeau mensuel que lui fait le Haut-Oubangui, je lui demanderai les porteurs [illegible].

⁂

Tamboura est venu chercher son cadeau, je lui ai lu la lettre de Marchand contre laquelle il proteste ; on a donné des nouvelles fausses au grand capitaine, il n'a jamais provoqué les Djingués. Il promet, comme toujours, d'exécuter tous les ordres [illegible] et les perles qu'il compte tout en parlant, l'intéressent beaucoup plus que les autres questions. Il trouve que le cadeau est maigre. Je ne le conteste pas, je lui fais simplement observer que ses paniers de farine étant des demi-paniers, il est naturel que son cadeau ne soit qu'un demi-cadeau. Du reste, celui-ci n'est pas le grand cadeau promis par Marchand, il le recevra quand il nous aura donné le moyen d'aller à Kourtchouk-Ali.

Tamboura n'insiste pas ; il déclare qu'il a très faim, il faut entendre faim de tafia ! Je fais semblant de ne pas comprendre. Je cherche une diversion en lui jouant un air de grande musique, ce qui le plonge dans l'admiration, mais au bout de cinq minutes, il redemande du tafia, et sur mon refus, il s'en va tout triste, répétant que je le laisse voyager sur sa faim !

Le sultan veut probablement se venger de l'abstinence à laquelle je le condamne. Le 4 septembre, il m'envoie, comme recrues pour les auxiliaires de Mangin, quatre hommes qu'on croirait tirés de la cour des miracles. J'envoie Landeroin demander à Tamboura s'il est devenu fou, ou s'il se moque de moi ; je lui retourne ses infirmes.

Il m'en renvoie deux autres. Positivement, Tamboura devient impossible. C'est intolérable. Je dis au Fégui que je porterai moi-même mes remerciements au sultan et le féliciterai de la variété d'infirmes qu'il possède.

Il a juré sans doute de me pousser à bout. Le lendemain, 6 septembre, il m'envoie son [illegible] Banda avec cinq poules et un panier d'arachides, me demandant un gros cadeau pour beau-papa. Je lui donne trois mètres soixante d'étoffe. Il s'attendait à un ballot ! Quelques heures plus tard, c'est le tour de son fils Rindji, porteur de trois poules ; je lui réponds que je ne donne rien pour moins de cent paniers de farine. Enfin, le 7, je demande au sultan des vivres et des travailleurs pour le sergent Venail qui a l'ordre de construire un [illegible] Rimbio. A [illegible] du soir, il répond qu'il chargera son fils Ahmed du ravitaillement, ce qui équivaut à une fin de [illegible] d'Ahmed. Pour les travailleurs, il refuse d'en donner ; le Rimbio, prétend-il, n'est pas sur ses Etats, et il doit songer à ses constructions de Ghattas et de Kourtchouk-Ali !

Le 10 septembre, à une heure du matin, j'arrive avec Landeroin chez Tamboura. Un courrier me suit, tout prêt à partir à Kodioli avec la lettre que j'adresse à Marchand.

Tamboura vient d'inaugurer sa nouvelle zériba ; il s'avance pour m'en faire les honneurs ; un peuple nombreux couvre la grande place. Je refuse d'entrer, et je demande au sultan s'il maintient les termes de sa réponse d'hier soir. Il commence alors un long discours pour me répéter que le Rimbio ne le regarde pas ; je l'arrête : « C'est bien ! Inutile de parler plus longtemps ». Et me retournant, je donne l'ordre au courrier de partir pour Kodioli. Puis, sans même regarder le sultan, je rentre au poste avec Landeroin.

Mangin vient de rentrer, son voyage au Mont-Ghaza s'est bien effectué. Il n'a pas encore eu le temps de me rendre compte que le fegui Idris se précipite dans ma case, suivi d'un premier ministre.

Derrière moi, sur la grande place de la zériba, j'ai laissé la consternation. Idris me supplie de lui donner une bonne parole pour réconforter le sultan qui craint pour sa tête et répète depuis mon départ que si son sang est versé, il retombera sur la tête de Zémio qui lui a envoyé les blancs. Je rappelle au fégui que c'est Tamboura lui-même qui a demandé les blancs, qui est venu les chercher, reprochant à Zémio de vouloir les garder pour lui seul. Pour la parole réconfortante, je n'ai rien de plus à lui dire : qu'il exécute les ordres du capitaine Marchand.

A deux heures, Idris revient, il amène dix-neuf travailleurs, quinze paniers de farine et un bazinguer chargé de conduire ce convoi au Rimbio ; à Boégui, il doit pren-

dre onze autres travailleurs. J'envoie deux tirailleurs et le sergent Tali ben Sibi pour vérifier ce que donnera Boegui et l'amener au poste s'il ne s'exécute pas.

Tamboura est toujours plongé dans la frayeur la plus intense, il me conjure d'écrire à Marchand pour détruire l'effet de ma première lettre. Un de ses bazinguers partira tout de suite en courrier. Je consens à expédier ce certificat de repentir, j'ai eu ce que je voulais, il n'y a pas lieu de tenir rigueur à ce pauvre sultan vraiment surchargé de travail. Depuis le départ de Marchand, trois cent dix charges sont passées venant de M'Bima et continuant sur Kodioli; la route directe de Kodioli par la rive gauche du Yobo a été ouverte. Au camp du Souch, les constructions sont presque achevées, et j'ai, en [illegible], cent soixante paniers de farine. Quand je me fâche avec le sultan, je suis presque honteux de le faire, car il met vraiment de la bonne volonté; mais, il le faut, sous peine de rester en route.

Le 14 septembre, Marchand ayant terminé son exploration du Souch est de retour à Tamboura. Le lendemain, nous allons au devant de Bobichon dont l'arrivée est signalée.

A cinq heures trente, M. Bobichon entre au poste à la tête de ses contremaîtres Bourakas. Le reste de son armée de pagayeurs attend au camp de la Méré. Avant de redescendre vers Zémio, Rafaï et Bangassou, Bobichon voulait avoir posé le pied dans le bassin du Nil, [illegible] très légitime puisque sans lui [illegible] les Bourakas recrutés par lui comme pagayeurs, le *[illegible]* ne serait jamais arrivé à la Méré et par suite au Souch.

La coque de « Faidherbe »

## CHAPITRE XI

**Transport du matériel du « Faidherbe » de la Méré sur route et sur le Yobo.**

A la Méré, Largeau attend les hommes promis par M'Bima, Goforou et Rinda. Ce dernier n'a été taxé qu'à cent porteurs, c'est peu, mais il est loin ; on peut difficilement agir sur lui. Donnera-t-il seulement ce qu'il a promis ? Je crois qu'en allant le trouver on pourrait exiger le double de ce qu'on lui a demandé ; je propose à Marchand de profiter du départ de Bobichon qui nous avait rejoint à Fort Hossinger pour descendre avec lui jusque chez Rinda.

Ma proposition acceptée, le 18 septembre, à une heure et demie, je me mets en route avec Bobichon et ses contremaîtres. Gouly chargé de faire la route de Boégui à Rinda, marche avec nous, ou plutôt derrière nous, car il emploie ses loisirs à confectionner une sorte de chariot dont les roues sont remplacées par des tonnelets de fer, il en fait l'essai et la tentative ne semble pas heureuse, le tirage est formidable, les tournants sont presque impossibles à prendre, le véhicule nous suit péniblement, nous nous en éloignons de plus en plus et quand nous arrivons à Boégui, à onze heures et demie, Gouly est encore loin ; à six heures du soir seulement, il arrive, navré du peu de vélocité de son appareil.

Le lendemain, nous repartons de bonne heure ; à quatre heures et demie, nous avons fait les vingt-huit kilomètres cinq cents qui nous séparent de Rimbio. Venail est là, et il a construit un petit poste charmant. Il nous présente un convoi de squelettes qui vient d'arriver ; ce sont des Boubous, don de Bangassou ; le sultan a choisi dans son troupeau une vingtaine de jeunes gens et il nous les envoie pensant qu'ils pourront nous rendre service. Ces malheureux, destinés chez le sultan à être mangés, devaient être à leur départ en assez bon état, mais, en vertu de ce principe que les porteurs n'ont pas besoin de manger, ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, on pourrait faire sur eux un cours d'anatomie. J'interdis à Venail de leur mettre aucune charge sur la tête ; il faut leur donner à manger et les envoyer tout de suite à Fort Hossinger. Tamboura, qui a déjà contemplé longuement les Yakomas, ces hommes qui mangent leurs semblables, en disant « qu'on n'avait pas idée d'hommes comme ça », va être bien plus étonné quand on va lui présenter les hommes destinés à être mangés : « La viande de Bangassou (Niama ti Bangassou) » comme disent les Yakomas avec un profond mépris. Aux Boubous, le sultan a joint également quelques Patris, ceux-là nous seront utiles comme pagayeurs ; Yakomas, Patris, Boubous, curieux assemblage à faire vivre ensemble, les maîtres avec les captifs, ceux qui devaient être mangés avec ceux qui devaient les manger ; les Patris et quelques N'Sakkaras nous sont seulement prêtés ;

ils retourneront chez eux quand nous n'en aurons plus besoin.

Le 20 septembre, à six heures du matin, nous attaquons la longue étape. Bobichon veut arriver le soir à la Méré. Pour des pagayeurs qui ne sont pas entraînés à la marche, dont les pieds sont attendris par un séjour constant dans l'eau, une étape de quarante-deux kilomètres est vraiment pénible; lorsque, à six heures, nous arrivons au port de M'Bokou, les malheureux sont exténués, leurs pieds ne les portent plus.

En route, nous avons croisé une partie de la coque du *Faidherbe*, enlevée par les hommes de M'Bima et de Goforou, qui ont tenu leur parole, mais Rinda ne se presse pas; Largeau attend toujours à la Méré, au milieu des tôles et des cornières. Un boat, le gros boat rouge aux tôles de trois millimètres, est tiré à sec, une des chaudières est déjà placée sur son traîneau; l'autre boat et l'autre chaudière sont en arrière avec Souyri venant de Bangassou.

Dans l'espoir de hâter la venue des Banziris, Largeau a envoyé l'interprète de Bobichon à la zériba de Rinda. Nous attendons le 21 et le 22. Enfin, le 23, nous nous décidons à embarquer pour Rinda. Bobichon emmène les deux pirogues d'Ali et celle de Zémio qui m'ont servi pour mon voyage; en échange, je garde deux des grandes pirogues amenées par le convoi.

Le premier jour, notre marche est assez lente; le travail énorme, je ne dirai pas de débroussaillement, mais de « désarbrage » fait à l'aller par Bobichon, ne sert presque plus à rien au retour, les eaux ont baissé, les branches autrefois recouvertes émergent aujourd'hui et nous barrent le chemin; les tournants sont courts pour de si longues embarcations. Comment Bobichon a-t-il pu passer avec ses pirogues accouplées, chargées, formant un monument de quarante-cinq mètres de long et quatre mètres de large et de trois mètres cinquante de haut, presque la dimension d'un vapeur du Congo. Je suis fier de mon exploration du M'Bokou, mais Bobichon peut l'être encore plus de son travail.

Toute la nuit, toute la matinée du 24 se passent sur l'eau; le ciel verse de véritables torrents, nous ne pouvons repartir qu'à une heure et le 25 septembre, à cinq heures du soir seulement, nous débarquons chez Rinda. Je suis arrivé ici le 24 juillet, Bobichon le 25 août, nous y revenons le 25 septembre. C'est la visite mensuelle.

Le lendemain, j'expose au sultan le but de ma visite; je lui propose, suivant ce qui a été convenu avec Marchand, une cartouche par porteur, de la Méré à Tamboura, et un mousqueton par cent porteurs; mais devant la facilité avec laquelle Rinda accepte ces conditions, mon ambition augmente et je lui propose le double pour tous les hommes qui viendront jusqu'au Soueh. Honnêtement, j'avertis le sultan que les charges à porter ne sont pas des charges ordinaires, que le travail sera pénible, je veux qu'il en prévienne lui-même ses hommes pour qu'ils ne se sauvent pas.

Rinda a l'air stupéfait de cette supposition qu'un ordre donné par lui pourrait ne pas être exécuté fidèlement; il affirme que ses hommes iront jusqu'au Soueh. Voilà qui réjouira Marchand et bien davantage encore les Pambias de Tamboura, ce sera toujours autant de travail en moins pour eux.

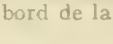
Au moment où je me disposais à aller au-devant de lui, Souyri accoste à la rive avec son boat et sa chaudière. Bobichon saisit le prétexte pour ne pas partir encore; il est tellement désolé de nous quitter qu'il recule ce moment autant qu'il peut. Il avait l'espoir de rester avec la Mission, mais sa présence dans l'Oubangui est nécessaire. Le 27 septembre, il monte dans sa pirogue pour le grand départ. En dépit de son mouchoir avec lequel il feint de s'éponger le front par une matinée plutôt fraîche, d'ailleurs, malgré le lorgnon qu'il assujettit avec rage sur son nez, je vois des larmes dans ses yeux; il essaye en vain de sourire, nous nous embrassons; les Bourakas impatients qui le conduisent, poussent leur pirogue à l'eau, à grands coups de pagaies, ils s'en vont et disparaissent au premier tournant.

J'ai fait dire aux villages d'apporter des vivres; de tous côtés tombe une pluie de patates, de courges, d'arachides, de farine de mil, je suis obligé de crier : assez! assez! Je n'ai pas assez de perles pour tout payer.

A midi, Souyri s'embarque pour la Méré où il retrouvera Largeau, moi je me dirige vers la zériba de Rinda. Il ne faut pas laisser le sultan s'endormir; je lui apporte cent cinquante petits bâtons représentant cent cinquante porteurs; chaque bazinguer recevra un certain nombre de ces bâtons et recrutera un nombre correspondant de porteurs. C'est le meilleur moyen de ne pas avoir d'erreurs dans les chiffres. La distribution se fait devant moi et les soldats de Rinda partent tout de suite en campagne. Je vais être obligé d'attendre, je tiens à emmener moi-même mes cent cinquante hommes. Philosophiquement, je m'installe au bord du M'Bokou, sans autre distraction que de regarder la pluie qui ne cesse pas de tomber. Le 29, Largeau m'écrit qu'il a reçu les cent porteurs de Rinda, primitivement promis, mais il renonce à faire avancer sa chaudière, il l'abandonne et concentre tous ses efforts sur le boat

rouge qu'il trouve horriblement lourd. Je lui réponds et lui conseille de laisser son bateau au Rimbio pour prendre toutes les charges de la coque du *Faidherbe* qui pressent plus que tout le reste; je verrai à m'arranger pour les grosses charges.

Trois jours se passent, j'attends toujours. Enfin, le 3 octobre, Rinda lui-même se présente suivi de ses cent cinquante hommes; tous sont là. Je pars avec mon armée de Banziris. Le lendemain je suis à pied d'œuvre au bord de la Méré.



⁘ ⁘ ⁘

Je n'ai pas de temps à perdre. L'une des chaudières est à dix kilomètres d'ici, où l'a abandonnée Largeau, l'autre est là dans le boat, dénommé boat blanc, c'est celle que Souyri a amenée il y a quelques jours.

Le transport de nos chaudières me tourmente. [illegible] Père Moreau à la Mission de la Sainte-Famille! Pourquoi n'ai-je pas osé le prendre avec moi? Regrets inutiles; ce qui est fait, est fait. Aujourd'hui, il faut trouver le moyen de porter mille kilos avec cette difficulté que ces mille kilos sont sous un petit volume, un mètre cube environ, et qu'il est impossible de placer dessous le nombre d'hommes nécessaires. Si je pouvais envelopper ma chaudière dans un espèce de berceau, avec de longs bambous, j'arriverais peut-être à la faire enlever par un nombre d'hommes suffisants? Mais dans quoi envelopper cette masse d'une tonne? Tout à coup, mes yeux tombent sur un filet de grosses cordes roulées dans un coin de ma case. C'est le filet d'un chef de village avec lequel il chasse les antilopes. On panneaute ici comme en France! Voilà mon affaire, je roulerai ma chaudière dans le filet; les bambous, je les ferai venir de M'Bima. En dépit du refus du propriétaire, je prends le filet et je le paie assurément dix fois ce qu'il vaut.

A trois heures de l'après-midi, je conduis mes porteurs près de la terrible charge; ils vont la « tâter » en la sortant du bateau! J'établis un système de porteurs qui permet de faire basculer assez facilement la chaudière en tirant sur les chaînes, et je la dépose délicatement à terre. Un châssis est tout prêt pour la recevoir, mais je remarque que le traînage sur châssis, qui n'a pourtant été pratiqué que pour franchir de courtes distances, a beaucoup abimé les tubes; la chaudière était près de terre, elle a heurté toutes les racines, tous les cailloux. Je n'ai pas encore de bambous, je ne peux essayer du portage; il faut trouver autre chose. Sur une des pirogues amenée par le convoi de Bobichon, je pose ma chaudière en équilibre, j'attelle les hommes, et en avant! Pirogue et chaudière filent presque comme le vent, un vent modéré toutefois; il faut le temps de déposer les branches d'arbres en travers de la route pour faciliter le glissement, mais les hommes disent « y a [illegible] ».

Lorsque le boat blanc sera démonté, je le ferai prendre par les hommes que Dat doit envoyer de M'Bima. Le 6, j'attends en vain de ses nouvelles, aucune réponse de lui, sans doute il est au pic Dou! Je me console en démontant le boat blanc. Je n'ai pour faire ce travail qu'une mauvaise clé qui ne prend plus sur les têtes usées des boulons; je vais être obligé d'en couper plusieurs avec un méchant burin sur lequel je frappe avec un marteau de poupée. Dans l'intérieur de mon boat, je cuis littéralement, je ruisselle. Enfin, à sept heures du soir, j'ai fini, les cinq tranches sont prêtes à être enlevées, il ne manque plus que les porteurs. Puisqu'ils ne viennent pas, je vais aller les chercher; quand la montagne ne vient pas à Mahomet, Mahomet va à la montagne.

Le 7, je me mets en route, je donne en passant un regard à ma chaudière qui continue à avancer; elle vient de traverser l'Adda et se dirige vers la Béanzara. Je fais mille recommandations pour le passage de ce ravin profond, il faut éviter que la pirogue porte à faux, elle serait coupée en deux par le poids énorme qu'elle supporte.

A 11 heures du matin, je suis chez M'Bima; en route, j'ai reçu une lettre de Dat; il était bien au pic Dou, il est heureusement rentré.

Tout de suite, je fais appeler le sultan. L'entrevue est orageuse; M'Bima ne veut rien donner. « C'est bien, lui dis-je, tu ne sortiras plus d'ici. » Je place un factionnaire devant la porte de ma case, et je préviens mon prisonnier que je l'emmènerai chez Tamboura si je n'ai pas trente porteurs dès demain matin.

Cette idée le fait trembler : chez Tamboura, dont le père a été tué par le sien! chez Tamboura qui ne rêve que vengeance! M'Bima est persuadé qu'il n'en reviendra pas, qu'il y sera empoisonné. Je lui réponds que c'est fort probable, et toute la nuit, je le laisse méditer. Devant la porte, accroupis sur leurs talons, ministres, femmes et enfants contemplent leur souverain avec des pleurs et des cris de douleur. A six heures du matin, les trente porteurs sont là, je relâche M'Bima et lui conseille de ne plus recommencer. A neuf heures, je passe chez Goforou, je lui communique les ordres de Marchand et lui demande dix porteurs pour demain. A la Méré, je trouve deux lettres de Marchand. Dans la première, il renouvelle ses instructions à propos de M'Bima qui est une rosse, il conseille un peu plus de ména-

gement du côté Goforou; il a donné ce qu'il a pu.

La seconde lettre me raconte l'arrivée de Largeau avec la coque du *Faidherbe* à Tamboura, d'où il repartira le 8 octobre pour Kodioli.

❖ ❖ ❖

Le 9, à cinq heures et demie du matin, je charge les tranches du boat blanc sur les trente porteurs de M'Bima. Les 110 porteurs de Goforou prennent mes caisses et les vivres. A ma grande surprise, je rejoins à neuf heures et demie mon convoi chaudière à la Biangara; il n'a fait que quatorze kilomètres cinq cents en trois jours. J'ai un sinistre pressentiment, il y a un malheur! Hélas! malgré mes recommandations, ils ont voulu passer le ravin trop vite; ils ont coupé la pirogue en deux, et penauds, ils attendent mon retour depuis deux jours. Inutile de se lamenter, c'est une pirogue en moins, elle aurait été utile, on en fera une autre. Je fais consolider la meilleure des deux moitiés, je charge la chaudière sur la demi-pirogue et la marche reprend.

La pénurie de vivres commence à se faire sentir, tout ce que j'ai apporté de chez Rinda, tout ce que j'ai acheté chez Goforou est mangé, il ne reste plus rien et la route est déserte. Je ne suis qu'à une vingtaine de kilomètres du Rimbio, peut-être trouverai-je des vivres! Puisque Gouly vient d'y arriver, je vais aller dîner avec lui. Je le trouve très occupé; il a entrepris la construction d'un chariot destiné au transport du boat rouge abandonné par Largeau. Son premier chariot d'un petit modèle n'ayant pas réussi, il en fait un, grand modèle. Il a trouvé chez Rimbio, parmi les charges venues de la Méré, quatre roues de voiture Lefèvre; malheureusement, on a envoyé les roues sans les essieux! Gouly veut remplacer les essieux absents par une série de petits troncs d'arbres passant entre chaque jante et reliés ensemble par des torsades de fil de laiton. Je doute fort du résultat. Les deux roues seront indissolublement liées entre elles, il sera impossible de les faire tourner. Si on avait les essieux! Pour l'instant, le boat rouge sort de prison. Gouly a arrêté quelques-uns des Banziris de Largeau qui se sont enfuis, et les a enfermés dans la petite cale avant de la baleinière. Ils ressemblent positivement à des harengs dans une boîte, ils font une triste figure. Je demande à Gouly de les garder jusqu'à mon arrivée, je les relâcherai devant nos hommes, les chassant chez leur maître Rinda qui se chargera de les punir.

Dans la soirée, courrier de Marchand. Il m'annonce que la coque du *Faidherbe* sera déposée le 15 à Kodioli.

Je passe la nuit au Rimbio, le lendemain matin, je retourne à ma chaudière. Elle n'avance pas vite! Les Banziris ont profité de nos absences pour se reposer. Ils ont fait hier trois kilomètres huit cents! Il faut dire à leur décharge, qu'il n'y a jamais plus de la moitié des hommes employés au convoi; l'autre partie est dispersée dans la brousse à la recherche des racines et des

Le sultan M'Bima.

fruits sauvages. Que puis-je leur dire? Je n'ai rien à leur donner; ils meurent de faim, et malgré ça, ils restent, se nourrissent d'une igname sauvage de temps en temps. Ils ont vu passer, à travers la brousse, comme des antilopes effarés, les fuyards du convoi de Largeau et ils n'ont pas bronché! Il est vrai qu'à ce moment je les ai réunis, leur rappelant les ordres donnés par Rinda lui-même, je leur ai fait comprendre que leurs frères déserteurs avaient peut-être une excuse. Rinda leur ayant dit de n'aller que jusqu'à Tamboura, et leur ayant envoyé l'ordre plus tard de pousser jusqu'au Soueh, ils n'ont pas cru l'envoyé du sultan, mais, eux, connaissent la volonté de Rinda, ils seraient sans excuse. Et puis, j'ai fait briller devant leurs yeux des repas pantagruéliques chez Rimbio! Mais tiendrai-je ma promesse? J'ai écrit à Marchand. J'ai lancé un cri de désespoir : « Envoyez-moi des vivres ou je donne ma démission ». Tamboura trouvera-t-il quelques paniers de farine dans le fond des greniers de ses sujets? Je re-

viens tous les soirs à Rimbio, avec l'espoir d'y voir arriver un ravitaillement.

Le lendemain, une nouvelle lettre de Marchand m'annonce cent ou deux cents autres rations qui m'arriveront dans deux jours. C'est presque l'abondance. Il était temps, mes Banziris seraient certainement morts avant d'avoir atteint Tamboura; tous les jours, la longueur des étapes diminue; de huit kilomètres, nous sommes tombés à six kilomètres trois cents, puis à cinq kilomètres trois cents, puis à deux kilomètres huit cents; enfin, le 14 octobre, les deux derniers kilomètres ont été franchis en trois heures et la chaudière est entrée au Rimbio. Mes cent cinquante hommes sont là, pas un ne manque à l'appel. Ils ont senti les paniers de farine apportés hier par Landeroin, ils ne sont pas partis ce matin à la recherche des ignames sauvages. Je fais faire tout de suite la distribution, nous verrons après le repas, à essayer le fameux chariot de Gouly.

A huit heures, nous commençons les expériences; je veux transporter en même temps le boat et la chaudière; je fais mettre l'une dans l'autre. Gouly est inquiet du chargement de cette masse qui pèse trois tonnes; je suis bien plus inquiet de la façon dont nous pourrons faire tourner l'appareil! Aux deux troncs d'arbres en glissière, je fais arriver assez doucement mon bateau aux quatre roues, je mets mes Banziris à la chaîne. En avant! L'appareil roule, Gouly exulte. Mais nous ne sommes pas partis dans l'axe exact de la route; il faut se redresser, c'est le moment critique. J'attelle les hommes d'un seul côté à gauche, le chariot persiste à avancer droit devant lui.

— Calons la roue de droite, me dit Gouly.

Nous calons solidement, les Banziris tirent énergiquement, cette fois, le chariot vient du bon côté, mais au cri de victoire de Gouly répond un craquement sinistre : le mouvement de tension a brisé les essieux et l'appareil se couche sur le flanc! Il faut y renoncer, Gouly est triste d'avoir tant travaillé pour rien et moi je suis navré d'être forcé de revenir au traînage. Je veux pourtant emmener ce boat en même temps que ma chaudière. Diviser nos hommes en deux équipes est une chose impossible, ils déclarent qu'ils sont trop peu. Avec cent hommes, Largeau a eu de la peine à amener le bateau jusqu'ici; moi, j'ai en tout cent cinquante hommes. Si je pouvais faire porter ma chaudière par trente hommes, avec trente hommes de relai, il m'en resterait quatre-vingt-dix pour traîner le boat. Justement les porteurs de M'Bima viennent de m'apporter les bambous que j'ai demandés à Dat; essayons le filet que j'ai acheté sur les bords de la Bourkobo.

J'enveloppe la chaudière dans le filet, je fixe dix bambous dans la largeur, on ne peut en mettre davantage; j'en place deux autres en long, je poste un homme à chaque extrémité et, au commandement, je fais enlever. Impossible d'obtenir un peu d'ensemble. Je recommence; à la troisième ou quatrième tentative, ma chaudière est en l'air, mais les porteurs ne sont pas d'égale taille, le poids porte plus sur les uns que sur les autres; je veux les faire marcher, ils titubent et ma chaudière retombe à terre. Bien heureux de ne pas avoir eu d'accident! Avec les tirailleurs, je pourrais peut-être réussir, avec des porteurs, jamais, l'ensemble et la bonne volonté leur manqueront toujours.

Et je me retrouve entre ma chaudière et mon boat, comme l'âne de Buridan. J'ai décidé que je les emporterai tous les deux, je les emporterai! Ces braves Banziris sont incapables de réfléchir que le boat est cinq fois plus lourd que le morceau de pirogue sur lequel ils ont amené la chaudière, je vais remplacer ma demi-pirogue par le boat. Résisterai-il à la traction et au glissement avec un tel poids dans l'intérieur? Je crois que oui. En tout cas, essayons. Je fais mettre ma chaudière dans le boat, disposer des rondins en travers du chemin, consolider le bateau pour l'empêcher de s'ouvrir. Je donne l'ordre au charpentier de resserrer les bords en les maintenant de distance en distance par des torsades de laiton. Demain, nous nous remettrons en route.

La présence de Gouly va être nécessaire au Rimbio, il me demande l'autorisation d'aller jusqu'à la Méré, voulant profiter de la crue exceptionnelle des rivières pour remonter la deuxième chaudière en pirogue de la N'Zéron au Rimbio. Je crois la chose impossible, mais je le laisse essayer. Pendant qu'avec Landeroin nous prenons la direction de Tamboura, Gouly s'éloigne dans l'Ouest.

Comme les jours précédents, nous recommençons à nous traîner lamentablement, l'allure est cependant un peu plus rapide, Marchand nous ayant envoyé quelques vivres. Lui-même vient nous rendre visite le 17 à la Bitanguari; nous déjeunons ensemble et nous décidons d'envoyer Gouly chez Rinda, il lui donnera deux cents cartouches en acompte sur le travail de ses hommes et il essaiera d'obtenir de nouveaux porteurs. Le sergent Yéro-Si emporte ces ordres, il accompagnera Gouly en qualité d'interprète.

Les jours de pluie, nous avançons lentement, mais nous avançons; les jours de sécheresse sont terribles; les bois ne glis-

La chaudière dans le bout

sent plus, le boat les entraîne avec lui, d'où une résistance énorme à la traction, ou bien ils prennent feu quand les Banziris excités, donnent un coup de collier, et le bateau derrière lui laisse une odeur de brûlé. Nous avons franchi les quarante-deux kilomètres cinq cents qui séparent la Méré du Rimbio en neuf jours. Il nous en faut sept pour parcourir quarante-trois kilomètres cinq cents entre le Rimbio et Tamboura; le 21 octobre, à cinq heures du soir, nous sommes au bord du Yobo. J'ai donc mis seize jours pour traîner mes trois mille kilos sur une route de quatre-vingt-six kilomètres de longueur, faisant en moyenne un peu plus de cinq kilomètres par jour. Je ne puis me plaindre de mes Banziris et de leur chef Akoua. Marchand, qui est venu assister à notre arrivée, distribue des cadeaux à tous; demain, nous nous reposerons et nous repartirons après-demain.

Marchand me renseigne rapidement sur les derniers événements; les voici : les convois de Kodioli marchent bien, ceux de Zémio sur M'Bima sont presque terminés; Dat vient d'annoncer l'arrivée de trois cent soixante-cinq porteurs conduits par un fils de Zémio; parmi ces charges, deux cent-cinq sont des pièces du *Faidherbe* ou du chaland l'*Étienne*. Dyé a eu un accès de dysenterie, il est à peu près remis, il n'a pas de chance. Lui, le seul de la Mission, qui, pénétré d'une sainte terreur des microbes, ne boit que du thé, il est le seul atteint! Voilà vraiment de quoi devenir sceptique.

Souyri, parti le 14 de Tamboura, est arrivé à Kodioli, il a remonté le boat blanc et commence les travaux préparatoires au remontage du *Faidherbe*.

Une nouvelle intéressante : Dat vient de recevoir les essieux des roues Lefebvre! Marchand lui a donné l'ordre de les expédier à la Méré, où Gouly verra à les utiliser. C'est le transport rapide de la deuxième chaudière assuré.

Largeau est arrivé à Kodioli le 14, il a trouvé toute la route Est terminée, moins la partie comprise entre la Douma et la N'Gouni, c'est-à-dire la partie de Naro; tous les chefs ont donné des vivres; sauf Naro, toujours Naro! Cette femme en prend vraiment trop à son aise, elle abuse de son sexe, et de sa qualité de sœur du sultan. Largeau est reparti en reconnaissance par Bafouka et Rindji vers le confluent de la Mango et du Soueh; à son retour au poste Arsenal (Kodioli), il ralliera Mangin au poste des Rapides.

Venail va s'y porter avec un convoi de ravitaillement, Largeau le suivra et Mangin ira faire une reconnaissance à l'Ouest jusqu'à la Waou, après quoi le moment sera probablement venu de marcher sur Kourtchouk-Ali.

Les courriers abondent. Le 22 octobre, à neuf heures du matin, c'est un tirailleur qui vient de l'Ouest avec des nouvelles de Germain et de Dyé. Il ne reste plus rien à Zémio. Pacotilles, Faidherbe, Etienne, recharges, Germain et Dyé sont partis le 10 octobre. L'adjudant de Prat annonce en même temps que près de 400 charges son arrivées à Sinangba depuis le 5 octobre et ont continué sur M'Bima.

A midi et demi, c'est un courrier de l'Est : Largeau est rentré à Kodioli; il rend compte de sa mission; il a été jusqu'au confluent de la Béki et du Soueh. La dernière partie de la reconnaissance de Largeau avait pour but de déterminer la navigabilité du Yobo depuis le confluent de la N'Gouni; il n'avait pu suivre le cours entier du Yobo dans cette partie, mais il le croyait navigable ainsi que l'affirmaient les indigènes.

Le lendemain, 23 octobre, à sept heures du matin, je reprends mes Banziris et me remets en route vers le Soueh. J'ai abandonné ma chaudière; j'avais promis à mes hommes que pour les reposer je leur ferai donner à Tamboura des charges ordinaires. Les malheureux! Marchand leur a donné la double charge! Une charge de soixante à soixante-cinq kilos.

Je traîne littéralement mon convoi; les pauvres gens font quelques centaines de mètres et s'arrêtent; à chaque instant, il faut que je les relève; pour leur prouver que les charges ne sont pas lourdes, je les prends moi-même. Je fais allègrement un bout de chemin, puis je m'empresse de les leur rendre, car elles sont vraiment écrasantes. Enfin, nous arrivons à sept heures du soir chez Baté, où nous trouvons, heureusement, des vivres en abondance; mais demain... nous serons chez Naro! Nous y arrivons à huit heures du soir, après une effrovable journée, et l'ineffable sœur de Tamboura m'envoie pour mes cent cinquante hommes un panier de pistaches et une calebasse de haricots! Le lendemain, malgré tous mes efforts et les encouragements que je distribue de la tête à la queue, nous ne sommes au bord du Soueh, à Kodioli, qu'à neuf heures du soir; nous y trouvons des vivres; heureusement.

Largeau est là, mais je ne puis rester longtemps, ma chaudière m'attend à Fort Hossinger, il faut que je la retrouve le plus vite possible. Le lendemain, à midi, j'entre à Tamboura, dans la salle à manger où Marchand, Emily et Landeroin sont réunis; je viens presque d'accomplir un record, j'ai fait les quarante derniers kilomètres en six heures et demie.

❖ ❖ ❖

Me voilà pour quelques jours condamné à l'inaction, faute de porteurs pour trai-

ner ma chaudière, aussi je forme un projet que Marchand croit mauvais, mais que j'ai bien envie d'essayer; puisque le Yobo est navigable de la [illegible] au Bouch, d'après les rapports de l'[illegible], pourquoi ne pas essayer de descendre tout le Yobo?

Entrée du Fort Hossinger

J'irai toujours aussi vite que [illegible] avec moins de monde. Marchand croit que Yobo doit être un escalier, c'est possible, mais on peut peut-être le descendre; il faut que je me renseigne.

Malheureusement, il est difficile d'aborder Tamboura en ce moment; il vient de perdre ses deux neveux, fils de Gadi. Depuis trois jours, les coups de fusil partent sans discontinuer et les libations n'arrêtent pas; la douleur est grande à la zériba! Akoua, le chef de mes Banziris, en a profité pour s'abreuver pendant trois jours, c'était une politesse qu'il faisait au sultan et qu'il aurait prolongée si Rinda ne l'avait pas attendu. J'avais hâte de le voir partir, il était satisfait de son cadeau et son [illegible] Rinda à envoyer [illegible] Gady est en ce moment en recrutement auprès de lui. Akoua a quitté la zériba, la douleur du sultan va-t-elle se calmer un peu? Je vais essayer d'avoir des renseignements sur le Yobo. Au moment où je me mets en route avec Landeroin, le Fegui Idris nous annonce que Tamboura est bien malade et qu'il demande des médicaments. Nous arrivons auprès du sultan qui se plaint beaucoup de l'estomac. C'est assez naturel! Il a sans doute une forte dilatation; on l'aurait à moins! Je lui donne naïvement le conseil de boire du lait, mais il m'arrête court :

— Non, dit-il, je sais ce qu'il faut pour me guérir, il faut que je me soigne au tafia.

Je le regarde d'abord avec ahurissement, puis je réfléchis et je conclus qu'il a raison, il fait tout simplement de l'homéopathie! Et on croit, en Europe, que la pharmacopée nègre en est toujours aux simples!

Je rentre au poste plein d'admiration pour Tamboura et enchanté de ma visite, car les renseignements sur le Yobo sont parfaits, il n'a que deux chutes, une à côté de la zériba du sultan, l'autre très grosse chez son frère Bazimbi. Marchand est fort étonné, il m'objecte les différences d'altitude, mais on ne risque rien à essayer et mon départ est décidé.

Sortie du Fort Hossinger

Germain est arrivé à Fort Hossinger le [illegible] octobre; il va prendre à Kodioli la direction du poste et surveiller le remontage du [illegible], qui présente des difficultés inattendues. Quand Souyri a ouvert les caisses de rivets, il a constaté que pas un seul n'était à la dimension; tous trop grands ou trop petits! Il va être obligé de refaire tous les trous des tôles; c'est un nouveau retard!

Après quatre jours de repos, Germain part pour Kodioli le 5 novembre, pendant

que de mon côté je me lance sur le Yobo. Hier, j'ai remis le boat à l'eau : à la chaudière, j'ai ajouté vingt-six charges diverses, tôles de rechange, tout un matériel encombrant dont on est bien aise de se débarrasser. Personne ne croit à la réussite de mon entreprise, mais je remarque que ce doute n'empêche pas de charger à fond

Vil[illegible]

mon bateau : aux vingt-six charges que j'ai prises hier, on a joint ce matin deux cents bouteilles de tafia et soixante-quinze bouteilles de vin ! Volontiers on me donnerait tout le magasin. Mon équipage se compose de dix pagayeurs Patris et de quatre tirailleurs. Cet enthousiasme à augmenter la charge du boat se comprend d'autant moins que, depuis plusieurs jours, les tornades semblent vouloir cesser ; le 30, nous avons eu un fort coup de vent, quelques gouttes d'eau, le tonnerre a grondé dans le lointain ; depuis, plus rien. Le Yobo a dû baisser d'une façon inquiétante, il doit en être de même du Soueh ; nous appelons la pluie de tous nos vœux ; après l'avoir eue pendant seize mois, quand elle ne pouvait que nous ralentir, allons-nous en être privés au moment où nous en avons besoin ?

J'avais compté arriver le soir même aux premières chutes. Landeroin et les tirailleurs m'y attendaient pour m'aider ! A six heures du soir, je n'avais pas avancé de trois kilomètres ! Le Yobo est bouché par les arbres qui poussent au milieu de son lit, obstrué par des bancs de sable, coupé par des ponts, véritables barricades faites d'arbres morts et vivants reliés par des lianes ; c'est un effroyable travail. Peut-être, en avançant [illegible] meilleur. Le second jour, je fais encore trois kilomètres, mais le troisième je n'avance que de seize cents mètres. Bref, je n'arrive que le 11 [illegible] aux premières chutes, à cinq heures et demie du soir. Du poste à ce point, par la route de terre, il y a à peine neuf kilomètres. J'en ai fait dix-sept en suivant les innombrables crochets du Yobo et j'ai mis sept jours pour obtenir ce beau résultat !

Le 12, au matin, Marchand, prévenu de mon passage aux Chutes, envoie pour m'aider une vingtaine de tirailleurs conduits par Dyé qui vient d'arriver à Fort Hossinger. A une heure de l'après-midi, la chute est franchie, le boat est rechargé, je repars avec l'espoir d'une meilleure navigation. Vain espoir, ce ne sont plus seulement les arbres qui m'arrêtent, maintenant ce sont les rapides, et quels rapides ! des cascades sur des rochers, sans aucun fond. Le 14 novembre, à neuf heures du matin, je suis devant cette chute représentée comme la grande et l'unique chute du Yobo. C'est une brusque dénivellation de dix à quinze mètres de haut sur quatre cents mètres de longueur ; le ruisseau descend à travers un chaos de blocs de granit. Les bazinguers de Bazembi sont là ; je fais tirer le boat à terre, je cherche un passage sur la rive droite et à une heure de l'après-midi, je suis de nouveau à flot au pied de la chute. Au moment de repartir, je reçois un courrier de Marchand. nouvelles de France, nouvelles de la Mis

sion. Création du poste de Fort Desaix, avec les instructions à Mangin. Le poste sera créé au confluent des deux rivières, Souch et Waou, puis Mangin restera là et Largeau remontera le Waou en exploration.

Il faut que j'essaye d'arriver le plus vite possible à Kodioli; il est vrai que la venue des chaudières ne fera pas marcher plus vite le travail de la coque. Et puis, comment aller vite? ce ruisseau est invraisemblable, les tirailleurs entrent dans l'eau à six heures du matin et ils n'en sortent qu'à six heures du soir; toute la journée ils manient la hache comme des bûcherons, le plus souvent même, c'est sous l'eau qu'ils doivent couper les arbres et ils ne peuvent guère se reposer la nuit, il fait réellement froid et les moustiques et les fourons nous dévorent.

J'ai pris en horreur le Yobo.

Et dire que Marchand me croit déjà à Kodioli! Après le grand barrage, il pensait que j'allais trouver la rivière libre, ma dernière lettre a dû le détromper.

Nous sommes le 19 novembre; depuis le passage des chutes, je n'ai pas fait six kilomètres! et dans ce moment, je suis en face d'une véritable forêt vierge sous et sus fluviale; des arbres, des lianes, des rochers, il y a de tout dans ce ruisseau, sauf de l'eau. Enfin, j'arrive au confluent de la Maékou, peut-être le Yobo prendra-t-il un peu plus d'importance? Il n'en est rien. Je retrouve une série de chutes; j'envoie chercher du renfort aux villages voisins, je passe deux chutes, trois rapides; je me remets à flots, je repars et je tombe en face d'un obstacle encore plus terrible que les rochers de Bazimbi, c'est désespérant et je désespère.

Marchand croyait que le Yobo était un escalier; il se trompait, c'est une échelle. J'en ai assez, il est inutile d'insister; après seize jours d'un travail à tuer mes quatre tirailleurs et mes dix Patris, je n'ai pas avancé de vingt kilomètres, je donne l'ordre de tout décharger, sauf la chaudière, je vais chercher un chemin pour rejoindre le plus tôt possible la grande route de Tamboura à Kodioli. Une lettre de Marchand vient de m'apprendre que Gouly a mis l'autre chaudière sur les roues Lefèvre et qu'elle marche à vingt-cinq kilomètres par jour. Dyé a pris la direction à Tamboura et il est en train de la conduire à Kodioli: il reviendra tout de suite chercher la mienne : une fois le boat déchargé, il ira vite.

Le 23 novembre, je reprends la navigation sur terre en pleine brousse. Une première équipe, munie de bâtons, couche l'herbe devant elle, une deuxième munie de haches coupe les arbres, et derrière, le reste des bazinguers et des travailleurs tirent le boat.

Le 24, Dyé m'écrit qu'il a cassé son essieu! J'ai, parmi mes charges, un deuxième essieu, mais cassé également; comme il y a peu de chance pour que les deux essieux soient cassés exactement au même endroit, Dyé pense qu'en réunissant les deux, et en les liant solidement avec du fil de laiton, il pourra en refaire un! il me demande de lui envoyer mon morceau d'essieu par les voies les plus rapides.

J'avance à petits pas, de trois à quatre kilomètres par jour. Le 27 seulement, je rejoins à midi la grande route, juste au pied du Bia Loubou. Me voilà au moins sur un chemin convenable, mais telle l'agriculture en France, je manque de bras? Tamboura m'a fait annoncer des hommes de Baté, je les attends encore; je ne possède qu'une soixantaine de bazinguers, suivis, il est vrai, d'une armée de petits pages, mais c'est peu pour traîner 3.000 kilos et porter les charges que j'ai dû retirer du boat. J'écris pour me plaindre à Marchand et, en attendant, je marche toujours. Le 28, Gouly et Dat me rejoignent à six heures du soir; Dyé me fait savoir qu'il campe tout près de moi et qu'il prendra le lendemain la chaudière avec son essieu réparé.

Marchand me réclame :

« Gouly et Dat partent demain pour rejoindre votre envoi; si vous croyez que Gouly peut vous remplacer, confiez-lui toute la boutique et revenez ici vous reposer... par un travail de bureau.

« Vous devez connaître la catastrophe de l'*Etienne*, Schinkirch a passé un rapide sans décharger, il a coulé avec toutes ses charges. On en repêchera quelques-unes, mais dans quel état? Et le chaland? J'ai hâte de vous revoir à ce passage critique de notre Mission et de terminer avec vous le coup de chien de la dernière heure qui me fixe encore ici. Faites un dernier prodige et revenez vite, j'ai réellement besoin de vous avoir à côté de moi.

« Vous savez que la coque du *Faidherbe* a été lancée le 22 novembre, en ce moment, elle descend avec Germain la succession des rapides. »

Le 30 novembre, après avoir remis la chaudière à Dyé je me décide à quitter aussi le boat rouge, ce vieux compagnon de route. Dans trois jours il pourra être remis à l'eau au confluent de la Douma, Gouly l'amènera à Kodioli.

Ma chaudière devait arriver le 2 décembre au Soueh et le boat rouge le 5 décembre, jamais bateau ne s'est autant promené sur les routes, n'a navigué sur des ruisseaux moins navigables; je ne croyais pas qu'il dût un jour être à plus rude épreuve! (1)

Le 30, à quatre heures du soir, je retrouvais Marchand à Fort Hossinger.

(1) Voir *A Travers l'Afrique*, Fayard, éditeur.

" L'ETIENNE " CHEMINANT DANS LA PASSE.

## CHAPITRE XII

**Séjour à Tamboura. — Nouvelles du « Faidherbe » et de l'occupation de Fort Desaix. — Départ de Tamboura. — Arrivée à Fort Desaix.**

En dehors du lancement du *Faidherbe,* le 22 novembre, et du départ de Mangin pour Kourtchouck-Ali, un événement sensationnel s'est passé en mon absence; Tamboura a reçu son grand cadeau. Il y avait bien un peu de tirage entre Marchand et le sultan au sujet des auxiliaires de Mangin qui avaient tous déserté les uns après les autres ; Tamboura avait été accusé de favoriser ces désertions pour se procurer des armes et des munitions, mais il s'était lavé de cette calomnie en arrêtant les fugitifs et en rendant les fusils ; le grand cadeau lui avait montré que son innocence était reconnue.

Le 9 novembre, Landeroin et le sergent Bernard, précédant douze tirailleurs sont arrivés à la zériba conduisant vingt hommes chargés de cadeaux : glaces, verroterie, parfumerie, chéchias, deux cents pièces d'étoffes, une demi-barre de sel, deux caisses de perles rouges, bleues et blanches, de la poudre et cinq mille capsules.

Le Fegui Idris, l'interprète, était, paraît-il, plongé dans l'admiration et dans la stupéfaction, Tamboura dans la satisfaction. Le sultan a affirmé n'avoir jamais rien vu de pareil depuis Stamboul ! Il ne faut pas croire que Tamboura ait jamais vu Stamboul ! Il a vu des Egyptiens et ce sont les richesses de leurs magasins qu'il assimile aux splendeurs de la capitale, aux trésors du sultan !

En ce moment, Tamboura est encore en deuil, il a perdu une fille, et le protocole veut qu'il reste enfermé quatre jours sans manger, mais pas sans boire ! Il faudra vraisemblablement soigner son estomac à la suite de cette pieuse retraite.

J'ai bien fait de revenir tout de suite. Marchand est dans la situation d'un homme qui a envoyé jouer pour lui, qui a mis à distance sa fortune sur un tableau, et attend le résultat. Mangin est chez les Djingués, et de cette prise de contact dépend l'avenir. Germain est dans les rapides avec le *Faidherbe,* en sortira-t-il sans avaries irréparables ? Après avoir eu tant de peine à amener le vapeur au Soueh, va-t-il s'y perdre, échouer à l'entrée du Nil ?

Une lettre de lui reçue le 30 annonce que le *Faidherbe* a passé les rapides où s'est perdu l'*Etienne.*

Germain annonce encore qu'il s'emploie au desséchement de l'*Etienne* et que, malgré de grandes difficultés, il espère réussir. Depuis cette lettre, rien ; Marchand ne vit plus, il me livre ses réflexions.

Germain aurait dû arriver le 1er dé-

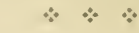
cembre au plus tard, au poste des Rapides. [illegible] Un nouvel accident au *Faidherbe*, à l'*Etienne*, et qu'il ne veut me signaler qu'une fois réparé? De plus ce retard est navrant, le vapeur pourra-t-il passer le Grand Rapide maintenant? Et quand il [illegible] a-t-il monté assez tôt pour [illegible] Fort [illegible] ces retards ne vont-ils pas rendre impossible cette année notre départ pour Fachoda? Ah! cette baisse de six [illegible] en décembre, alors [illegible] d'habitude il est le plus haut! Nous n'avons pas de chance, la guigne s'acharne sur [illegible] de Mangin. Alors que [illegible] du 21 novembre, ses embarcations devaient être de retour au [illegible] temps presse, le Soueh baisse toujours. Déjà, je ne puis évacuer Kodioli par eau qu'au prix des plus grands dangers et je n'ai plus là qu'une seule embarcation pour faire descendre les chaudières. Bientôt je ne pourrai même plus évacuer les Rapides. Et alors, plus de porteurs, plus de routes de terre, plus d'eau, dans la rivière. Mi[illegible] port!

Je tente de rassurer Marchand. Voilà la dernière caravane de M'Bima, conduite par de Prat qui entre dans le poste, tout est évacué derrière lui, il ne reste plus une charge, et conformément à l'ordre qu'il a reçu, il a rallié Fort Hossinger avec le dernier porteur. Alors, Marchand, au lieu de se réjouir et de fêter la fin des transports, pense aux fameuses baleinières annoncées depuis si longtemps par de Brazza et qui sont en route, paraît-il; il n'y a plus personne sur cette route que deux ou trois tirailleurs, séparés par des centaines de kilomètres; comment ces baleinières passeront-elles? Et où sont elles? On nous les annonce depuis quatorze mois!

Enfin, le 8 décembre, arrive une lettre de Germain, qui est parvenu en face du grand rapide le 5 décembre. « Parti le 29 à midi et demi du rapide de l'*Etienne*, le 30 à quatre heures du soir, le chaland coulait une seconde fois dans un dangereux rapide par vengeance du caporal Lamine qui le conduisait. L'*Etienne* s'est coupé en deux, toutes les charges à l'eau, vingt-cinq au moins sont perdues, dont la grande lunette pour les occultations. La journée du 1er décembre a été employée en réparations, on a supprimé une nouvelle tranche au chaland, et le convoi est reparti le 2. Le voyage a été effroyable, bancs de sable, rochers, rapides, échouages continuels. Le *Faidherbe* centra le 6 décembre le passage du grand rapide du poste. L'*Etienne* sera déboulonné et renvoyé par porteurs au poste Arsenal (Kodioli), où il sera ramené pour un deuxième voyage. »

Puisque nous sommes dans une période de transes continuelles, il faut les accumuler toutes, nous en serons plus vite débarrassés. Marchand me charge alors de donner l'ordre à Dyé de descendre les chaudières dans le boat rouge. Je lui transmets l'ordre [illegible] en tremblant, car la tâche est difficile.

Je me repose de ces tracas en faisant quelques photographies; depuis plusieurs jours, nous avons au poste une collection de jeunes femmes vraiment charmantes, captives de Tamboura, appartenant aux races les plus variées et qui sont occupées à déterrer [illegible] sur la plantation faite par Gouly. Sur cette ré[illegible] prochaines (quatre pour Fort Hossinger, deux pour Kodioli, quatre pour Fort Desaix) et il reste à peu près huit cents kilos de riz décortiqué.



Un courrier de l'Est nous apportant des détails sur l'occupation de Fort Desaix est venu faire diversion à nos tourments. C'est le rapport de Mangin sur Fort Desaix. De ce côté, nos craintes sont calmées.

Partis le 22 novembre des Rapides, Mangin et Largeau sont arrivés le 26, au confluent du Soueh et de la Waou que les indigènes du pays nomment Djedji-Bahr. Le [illegible] d'Abek et de Nikidis. A la vue des pre[illegible] pécheurs se sont enfuis croyant à l'arrivée [illegible] abandonnés, les guerriers se sont réunis en armes et les chefs Dinkas prévenus ont envoyé leurs contingents.

Le 29, dans la [illegible] de Mangin s'est heurté à la pointe d'avant-garde de cette colonne, mais la vue du boat en acier, les déclarations pacifiques des Européens et surtout l'absence des Zandès ont rassuré tout le monde.

Pendant que [illegible] commence, les chefs indigènes arrivent apportant soit des cadeaux, soit des vivres à [illegible] Malhorb, chef Dinka, frère d'Ayoum, Oumer, Kohl, Del, Magod, chefs des Djours; ce dernier venu récemment à Fort Hossinger est tout honteux d'avoir reconnu là-bas qu'il était sous la dépendance de Tamboura, alors qu'il se trouve ici sous celle des Dinkas.

Le 27, une troupe de quatre-vingt guerriers se présente en chantant. Devant le

[illegible] PAID[illegible] [illegible] POSTE DES RAPIDES.

front de bandière, elle se masse et celui qui paraît en être le chef demande à saluer les blancs. Il est introduit avec ses hommes qui renversent leurs lances la pointe vers la terre, et, après les compliments d'usage, il s'annonce comme l'envoyé du chef Dinka Makouetch, lui-même s'appelle Melle et est chef du village de Waou, situé sur le Soueh, à 18 kilomètres vers le Nord. Il dit en substance :

— Je viens te demander de la part de Makouetch et aussi de la part de Mayar, si tu veux la paix ou la guerre. Ils ont appris que des pirogues arrivaient du côté de Tamboura et je suis ici, avec ces quelques hommes pour connaître tes intentions, car du côté de Tamboura il ne nous est jamais venu que la guerre.

A cette mise en demeure un peu brutale, Mangin répondit :

— Tamboura a toujours caché aux blancs ses pillages chez les Djours, ses tentatives contre les Dinkas. Les Français demandent seulement les routes libres, la vente des vivres, ils veulent la paix pour tous et entre tous. Si les gens de Tamboura viennent jusqu'ici pour porter les caisses, il ne faudra pas en prendre ombrage, on saura arrêter toute tentative de pillage de leur part.

Et l'entretien se termine sur de bonnes paroles.

Le 28 et le 29, les visites augmentent considérablement, les visiteurs se familiarisent de plus en plus. Kohl, frère du Magod, chef des Djours de Mayar, donne quelques explications sur l'attitude de son frère à Fort Hossinger; Magod est venu réclamer à Tamboura son fils, pris par ce chef dans une razzia; le sultan l'a amusé, s'est servi de lui pour nous tromper et l'a renvoyé sans son enfant. Magod n'a pas osé se plaindre de peur d'être massacré avec ses gens sur la route du retour.

Kohl connaît le chef Ouandou, qui a campé avec Tamboura et Gadi sur l'emplacement de Kourtchouk-Ali pendant la période des razzias contre les Djours; Ouandou est, dans le pays, aussi exécré que ses deux frères. C'est tout dire.

Des Golos se présentent, envoyés par le chef Lembo. Ils viennent voir si nous sommes les mêmes blancs que ceux de Ziber. De ce côté aussi, il y a quelques inquiétudes. Le souvenir de la razzia exécutée l'an dernier est très vivace. Lembo, bien que commandant à des Golos, est de la famille N'Dogo, son frère Gomar a été emmené en captivité chez Tamboura.

Des envoyés d'Ayoum, d'autres de Makouetch reviennent, parmi ces derniers Abd-Allah, interprète arabe, tous répètent : « Puisqu'il n'y a pas de Zandès, nous viendrons au camp avec de la farine, des moutons et des bœufs ».

PASSAGE DE L'ETIENNE DANS LES ROCHERS.

❖ ❖ ❖

Germain donne de ses nouvelles; le *Faidherbe* a franchi le Grand Rapide sans trop de difficultés, il est maintenant en aval et va repartir tout de suite pour Fort Desaix, afin de ne pas être bloqué aux Rapides par la baisse continuelle des eaux.

En somme, les nouvelles sont bonnes; cette nuit, Marchand pourra dormir tranquille.

Une lettre d'Emily nous apprend le retour prochain de Gouly et le départ de Dyé avec le boat rouge et les chaudières.

Marchand est poursuivi par la pensée du fils de Magod et du frère de Lembo que Tamboura retient en captivité. Dans l'intérêt immédiat de notre installation à Fort Desaix, il faut que Tamboura les rende. A cinq heures du soir, Marchand et moi nous partons pour la zériba. Séance orageuse! Comme préliminaires, Marchand parle de l'attitude des Djingués et des Djours à l'égard des Français, de leur haine pour Tamboura, Gadi, Ouandou; de leur voyage ici, en juillet, qui avait pour but le rachat du fils de Magod, enlevé par Gadi, alors que le sultan nous l'avait présenté comme un acte de vassalité.

Les reproches commencent à se faire acerbes. Pourquoi Tamboura ne nous a-t-il pas prévenus avant la marche sur Kourtchouk-Ali? Il nous a mis dans une très dangereuse situation en face des Djingués et des Djours, qu'il a pillés et attaqués. Que veut dire cette conduite?

Le sultan baisse la tête, paraît fort ennuyé et répète lamentablement comme une complainte : Djingués batal. Djingués batal : (les Djingués sont mauvais).

Alors Marchand le prie de lui remettre immédiatement le fils de Magod pour le renvoyer à son père: il paiera la rançon nécessaire.

Tamboura ne répond rien.

— Si les blancs sont attaqués à Fort-Desaix, lui dit Marchand, je t'attaque immédiatement.

Très vite, sans relever la tête, le sultan répond :

— Il y a longtemps que j'ai envoyé le fils de Magod à son père.

— Tu mens, je ne te conseille pas de continuer à te moquer de moi, je ne suis pas de tempérament à le supporter.

Des deux côtés, la parole devient plus rapide; l'orage gronde. Tamboura s'incline enfin; il va remettre le fils de Magod, mais il faudra le payer kitir, kitir (beaucoup, beaucoup). Magod lui a déjà offert un prix énorme (deux mille quatre cents lances, ce qui équivaut à huit caisses de perles) et il n'a pas voulu.

— Je n'ai pas l'habitude d'acheter des captifs, ni d'en vendre, répond Marchand; j'ignore leur valeur, mais tu sais bien que je te donnerai dix fois ce que tu attends. Fais amener cet enfant.

Alors Tamboura de dire :

— Fais amener d'abord le paiement, tu auras l'enfant après.

Marchand se lève; je me demande un moment ce qui va se passer; il a fait un pas vers le sultan; puis se ressaisissant, sans dire un mot, il ouvre la porte et sort; je le suis, derrière moi court le Fégui Idris suivi de Tamboura, qui crie :

— Je l'amène, je l'amène, attends.

Il serait de mauvaise politique de se laisser fléchir; il faut effrayer le sultan et lui ôter l'envie de nous livrer un captif quelconque à la place du vrai. Sans nous retourner, nous rentrons au poste. Marchand est inquiet. Que va faire Tamboura? Il fera ce qu'il a déjà fait le jour où je suis parti de chez lui de la même façon, il cédera, et les six cents porteurs que nous lui avons demandés pour notre départ de Fort-Hossinger n'en viendront que plus vite.

Le lendemain, 11 décembre, à sept heures du matin, le fegui et le chef des gardes de la petite zériba, Mangafia, sont au poste avec une petite fille. C'est le fils (femelle) de Magod. Des femmes de la zériba du sultan qui sont mariées avec des tirailleurs et qui la connaissent depuis longtemps affirment son identité. Il n'y a pas de doute.

Nous avons l'enfant des Djours; il s'agit maintenant d'avoir le frère de Lembo, ce qui sera plus dur encore, car Tamboura considère tous les N'Dogos comme ses captifs, le traité signé par Liotard lui donne la suzeraineté de ses peuples jusqu'à la rivière Bongo.

Commençons par la rançon de Mlle Akoque; en la portant au sultan, je réclamerai Gomar en même temps. Suivi de deux mousquetons et cinquante cartouches, d'une caisse de perles, de dix pagnes riches, d'un complet civil, de quatre pièces de coton écru, d'une couverture, de cent capsules, d'un revolver et de trente cartouches, j'entre dans la zériba, j'apporte une lettre en arabe de Zémio, adressée à Marchand et que je dois faire traduire par le fegui Idris, Landeroin étant aux Rapides.

Tamboura est ravi du paiement, il est heureux comme un enfant du revolver et voudrait bien avoir tous les jours un captif à vendre au même prix. Aussi il accorde tout ce qu'on veut; il accepte tout, il comprend tout, il livre le frère de Lembo et s'en remet à nous de la conduite des affaires politiques de ses états, il regrette son attitude d'avant-hier; à l'avenir il sera docile, mais il a soif...

La lettre de Zémio met le comble à son repentir, à mesure que le fegui me lit cette lettre, Tamboura ouvre des yeux énormes; Zémio remercie Marchand de la gentille lettre qu'il a reçue de lui; il vient de recevoir les splendides cadeaux du gouvernement français, il est enchanté, il est pour la vie le fidèle ami et serviteur de la France, etc.

Tamboura est stupéfait. Il commence à croire que les cadeaux du président de la République au grand sultan, qui se conduit avec sagesse, ne sont pas du bluff; il constate que l'amitié de Zémio pour nous

est réelle, tout cela est matière pour ce vieux renard à de fécondes réflexions. Nous n'avons rien à craindre de lui pendant deux ou trois mois maintenant, le temps de nous lier sérieusement avec les Djours et les Djingués. L'alliance, bien cimentée là-bas, nous useront de Tamboura comme d'un serviteur obéissant et bien dressé.

Morale : Tamboura n'est qu'un traitant, un « fellatah » dans toute la force du terme. Les grandes directions politiques, mêmes celles dans lesquelles son intérêt est plus immédiatement engagé lui sont parfaitement étrangères, indifférentes il s'en soucie comme une poule d'un couteau. Son idéal est d'obtenir par tous les moyens possibles et impossibles de la « marchandise » à enfouir dans son magasin, et, certes, ces richesses ne sont pas destinées à l'achat d'une province pour augmenter l'étendue de son empire. Il a été en service autrefois chez les Turcs ; il a bien l'âme d'un laquais. Inutile de se gêner avec lui ; il vendra son pays tout entier avec les habitants pour un ballot d'étoffes, deux fusils et dix bouteilles de tafia ; il signera un traité de protectorat tous les jours pour pouvoir se griser tous les soirs.

❖ ❖ ❖

Le 13 décembre, de nouveaux renseignements arrivent des Rapides :

Les achats de vivres augmentent tous les [illegible] très-bonne est devenue excellente. Notre tâche se réduit à calmer les méfiances très explicables des Dinkas et à faire tolérer la présence toujours suspecte des gens de Tamboura.

Germain nous prévient qu'il quittera le [illegible] Rapides [illegible] le *Faidherbe*, tout le matériel, machines, rechange et soixante-neuf charges. L'*Etienne* démonté a été enlevé par des porteurs de Doroma et est parti pour Kodioli, en même temps qu'une équipe de pagayeurs et de Yakomas.

Venail annonce le départ du convoi de Landeroin le 7 décembre. Le boat blanc et les trois pirogues qui ont déjà conduit Mangin et Largeau à Fort Desaix, sont

Poste [illegible]

repartis avec cent soixante-trois charges. Le sergent Schinkirch rend compte de l'arrivée à Kodioli du chaland *l'Etienne,* le remontage a été commencé tout de suite.

Mais il signale de grandes difficultés, les tranches ont été tellement tordues dans les différents naufrages, qu'il n'est pas aisé de faire coïncider tous les trous. Dyé rend compte du passage des rapides; boat rouge vaincus. Avec beaucoup de peine, le *Faidherbe* va remonter aux Rapides, et c'est là qu'il sera monté; en un jour aux hautes eaux, il sera à Fort Desaix; Souyri va donc s'installer aux Rapides et commencer son travail de réparation.

« Moi, je pars à Fort Desaix. »

Nous nous regardons, Marchand et moi,

Le " Faidherbe " halé au Poste des Rapides

et chaudière peuvent être considérés comme hors de danger; ils seront dans quelques jours au poste des Rapides et rejoindront ensuite le convoi du *Faidherbe.*

Nous nous réjouissons, nous voyons déjà le vapeur à Fort Desaix; hélas, notre joie est de courte durée, un nouveau courrier nous présente une lettre; elle est de Germain :

Sur le Soueh, 12 décembre.

« Nous sommes désolés, consternés, nous sommes vaincus par le manque d'eau. A vide nous ne passons plus. Nous avons épuisé des trésors de patience, les hommes sont éreintés, en deux jours, nous avons fait sept à huit kilomètres et enfin hier soir : halte! Impossible! quinze centimètres, vingt centimètres d'eau; pas plus! Une pirogue passe; le *Faidherbe* ne passe pas! Je suis désolé; malgré tous nos efforts, nous sommes arrivés un mois trop tard. Nous déposons donc les armes et nous nous avouons sans rien dire, nous avons la même pensée; c'est un désastre, nous n'avons pas le temps d'attendre les hautes eaux.

Le courrier de France vient heureusement faire diversion; le ministre nous envoie les félicitations, les vœux et les espérances du gouvernement; deux baleinières et deux canons à tir rapide. Les journaux sont amusants à lire; la Mission les occupe toujours beaucoup; ils ne savent rien de son but, mais ils font courir sur elle les bruits les plus contradictoires : « La mission du Nil est en pleine déroute, ayant perdu quatre mille caisses, soit deux cent mille francs; elle bat en retraite. — Le capitaine Marchand est très malade. C'est M. Liotard qui continue la Mission; il est arrivé au Nil, où il attend vainement les Missions Bonvalot et d'Orléans. »

Marchand vient d'expédier à Germain l'ordre de redescendre au poste des Rapides et à Dyé celui de ne pas dépasser ce poste, d'y déposer ses chaudières et de ramener le boat rouge à la rencontre de

INTÉRIEUR DU HANGAR SERVANT DE FORGE ET D'ATELIER.

l'*Etienne* avec lequel lui-même compte partir de Kodioli.

Il ne reste plus que deux jours avant l'expiration du délai demandé par le sultan pour la réunion des trois cents porteurs; tous les préparatifs sont faits, les dernières charges en magasin ont été réfectionnées. Le fegui Idris annonce que deux cents indigènes sont déjà rassemblés à la petite zériba de Mangafa et que les cent derniers vont arriver de tous les côtés : « kétir, kétir » (beaucoup, beaucoup).

Le pauvre fegui est inquiet, notre départ ramène ses pensées vers le Nord, vers son pays natal; s'il pouvait nous suivre! Marchand lui promet que, bientôt, il lui fera revoir le Ouadaï et il profite de ce retour de sa pensée vers les souvenirs de jeunesse pour lui demander quelques renseignements sur les routes contournant les marais du Bahr-el-Ghazal, sur l'histoire de l'invasion du pays Dinkas par les derviches, sur les Bazzaras, sur les Nouers et surtout sur les Djingués.

Cependant le délai est écoulé et les porteurs ne sont pas là. Pour utiliser les quelques jours d'attente que nous sommes obligés de prévoir et de subir, Marchand me demande de reconnaître les environs immédiats des Pambias.

Le 24 décembre, je retrouve Marchand. En mon absence, il est arrivé des nouvelles de l'Est et de l'Ouest; ni les unes ni les autres n'ont calmé l'inquiétude de Marchand.

De l'Est, Dyé a fait savoir qu'il déposait les chaudières au poste des Rapides et qu'il continuait avec le sergent Dat sur Fort Desaix. Germain a annoncé son arrivée à Fort Desaix. Landeroin a rendu compte également de son arrivée à Fort Desaix; Largeau, de sa navigation sur le Waou.

Tamboura annonce que les porteurs sont prêts.

Enfin nous allons partir. Le 26, le courrier pour la France est fermé, Gouly l'expédiera le 28. Le 27, à huit heures du matin, Tamboura vient nous faire ses adieux, il nous amène comme interprète Golo N'Doggo, le frère de Gomar, qui, lui-même, n'a pas voulu partir, retenu par la famille qu'il s'est créée auprès de Tamboura; nous emmenons aussi Akoque, la fille de Magod. Tamboura déclare qu'il est très satisfait, lui et tout son pays, de ce que les Français ont fait et de ce qu'ils feront encore en avant. Il est très digne, et comme des adieux pareils doivent marquer dans la vie d'un homme et même d'un sultan, il vide une bouteille de tafia qui se trouve devant lui et en emporte une autre à sa zériba.

A dix heures, nos deux cent soixante-huit porteurs (Tamboura n'a pas pu en réunir trois cents) se mettent en marche. L'adjudant de Prat et dix tirailleurs restent ici pour attendre les charges des baleinières qui sont annoncées.

Le lendemain nous couchions près du village de Naro. Suivant son habitude, elle apportait une cinquantaine de rations pour les deux cent soixante-huit porteurs et, à l'observation de Marchand, elle répondait : « C'est pour toi que j'apporte ces vivres, quant aux porteurs, est-ce qu'on s'inquiète de ces gens-là! »

La veille, Baté, qui n'avait fourni que cent quatre-vingt rations, avait répondu :

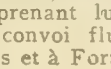
« Les porteurs! ça ne mange pas comme nous! La moitié de ce qui ne nous suffirait pas est très gros pour eux! »

Le 29 décembre, à trois heures et demie de l'après-midi, nous entrions dans le poste de Kodioli; ici, du moins, les porteurs mangeront, le poste regorge de viande de girafe et d'antilope.

Dans la soirée, Marchand me donne les ordres, je partirai le lendemain avec Emily et les deux cent soixante-huit porteurs; Emily restera aux Rapides et je continuerai sur Fort Desaix; là, je prendrai les embarcations que je jugerai convenables, une vingtaine de tirailleurs, Landeroin et je descendrai le Soueh jusqu'à son confluent avec le Bahr el Ghazal, préparant le pays au passage de la Mission; je rentrerai ensuite à Fort Desaix, soit par la même route, soit par la route de terre, c'est-à-dire par la Mechra.

Il est en effet indispensable de reconnaître le Soueh et tout au moins une partie du Bahr el Gahzal avant de s'y lancer avec toute la Mission. Certaines années, la navigation est libre dans le Bahr el Ghazal, mais elle est souvent arrêtée par les barrages qui constituent un obstacle sinon infranchissable, du moins difficile à passer; dans cette mer de roseaux, bien des bateaux égyptiens se sont perdus; nous ne pouvons nous lancer en aveugles dans de pareilles aventures.

Le 3 décembre, à neuf heures du matin, je traverse le Soueh avec Emily et tout mon convoi, laissant Marchand à Kodioli; il a encore quelques ordres de détails à donner en arrière, tels que l'envoi de l'adjudant de Prat à M'Bima pour hâter le transport des pièces des baleinières qui viennent d'arriver; lorsque le chargement de l'*Etienne*, auquel travaille en ce moment le sergent Schinkirch, sera terminé, le chef de la Mission prenant lui-même le commandement du convoi fluvial se portera enfin aux Rapides et à Fort Desaix.



Mes deux cent soixante-huit porteurs marchent bien, il est vrai qu'ils ont une nourriture abondante

En quatre jours, ils ont franchi cent

sept kilomètres et le 2 janvier, à neuf heures du matin, nous sommes au bord du Soueh.

A cet endroit, le fleuve a près de deux cents mètres de large. La pointe d'une île apparaît en amont, les eaux coulent doucement, il est impossible de se douter que quelques kilomètres plus haut et plus bas de terribles rapides encadrent ce bief sur lequel pas une pointe de rochers n'apparaît. A midi, je trouve le premier poste créé par Mangin, en face, sur la rive gauche, je vois la case destinée au transbordement des charges, je ne suis pas loin du grand rapide. A une heure cinquante, j'arrive en face du poste.

Les eaux baissent de plus en plus, la pirogue est maintenant inutile pour traverser le Soueh, à peine les porteurs ont-ils de l'eau jusqu'à la ceinture ; partout les rochers se montrent ; nous sommes au pied du rapide.

La coque du *Faidherbe* est amarrée à la berge, les Yakomas, sous la direction de Souyri, creusent la cale où le vapeur sera hissé pour être réparé des avaries causées par la descente des rapides et pour recevoir sa machine. A côté, un grand hangar sert de forge et d'atelier, j'aperçois dans un coin les chaudières, les fameuses chaudières ; au milieu l'arbre de couche et l'hélice, en arrière, les cylindres et les tiroirs ; tout est là, pas une pièce, pas un écrou ne manquent.

Venail, qui a pris le commandement du poste, après le départ de Mangin, fait son apprentissage de mécanicien, il aide Souyri à nettoyer, à classer, en attendant de l'aider à tout mettre en place. Venail ne peut rester inactif, il est de ceux qui s'intéressent à tout.

Le poste est joli et propre, des claies chargées de viande sous lesquelles un tirailleur de garde entretient du feu jour et nuit attestent de l'abondance de la chasse ; antilopes de la brousse, hippopotames de la rivière renouvellent constamment cette provision de viandes fumées, grâce à laquelle les convois ont pu être largement nourris.

Cent quinze kilomètres me séparent de Fort Desaix, j'avais espéré les abattre comme dit Marchand en quatre jours, mais dès la première étape, je m'aperçois que mes porteurs ne le pourront pas ; la route pourtant n'est pas mauvaise, elle longe presque constamment la rivière et s'en tient très rapprochée ; on entend le bruit des rapides, parfois, à travers un rideau d'arbres, apparaissent les rochers, un bouillonnement d'écume, car la végétation descend jusque dans le lit du Soueh, de larges trouées marquent le passage des hippopotames dont les trois doigts laissent sur le sol leur lourde empreinte, de temps à autre leurs grognements se mêlent au grondement de l'eau.

Le troisième jour (7 janvier), après avoir dépassé le dernier rapide, le paysage change d'aspect ; les berges sont basses, les lignes des arbres se reculent pour laisser la place à la vallée d'inondations couvertes de hautes herbes. Le terrain est à sec depuis longtemps, le sol est fendillé de crevasses, seuls les ruisseaux, affluents du Soueh, maintiennent sur leurs bords des zones marécageuses dont l'étendue varie avec l'importance des cours d'eau qui leur donnent naissance. Le sentier longe le pied des petites collines, laissant, entre la rivière et lui, la plaine d'inondation nettement délimitée par les arbustes qui finissent où commencent les herbes et tracent une ligne sensiblement parallèle au cours du Soueh, à mille ou quinze cents mètres de ce dernier. D'innombrables troupeaux d'antilopes broutent une brousse courte parsemée d'arbres épineux ; ce sont des leucotys, si j'en crois le livre de Schweinfurth que j'emporte avec moi. Dès que mon approche est signalée par des vedettes qui sont juchées sur le sommet d'une termitière ou d'un tertre quelconque, le fameux sifflement dont le père Goblet nous a révélé l'origine à la mission de la Sainte Famille, se fait entendre et toute la bande des leucotys détale dans un nuage de poussière. Je suis trop occupé par la topographie pour me laisser distraire par la chasse ; entre deux visées, je jette un regard sur ces pauvres bêtes qui fuient éperdûment, j'admire leur légèreté, mais je n'ai pas l'idée de prendre un fusil. Du même œil indifférent, le 8 janvier, je contemple deux lions ; mon passage les a sans doute surpris à l'affût, et l'air maussade, ils s'en vont au petit trot, retournant la tête pour voir ce gêneur ; ils ressemblent à de bons gros chiens et ne paraissent pas plus féroces.

Le 9 janvier, à neuf heures trente du matin, je suis au poste de Fort Desaix où Mangin, Largeau, Dyé, Landeroin et Dat se trouvent réunis.

Arrivée de Mangin a Fort Desaix

## CHAPITRE XIII

**Fort Desaix. — Situation politique. Mon départ pour le Bahr el Ghazal.**

Fort Desaix! La dernière étape avant Fachoda! Fort Desaix, la véritable tête de notre pénétration; encore un pas en avant et nous aurons accompli notre mission.

En débouchant du sentier au milieu des cases, je pense à cet écriteau que nous avons posé, il y a seize mois, à la sortie du poste de Makabendilou dans le Congo : « Route de Fachoda : n+1 kilomètre ». Aujourd'hui nous sommes à plus de trois mille kilomètres de Makabendilou; une rivière à descendre et nous sommes à Fachoda.

Du milieu du poste même, par dessus la prairie basse au fond de laquelle confluent les deux rivières Soueh, Waou, j'aperçois, à quelques kilomètres, les cases grises des villages Djours blotties dans le feuillage sombre des grands arbres qui marquent la lisière d'ondulations, et derrière ces vagues grisailles, les ondulations du grand pays Djingué.

Le poste n'est que provisoire; les grands marais qui, en hivernage, s'étendent tout autour ne permettent pas de rester en ce point quelque pittoresque qu'il soit. Mangin et Largeau ont déjà recherché un endroit réunissant les conditions nécessaires d'hygiène et de défense, mais ils attendent Marchand pour fixer l'emplacement définitif du poste. Pour le moment, les cases sont de simples hangars en natte de paille, à toits plats; les uns servent d'habitations aux Européens, les autres de magasins dans lesquels Mangin a entassé plus de douze tonnes de vivres; à côté, le parc renferme six cents moutons et le poulailler trois cents poules. La compagnie de tirailleurs et les Yakomas campent à la belle étoile. Braves Soudanais, ils sont toujours les mêmes, heureux et souriants, quelque formidable que soit leur tâche. Ils ont fait tous les métiers, convoyeurs, porteurs, gardes pavillon, cultivateurs, courriers, maçons, bûcherons, pagayeurs, terrassiers, forgerons, et je les trouve aujourd'hui charpentiers, constructeurs de pirogues. Au bord du fleuve, un chaland en bois est sur le chantier; plus loin, sous bois, le sergent Bandiougou fait creuser toute une flottille de pirogues.

Dans sa dernière lettre, Marchand m'a bien recommandé de ne partir en reconnaissance vers le Nord que si la situation politique me permetttait de le faire sans danger; il faut donc que je me renseigne sur ce point.

Informations prises, rien ne s'oppose à mon départ; la situation politique est excellente. Depuis notre arrivée dans la région, nos rapports avec les indigènes de toutes races ont été sans cesse en s'améliorant; la première défiance, toute naturelle que notre présence avait fait naître, se dissipe peu à peu; la seule source de difficultés à prévoir, réside dans les relations des Dinkas avec leurs anciens vassaux. Djours N'Golos, N'Dagos, Bellandas, Bongos, Barés qui n'ayant plus besoin de protection contre les pillages des Zandés, sont prêts à rompre tous liens avec leurs protecteurs. Au surplus, ces difficultés seront-elles tou-

tes locales, elles n'intéresseront que les tribus du Sud et de l'Ouest, sans que le contre-coup puisse alarmer la grosse masse des Djingués. Avec un peu d'adresse, nous pourrons même préparer sans brusquerie la transition entre les deux situations.

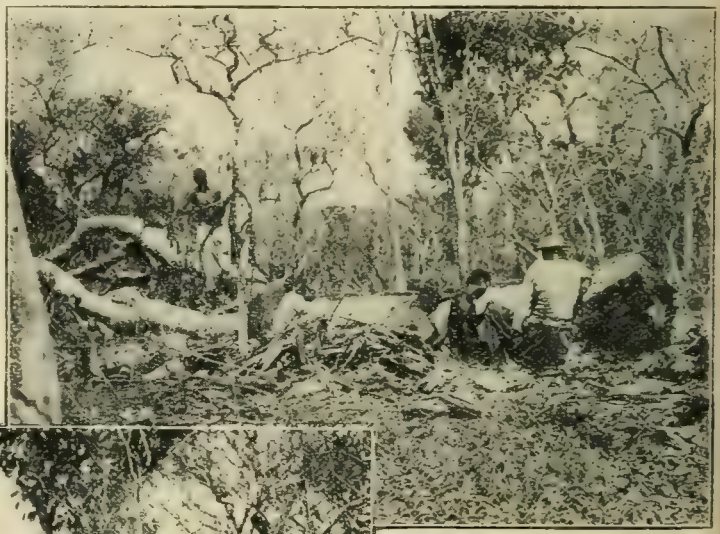
Sur toutes les directions, les renseignements sont très bons.

Les chefs les plus éloignés réclament instamment notre présence, ils s'accordent à représenter les rives du Soueh en aval de Fort Desaix comme beaucoup plus peuplées et beaucoup plus riches encore que celles où nous sommes établis.

Jusqu'à la Mechra la population augmente de densité, il y aurait même entre la Mechra et le lac Nô de nombreux villages. Il est possible que les Chillouks soient prévenus de notre présence près de Kourtchouk-Ali et de notre intention de descendre le Bahr el Ghazal; ils sont en relations fréquentes avec les Djours, qui sont eux-mêmes des Chillouks émigrés et qui ont conservé leur langue malgré la transformation de leurs mœurs.

Je n'ai pas à hésiter, il faut partir, et je fixe mon départ avec Landeroin au mercredi 12 janvier. J'emmènerai vingt tirailleurs et huit Yakomas, j'emporterai pour Landeroin et moi quinze jours de vivres; inutile de se charger de vivres indigènes puisque je dois en trouver à profusion le long de ma route.

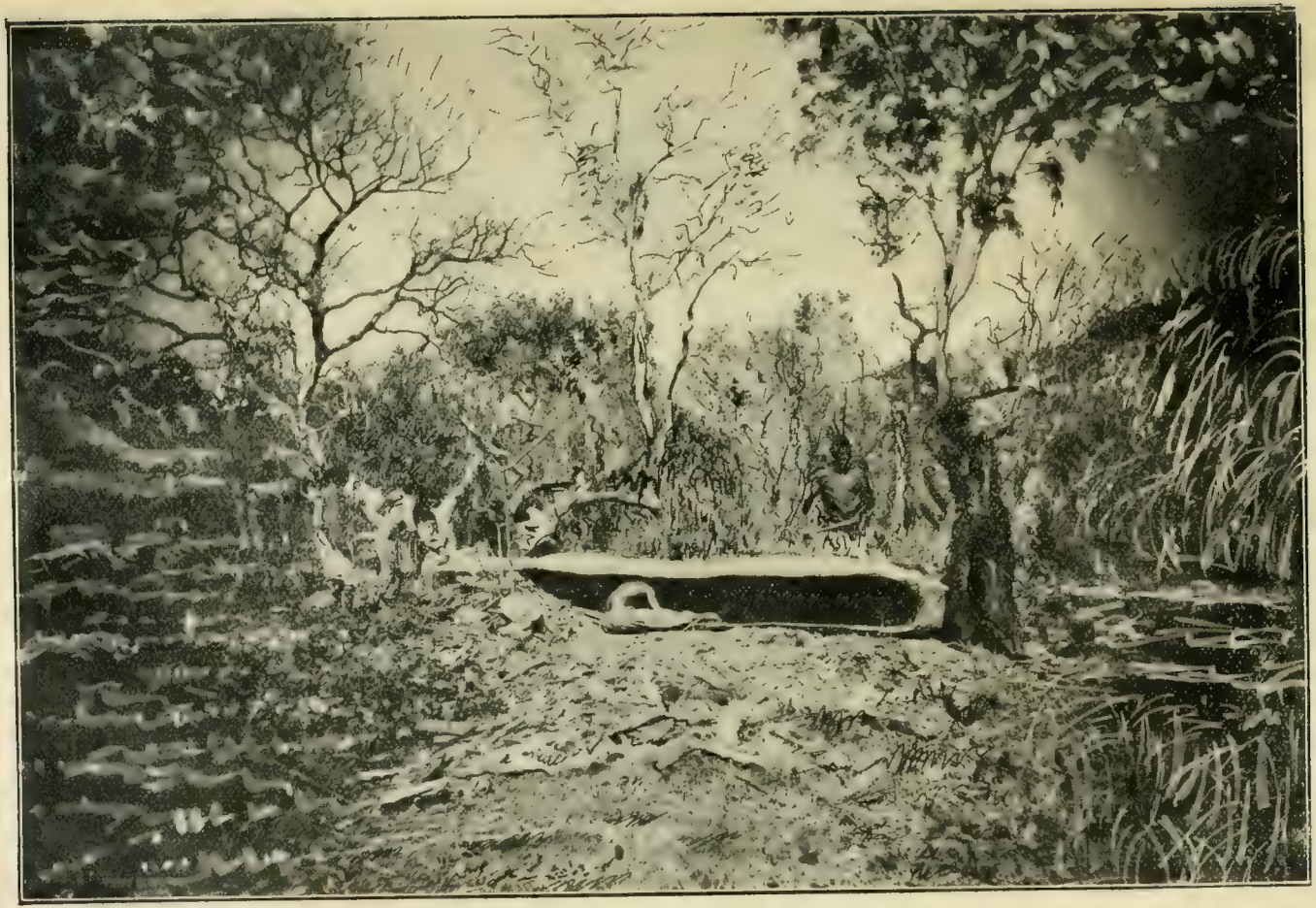
Le mardi 11, la visite d'Abdallah, interprète arabe de Makouetch, ne fait que m'encourager dans mon projet de départ. Abdallah me semble être un véritable type. Agé de trente-deux à trente-quatre ans, petit, la figure énergique et souriante tout à la fois, très intelligent, le parler bref et impératif, il envoie promener les Djingués Djours et autres de façon absolument magistrale, il doit être excessivement débrouillard, les scrupules ne doivent pas l'encombrer parce qu'il professe un scepticisme digne d'un philosophe. Il a été boy de Gessi Io (1); c'est probablement auprès de lui qu'il a appris les belles manières; car il est tout à fait bien élevé. Tel qu'il est, il me plaît et je voudrais qu'il restât avec moi pendant tout mon voyage; malheureusement cette idée ne lui sourit pas, il promet de m'accompagner plus loin que chez Makouetch mais il ne veut pas s'engager davantage.



Fabrication d'une pirogue

Le lendemain, mon départ est retardé par la mauvaise volonté de Ouandou, qui refuse de me donner un de ses bazinguers pour me servir d'interprète. La veille, Ouandou s'est déjà montré grossier et inconvenant devant plusieurs chefs Dinkas, aussi je ne me sens pas disposé à l'indulgence: je le fais appeler. Sur son refus de m'obéir, je lui donne le choix entre venir me demander pardon ou être ex-

(1) Gessi Io, gouverneur du Bahr el Ghazal en 1880



FABRICATION D'UNE PIROGUE.

pulsé. Pour toute réponse, il se sauve dans la brousse. Je laisse alors l'ordre à Mangin d'expulser le frère de Tamboura si, le 13 à six heures du matin, il n'est pas venu à résipiscence, et je me décide à partir sans mon interprète.

A cinq heures du soir, je montais avec Landeroin dans le boat rouge, ce vieux compagnon qui m'avait fait faire tant de mauvais sang sur la route de Tamboura et dans le Yobo et je partais vers l'inconnu; je comptais être de retour quinze jours plus tard, pourtant je n'avais pu recueillir aucun renseignement précis, même d'Abd-Allah, qui, se contentant de répondre : jamais les bateaux des Turcs ne sont venus de la Mechra à Kouttchouk Ali.

Pourquoi? C'est ce qu'il ignore, et aucun voyageur n'en a jamais fait la remarque.

Le Soueh est vierge, comme l'était le M'Bomou, je passerai ici comme je suis passé là-bas.

En avant vers le Bahr El Gahzal et vers le Nil.

SONDEURS CHERCHANT UNE PASSE EN FACE D'UN HIPPOPOTAME.

## CHAPITRE XIV

**Arrivée de Marchand à Fort Desaix — Sa tournée dans le Guenaoui. Fausse nouvelle de la marche des Belges. — Création du poste de Djours Ghattas. — Mort du Lieutenant Gouly. — Retour de ma reconnaissance.**

Le 30 décembre 1897, j'ai laissé Marchand à Kodioli. Que devient-il pendant que je descends le Soueh, en route vers la Mechra ?

Le 15 janvier 1898, toutes ses occupations au Port Arsenal ayant pris fin, tout étant préparé pour son départ, Marchand prend passage sur le chaland l'*Etienne*, dans lequel s'embarquent également le sergent Bernard et trente-cinq tirailleurs ou pagayeurs qui complètent le chargement avec deux cent quatre-vingts caisses ou tonnelets, à destination des Rapides ou de Fort Desaix.

Le premier jour, parti à midi quarante-cinq, Marchand, à six heures du soir, n'a fait que cinq kilomètres. Le second jour la marche n'est pas plus rapide : on décharge, on tire, on pousse, on sonde pendans treize heures, c'est un travail acharné. « Oh! Yakomas! Oh! Boubous! » crient les tirailleurs pour exciter les hommes. Sur quoi un sage remarque judicieusement : Oh! Yakomas! Oh! Boubous! Oh! Patris! Oh! Dendis! Oh! Bangassou! Oh! Sénégal! Tout le monde travaille pour : Oh! Le Blanc! Réflexion aussi profonde que juste d'un philosophe Yakomas.

Le troisième jour, le convoi aborde la première barrière rocheuse et s'y insinue sans avoir besoin de décharger; mais à midi, Marchand commet l'imprudence de tirer sur un petit hippopotame et la mère lui fait payer cher son audace : d'un coup de dent, elle crève le chaland. Il faut stopper et réparer. Avec ses deux cent-cinquante charges, ses trente-quatre pagayeurs, le chaland pèse au moins dix tonnes; malgré ce poids, tout l'avant du bateau a été soulevé à près d'un mètre au-dessus de l'eau.

Le 4 janvier : six déchargements et passage du premier barrage important. Le 5, il faut se frayer un passage dans le sable, pagayeurs et tirailleurs draguent à la main; d'énormes amas sablonneux forment deux seuils, précèdent immédiatement un fort rapide qui, en cette saison, n'offre plus grande difficulté. Toutefois, le courant est rapide; au moment du passage le plus dangereux, les Yakomas dans l'eau retiennent le chaland, tout à coup l'un d'eux pose le pied sur un crocodile, pousse un hurlement, et tous lâchent l'embarcation qui est un instant en danger. Heureusement, le crocodile a eu plus peur encore que l'homme.

Le 7, le 8 et le 9, ce sont les mêmes difficultés, les mêmes seuils de sable, les mêmes barrières de rochers, les mêmes vasques remplies d'hippopotames; cependant une baleinière et trois pirogues, envoyées du poste des Rapides, permettent d'alléger le chaland. Le 10, se présente un bief de douze kilomètres sur lequel, pour la première fois depuis le départ, la navigation

Vue intérieure du Fort Desaix.

prend une allure rapide, la flottille, pavillon déployé, s'avance en bel ordre.

Un courrier apporte, le 12, une lettre de Bobichon; il écrit de Bangui, annonce que le d'*Uzès* est inutilisé, sans commandant et qu'il nous expédie la pirogue en aluminium, l'*Emilienne-d'Alençon*. Liotard donne également signe de vie.

Il persiste dans son refus de distraire aucun officier ou tirailleur des postes du Haut-Oubangui et nous laisse le soin de garder nous-mêmes le Bahr el Ghazal! Le soir, la flottille entre dans un bassin de quatre cents mètres de longueur : le spectacle est curieux : dans cette cuvette sont enfermés au moins quatre cents hippopotames! Ils font entendre un ronflement pareil à celui d'un soufflet de forge. Il est impossible de passer; on naviguerait sur des dos de pachydermes, navigation originale, mais qui ne serait pas sans danger. Marchand installe le campement sur la rive gauche, la nuit, les hippopotames remonteront à terre pour aller aux pâturages et le matin de bonne heure le passage sera libre.

Enfin, le 13, à midi, Marchand débarque au poste des Rapides. Il n'y reste que six jours, le temps de voir Germain et Dyé. Quant à Souyri, il n'a plus aucune velléité de départ; il vient d'achever la cale destinée à recevoir le vapeur dont la coque est hissée à terre en présence de Marchand.

L'*Etienne* et cinq pirogues sont déjà parties sous la conduite de Bernard, dans la direction de Fort Desaix, lorsque, le 20, Marchand se met en route avec Emily, coupant une grande boucle du fleuve pour rejoindre le convoi. Cinq éléphants se mettent en travers de sa route, il est impossible de ne pas en tuer un; c'est un énorme animal. Emily le mesure; il a quatre mètres cinquante de hauteur; cinq mètres de long et un mètre quatre-vingt-cinq d'épaisseur; il doit peser de six à sept tonnes; chaque défense pèse de trente-cinq à quarante kilos.

Le 23, un courrier du sergent Venail rattrape le convoi de Marchand : le capitaine Germain est atteint d'une bilieuse hématurique; c'est la troisième depuis Loango! Tout de suite Emily retourne aux Rapides.

Si l'*Etienne* a de la peine à passer, les pirogues qui calent davantage à cause de leur poids considérable (le bois dans lequel elles ont été creusées étant encore vert), éprouvent plus de difficultés encore. Aussi, le 23, Marchand se décide-t-il à en abandonner trois, on les reprendra quand les eaux remonteront.

Le convoi est à la hauteur des premiers villages; les Djours escortent la flottille; ils courent sur les bancs de sable, pêchent sans s'arrêter, lançant au hasard leur zagaies dans l'eau et de temps en temps un poisson reste fixé au bout; ils semblent joyeux et en confiance, poussent des cris, interpellent les tirailleurs, se rassemblent sur la berge et exécutent avec leurs lances une danse dite des bâtons, et ce qui est plus appréciable que toutes ces démonstrations, de temps en temps, ils s'attellent aux bateaux et aident à les tirer. Grâce à ce renfort, le 26, à six heures du soir, l'*Etienne* mouille dans le petit port de Fort Desaix.

Le 27, après la revue obligatoire de la garnison, Marchand fait une distribution générale d'étoffe destinée à confectionner des vêtements; grande récompense pour les tirailleurs qui tiennent à se distinguer des « Sauvages » par l'élégance de leur mise ; ils n'ont pas le droit de mettre leur tenue régulière qui est précieusement enfermée dans le paquetage, elle ne sert que pour les grandes cérémonies et doit être conservée en vue de la rencontre finale avec les Anglais.

Les chefs voisins s'empressent au poste. Ce sont d'abord les Djours les plus rapprochés : Kohl, Oumer, Magod, ce dernier père de la jeune Akoque, que nous avons arrachée des griffes de Tamboura et que Marchand remet à sa famille.

La cérémonie est touchante, mais elle n'est pas sans causer une certaine appréhension à Marchand, que Mangin a mis au courant des mœurs des Djours! La mère d'Akoque est folle de joie et de reconnaissance, les femmes qui l'accompagnent poussent de petits gloussements plaintifs, comme le chien qui retrouve son maître après une longue absence. Rampant, la mère de la petite captive s'approche de Marchand, embrasse chaque pied puis chaque main, d'abord dessus, ensuite dans la paume, et à ce moment relève la tête... C'est l'instant terrible! Va-t-elle, se conformant aux mœurs de sa race, cracher à la figure de celui auquel elle doit ce témoignage suprême de reconnaissance et d'amour? Marchand en est quitte pour la peur; elle se contente d'embrasser son crâne!

Les chefs Djingués se présentent ainsi : l'énorme Doul avec une cuirasse en peau de panthère; chacune de ses phrases est précédée d'un rugissement qui fait sursauter ceux qui ne sont pas habitués à cette manière de tousser pour s'éclaircir la voix; et deux envoyés d'Ayoum venus saluer le grand commandant.

Enfin Ouandou, le frère de Tamboura, sort de la brousse dans laquelle il s'était enfui, pour demander sa grâce. J'avais, en effet, en partant, laissé l'ordre à Mangin d'expulser Ouandou s'il ne venait pas à résipiscence. Sur son refus, Mangin avait brûlé la zériba. Je crois que Marchand avait trouvé ma sentence un peu sévère; il ne m'en a jamais rien dit, mais je le soupçonne de m'avoir envoyé à tous les diables au premier moment. Evidemment, je lui

mettais sur les bras une affaire de plus à arranger, mais Ouandou avait été par trop inconvenant.

Au milieu de ce brouhaha, de ce tohubohu, du va-et-vient incessant dans le poste des visiteurs et des guerriers qui les accompagnent, Marchand garde deux inquiétudes : Germain et moi. Comment va Germain ? Où suis-je ?

Heureusement, deux courriers arrivent ; le premier, des Rapides. Germain est hors de danger ; le deuxième de chez Yoll Mayar (24 janvier, cent kilomètres Nord Nord-Est de Fort Desaix). Tout va bien. Je poursuis ma route sans encombre, je prévois seulement un assez fort retard sur les prévisions et je ne crois pas pouvoir être de retour avant le 15 février.

Marchand attendra mon retour, il ne veut pas se lancer avec toute la Mission dans l'inconnu ; d'après les renseignements que je rapporterai, il verra s'il doit chercher à atteindre Fachoda avec une première avant-garde au moyen de pirogues construites par les tirailleurs (trente-quatre doivent être achevées pour le 1er février), ou si, au contraire, la prudence commande d'attendre la crue des eaux et l'arrivée des baleinières métalliques qui seront prochainement au poste des Rapides.

Rassuré sur la santé de Germain et sur mon sort, Marchand va pouvoir donner suite à ses projets : il est couvert en avant par ma reconnaissance ; celle qu'il a faite lui-même au mois d'août lui a donné les renseignements nécessaires sur les territoires avoisinants notre flanc droit vers Ghattas ; la situation politique à Fort Desaix est bonne ; il est donc indiqué de mettre à profit la première quinzaine de février, à la fin de laquelle je dois être de retour, pour visiter le Dar Guénaoui, cette vaste contrée peuplée, on devrait plutôt dire dépeuplée par tant de races en voie de disparition, Bongos, Golos, N'Dogos, malheureux traqués par les sultans Zandès, razziés par les Djingués, mais excellents cultivateurs et gros producteurs de mil.

Déjà des relations ont été ébauchées avec eux par Mangin, elles ont montré que ces colonies agricoles sont beaucoup plus dégrossies et beaucoup plus aptes à l'assimilation blanche que les multitudes sauvages et désorganisées qui les oppriment. Il est certain qu'elles seules peuvent assurer d'une façon permanente la subsistance des postes du Soueh. Peut-être même, plus tard, pourrons-nous avoir recours à leur tempérament militaire pour leur demander des auxiliaires.

Sur le Soueh.

Pour toutes ces considérations qui ont leur prix, il importe puissamment de nous attacher ces petites, mais industrieuses et intelligentes colonies en les soustrayant à la lourde suzeraineté des Dinkas, sans toutefois donner de trop vives alarmes à ces derniers dont l'alliance, ou au moins la neutralité, va nous être encore plus nécessaire, il importe, par conséquent, de resserrer les relations entre Fort Desaix et le Dar Guénaoui, tout en rassurant les Djingués et en nous rapprochant d'eux ; aussi, après avoir vu les chefs des pays Golo N'Dago, Marchand compte-t-il terminer sa tournée par une courte visite aux principaux chefs des tribus Dinkas de la rive gauche du Soueh.

Le 1er février, avec le lieutenant Lar-

geau et une petite escorte de tirailleurs, Marchand prend la route de l'Ouest; le surlendemain il est à la résidence de Lembo, le plus influent des chefs N'Doggos, aussi le plus intelligent. Les principaux notables du district sont réunis chez Lembo; tous sont gens parfaitement disposés, aspirant, au prix de leur entier dévouement, à notre protection effective contre les exigences démesurées de leurs voisins.

Chez Lembo, Largeau se sépare de Marchand. Avec trois tirailleurs et des guides N'Doggos, il se dirige au Sud vers la Nomotilla Bouchari pour achever la reconnaissance hydrographique de la Waou qu'il a entamée au mois de décembre; il rentrera par la rivière Bô et le poste des Rapides. Il vérifiera ainsi la distance qui sépare les deux rivières, Soueh Bouchari.

Continuant son voyage à l'Ouest par Kaïa, Dongo, Kouzi et Mersal, Marchand coupe tous les petits affluents du Khor Guetti.

Il achève sa tournée dans le Dar Guénaoui par le district de Boukava, le plus rapproché de la Pongo. Il avait espéré pousser jusqu'à Ziber, mais le temps manque. Il faut qu'il soit de retour au Soueh au moment où moi-même je dois rentrer de reconnaissance, et il tient à l'exécution de son programme primitif; regagner Fort Desaix en passant sur l'extrémité du territoire Djours Djingués bordant la rive gauche du fleuve.

Le 9 février, il rentre en territoire Djour.

C'est par les possessions de Kangui, chef d'une réelle influence que Marchand aborde le pays Djour. Il y reçoit un accueil hospitalier et y trouve un Nouer, le vieux Todj venu des environs du lac Nô sur sa pirogue légère pour échanger contre le fer, dont les Djours sont producteurs, des produits de l'industrie des Nouers qui se résume dans la chasse des hippopotames et l'utilisation de leurs dépouilles. C'était la première rencontre de la Mission avec les autochtones du marais, les habitants des grandes vases.

Dragage a la main

Le 11 février, le bon colosse Kangui conduit lui-même Marchand chez Ahmet, le sultan Djingué, son suzerain, duquel il relève. Ahmet est un des chefs Dinkas les plus importants de la rive gauche du bas Soueh; chez lui se trouvent plusieurs représentants des grandes tribus Dinkas du Nord, entre autres les Afouks et les Alouais. Le frère de Yoll Mayar est là, il donne à Marchand de mes nouvelles, ignorant absolument ce que je suis devenu depuis le 24 janvier, jour où je suis passé chez lui. A l'en croire, et il est très affirmatif, je n'ai pas pu arriver à la Mechra, j'ai été arrêté par les roseaux et je suis revenu sur mes pas.

Le 13, conduit par Tang Alloueh, le frère d'Ahmet, Marchand redescend au Sud dans la direction des états de Makouetch. On va de villages Djours en villages Djours, tous sont semblables; de vastes plantations les entourent, les cases sont faites de branches et de torchés, les toits en paille ont l'aspect des robes à volants modèle 1830. Le pays est alterné, brousse claire et bas fonds; le sentier est facile; le 13, Marchand arrive au village de Bou

où il trouve Abdallah, l'interprète de Makouetch. Abdallah étonne et amuse Marchand; il commence par l'engager à ne pas aller chez Makouetch où on « crève de faim »; il va prévenir Yoll et Doul qui tous deux viendront ici, quant au vieux Makouetch, il est inutile de s'en occuper. Un envoyé des Afouks ayant raconté que ces derniers m'avaient donné du lait à mon passage chez eux et que si j'avais voulu on m'aurait donné des bœufs, Abdallah traduit et ajoute immédiatement : « N'en crois pas un mot; les Djingués ne donnent pas leurs bœufs! Du reste, pour les Djingués, vous êtes des Turcs, malgré tout ce que vous pouvez dire. Si le capitaine (moi) n'est pas arrivé à La Mechra, c'est parce que les Djingués de là-bas le prennent pour un Turc. Ici, moi-même, je suis suspect parce que j'ai été le boy de Gessi, les Djingués me soupçonnent et je ne puis rien faire pour vous; ils le prendraient pour une trahison ». Marchand pense bien qu'Abdallah exagère, mais il est certain que la méfiance des Dinkas est extrême et qu'elle n'est pas près de disparaître.

❖ ❖ ❖

Le 14 février, pressé de rentrer Marchand se dirige sur Fort Desaix; il n'en est plus qu'à 20 kilomètres au Sud quand il reçoit un avis urgent du capitaine Mangin, l'informant qu'une forte expédition européenne venant du Sud est parvenue à Ajak, à quarante kilomètres au Sud de Rumbek. Cette nouvelle, reçue le 6 au poste, courait après Marchand depuis cette date. Presssant sa marche, à midi, il arrive au nouveau poste de Fort Desaix.

En même temps que Marchand, arrivait du Sud le docteur Emily, avec un convoi, le boat blanc et l'*Etienne;* il revenait des Rapides où sa présence n'était plus nécessaire.

Le chef Bollando Occo, des environs de Djours Ghattas, est immédiatement appelé, il doit faciliter la marche de la Mission sur le Tondj, qui va devenir nécessaire. D'abord terrorisé par cette nouvelle, il est rassuré par la promesse de construire un poste à demeure auprès de lui.

— Un poste, dit-il, ça c'est bon!

Toutefois, il est absolument sceptique sur la nouvelle de l'expédition d'Ajak, il affirme qu'aucun bruit pareil n'a couru le pays. Mais l'affirmation, en sens inverse de Mangin, est nom moins formelle. Par conséquent, il faut agir et agir rapidement.

Le soir même de son retour, Marchand expédie des télégrammes à l'adresse des colonies et du commissaire dans l'Oubangui. La journée suivante, il règle l'ordre du mouvement pour les opérations destinées à arrêter sans tarder la marche de la colonne d'Ajak, sans doute anglo-belge, qui doit avoir La Mechra comme objectif.

Le 16 février au matin, plusieurs courriers rapides partaient de Fort Desaix dans diverses directions, emportant les ordres de marche et les instructions destinées aux chefs de poste et de détachements.

Nos effectifs à cette date comprenaient quinze Européens, officiers ou sous-officiers, deux cent vingt-cinq tirailleurs, vingt tirailleurs auxiliaires du Barh el Ghazal, quatre-vingts bazinguers fournis par les sultans; au total, trois cent-cinquante combattants et une cinquantaine de pagayeurs Yakomas, Dendis, Patris. C'étaient les effectifs avec lesquels nous préparions la marche au Nil Blanc, tout en nous disposant à arrêter l'expédition venant de l'Equatoria.

Case en construction a Fort Desaix.

La réserve à Fort Dupleix (Dem Ziber), à cent cinquante kilomètres en arrière, comprenait une trentaine de tirailleurs et autant de bazinguers sous le commandement du capitaine Valdemaire et d'un sous-officier européen. Mais, à ce même moment, Dem Ziber était inquiété par des rassemblements d'Arabes qui se produisaient vers le Nord du côté de Chekka, et le capitaine Valdemaire avait plus besoin lui-même de renforts qu'il n'était capable de nous en fournir.

Gouly, parti de Kodioli le 17 février,

était arrivé à Bia le 6 mars; il rendait compte aussitôt que les mouvements qui avaient fait croire à l'occupation d'Ajak par une colonne Européenne se produisaient beaucoup plus au Sud du côté de Lado ou de Redjaf. Il disait qu'il était très fatigué et qu'il lui était impossible de remplir la suite de sa mission qui devait le porter à Rumbek.

L'ordre fut envoyé à Germain de se porter tout de suite sur Bia par la route de Manyango et Diabéré, afin d'y relever Gouly malade et de continuer à sa place la mission sur Rumbek. Les instructions lui prescrivaient aussi d'aller aussi loin que possible par la vallée du Rohl dans la direction d'Amadi et de Lado, afin de recueillir des indications certaines sur les préparatifs anglais ou belges qui pouvaient s'y faire.

Le chef Occo.

C'est le 16 mars, à Fort Desaix, que Marchand avait reçu la lettre de Gouly; quarante heures plus tard, un avis de Kodioli venu par courrier express lui apprenait que la vie de cet officier était en danger; le 20 mars, à quatre heures du soir, il recevait la nouvelle de sa mort par un billet du sergent indigène Yaro Si qui se trouvait rester seul à Bia pour commander les troupes qui y étaient concentrées. En même temps, Germain rendait compte, de Ghattas, qu'il se sentait trop fatigué pour accomplir la longue et dure mission qui lui était confiée.

Il était cependant impossible que pas un officier ne se rendît à Bia pour rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de notre pauvre camarade et assurer sa sépulture. D'un autre côté, il ne restait plus un officier disponible. Marchand avait envoyé Dyé aux Rapides, et Largeau, à peine rentré de son exploration de la haute vallée de la Nomotilla, venait de partir à ma recherche. Marchand se décida à se rendre lui-même à Bia, c'était un raid d'un millier de kilomètres à achever avant le 1er mai, date choisie pour le départ de l'avant-garde de la Mission vers Fachoda.

Marchand renonçait à attendre mes renseignements; il commençait à croire qu'il ne me reverrait plus! A toutes les inquiétudes que venaient de lui causer les événements du Sud-Est, s'étaient ajoutées celles que lui donnaient mon silence, chaque jour plus fortes, plus aiguës, et je crois qu'en prenant la résolution de partir à Bia, il cherchait à fuir sa propre pensée. J'ai sous les yeux ces lignes écrites par lui et que je ne puis lire sans émotion :

14 *février. — Comment n'ai-je aucune nouvelle de Baratier? Les envoyés de Kangui et d'Ahmet me promettent d'aller à sa rencontre.*

15 *février. — Occo nous affirme que Baratier est arrivé à la Mechra et qu'il y est resté! Mais pourquoi y est-il resté?*

16 *février. — Je suis un peu rassuré, et pourtant je ne comprends pas. Kohl annonce, lui aussi, la présence de Baratier à la Mechra chez les Los, desquels le capitaine est très aimé. Ce sont les Los, eux-mêmes, qui ont coupé les roseaux pour que le labor puisse passer et gagner la Mechra. En revanche, le capitaine leur tire des éléphants et des hippopotames. Non, je ne comprends pas. Ces détails sont précis. Mais pourquoi ce silence?*

17 *février. — Pas un mot de Baratier, toujours. Je ne sais que faire. Revient-il*

*comme si lui en ai chez. Entre le 31 janvier pour prendre un nouveau ravitaillement et une expédition plus forte? ou est-ce vrai à la Mechra? Sur toute la route, chez Kongue, chez Ahmet, chez Mussaten, on m'a dit qu'il n'avait pas arrivé jusqu'à la Mechra, et qu'il avait dû revenir en arrière. Ici, au contraire, sur la rive droite, de Ghattas, d'Ayoum, des villages Bongos, de Kodi, de Magod, on affirme, non seulement que le capitaine a atteint la Mechra, mais même qu'il est resté chez les Los qui sont enchantés.*

*Si j'envoie Dje avec un ravitaillement à Baratier, je suis obligé de lui donner au moins vingt tirailleurs d'escorte; il resterait ici trente hommes pour garder le poste, faire le courrier, etc... C'est impossible, ce serait plus que téméraire; je n'ai pas le droit. Si Valdemaire m'envoie les vingt tirailleurs que je lui ai demandés, je pourrai le faire; mais ces hommes n'arriveront pas avant le mois de mars! Et je ne puis trouver un Djour ou un Djinguè pour porter une lettre à Baratier! Lui-même doit éprouver la même responsabilité, puisqu'il garde le silence depuis un mois, ou alors... mais non, je ne veux pas penser à ça.*

*Ma lettre du 30 janvier ne lui est sûrement pas arrivée. Il n'a emporté que trois charges de cadeaux, il a cinquante chefs à voir et trente-cinq hommes à nourrir journellement. Sa petite provision est assurément épuisée et il se trouve en grand embarras. Que faire? J'ai donné l'ordre à Mangin de se mettre en relations avec la Mechra s'il le peut, mais le succès me paraît improbable!*

Le 18 février, Ayoum, pour la première fois, vint voir Marchand qui espère obtenir par lui des nouvelles. Vain espoir.

Chaque jour les craintes augmentent.

Le 1er mars, au soir, Largeau part à ma recherche avec six tirailleurs et onze porteurs. Mais toujours rien. Le 12 mars, une lettre de lui, datée de Yoll Mayar, ne peut donner aucune nouvelle. Nul ne sait ce que je suis devenu. Marchand note :

« *Le 15 mars, le courrier de France va partir. J'ai écrit à sa famille. Je lui ai dit que depuis deux mois je suis sans nouvelles de lui, mais qu'il va bientôt rentrer, que je l'attends... mais non! c'est impossible. Je ne veux pas! ce n'est pas vrai.* »

Et les jours passent sans que Largeau puisse envoyer un mot rassurant. Aussi, quand Marchand apprend la mort de Gouly, il veut partir, il veut marcher pour ne plus penser. Il rappelle, à Fort Desaix, Germain, qui prendra le commandement de la Mission en son absence et il annonce son départ pour le 26 dans l'après-midi.

Le 26, dans la matinée, ses préparatifs sont terminés, il est dans sa case en train d'écrire les dernières instructions à laisser à Germain, quand, tout à coup, des cris retentissent dans le camp. Ce sont des

Le Souch aux basses eaux devant Fort Desaix.

cris de joie et d'étonnement. Je viens d'arriver avec Landeroin et six tirailleurs; les autres rejoindront plus tard avec Largeau, moi j'ai pressé le pas et doublé les étapes. Nous produisons l'effet de revenants, les premiers tirailleurs qui nous aperçoivent nous regardent effarés, et, tout de suite, ces braves gens se jettent sur mes mains, embrassent ceux de leurs camarades qui m'ont suivi, tout le camp est sens dessus-dessous; au milieu du tumulte, je bondis vers la case de Marchand, qui sortait attiré par le bruit, et je tombe dans ses bras. Les premières effusions passées, Marchand nous regarde avec stupéfaction, la même stupéfaction qui s'était peinte tout à l'heure sur le visage des tirailleurs; nous avons des visages de brigands, de brigands bien misérables, sous une tenue de mendiants : « Mais d'où venez-vous? »

Je ne lui réponds pas immédiatement, car je crains sa susceptibilité très légitime en matière de commandement; j'avais l'ordre d'aller à la Mechra, de me renseigner sur le Bahr el Ghazal, mais je n'avais pas l'ordre d'aller au Nil. Je ne veux pas qu'il croit que j'ai transgressé ses ordres par pure gloriole pour arriver le premier au grand fleuve.

— D'où je viens, je vais vous le dire,

mais je vous demande de croire que si j'ai été là d'où je viens, c'est en quelque sorte, malgré moi, par suite d'une heureuse bêtise si vous voulez, mais sans avoir eu l'intention de dépasser vos ordres; et si je ne vous ai pas donné signe de vie, c'est que je ne le pouvais pas, vous verrez, du reste, que j'ai quelques circonstances atténuantes. En un mot, je reviens du lac Nô.

Alors, je lui explique ce qu'il ne pouvait pas deviner : l'existence du marais. 1)

Marchand est tout à la fois terrifié et heureux; maintenant il peut annoncer au Gouvernement la réussite à coup sûr. Tout de suite, il commande un courrier rapide et nous entrons dans sa case pour rédiger la dépêche.

— Ecrivez à votre famille, me dit-il, il y a dix jours, je lui ai écrit pour la préparer à la terrible nouvelle que je redoutais : je vous croyais perdu. Ce courrier brûlera les étapes, il faut qu'il rattrape l'autre.

Le 27 mars, le courrier partait.

Marchand annonçait au ministre, d'une façon ferme, l'occupation prochaine de Fachoda. Un seul aléa, la crue du Soueh. Nous l'attendions pour le 1er mai, elle pourrait être en retard et n'arriver que le 1er juin, d'où mettant les choses au pire, la Mission devait être à Fachoda entre le 10 juin et le 10 juillet.

1) Voir le récit de la Traversée du Marais du Bahr el Ghazal dans *A travers l'Afrique*, Fayard, éditeur.

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

*Prochain volume à paraître :*

MARCEL PREVOST

de l'Académie Française

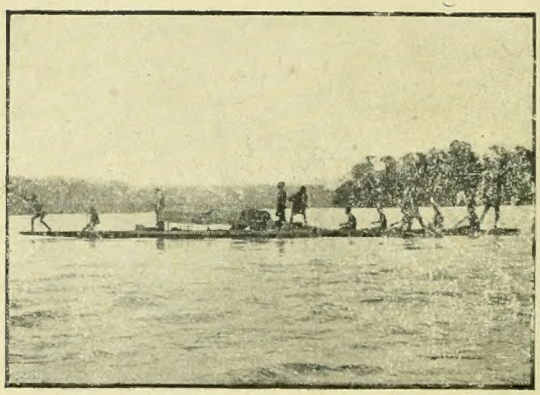
# Les Vierges Fortes

# LÉA

Illustrations de LAPIERRE

IMPRIMERIE RAMLOT & C
52, *Avenue du Maine*, 52
PARIS

25



30-10-73

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT 351 B257 t.2

Baratier, Albert Ernest
Augustin
Souvenirs de la Mission
Marchand